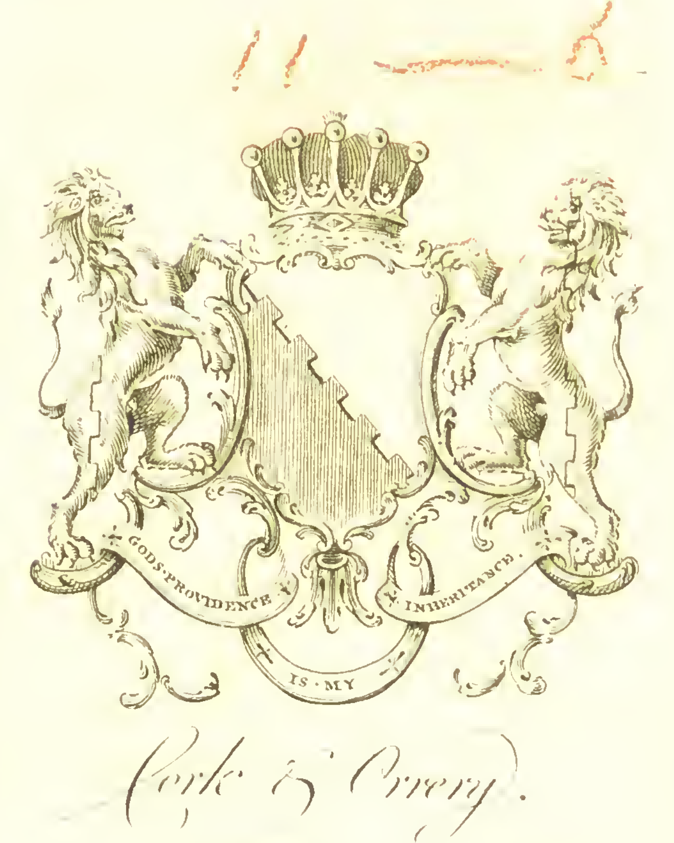


L. S. MERCIER.



Cork & Orrery.

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME SECOND.

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Nec nuda, nec ornata placet alma veritas.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXII.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE CV.

Aſſertions qui en valent bien d'autres.

QU'ÉTOIT jadis le point où repoſe cette ville ſi fameuſe, & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la ſuite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe?

Les anciens chroniqueurs vont chercher le berceau de la nation juſques dans les ruines fumantes d'Ilion. C'eſt tout auſſi amuſant que l'hiſtoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placés tout juſte auprès des poles, parce que la *terre brûlante* n'étoit habitable que de ces côtés-là. Sans le nouveau ſyſtême de M. de Buffon, qui a mis *un boulet de canon dans ſon âtre* pour calculer enſuite par *ſimilitude* combien il falloit de temps *au globe de la terre pour ſe refroidir*, nous n'aurions pas de ces belles imaginations; mais la gravité avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaiſants ſyſtêmes, a quelque choſe de fort divertiſſant.

Pour moi, ſans remonter ſi haut, j'aime à croire que nous étions libres avant l'invaſion des Romains; que, paſſés ſous cette domination, nous avons pris leur langue, leurs coutumes & leur religion, & que, gouvernés par nos Magiſtrats, nous avons eu, à l'inſtar de Rome, notre Sénat, notre capitole, nos temples, nos palais, nos aqueducs, nos bains publics, dont en admire encore les reſtes.

J'aime à croire que, lors de la décadence de l'Empire Romain, les *Nautes Pariſiens*, chefs de la République des *Armoriques*, recouvrerent leur liberté primitive avant l'irruption des barbares; que les chefs de cette République ne ſe ſoumirent à ce chef de ſauvages, nommé *Clovis*, qu'à titre d'alliance, & ne lui ouvrirent les portes de Paris, qu'à condition de conſerver les droits de la Republique & les privileges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangeres en qualité d'hôtes & d'amis; nous leur avons inſpiré, autant qu'il nous a été poſſible, le goût des arts pacifiques; nous leur avons fait adopter notre Religion & nos loix, à-peu-près comme les Chinois ont inſtruit les Tartares.

Je préfere ce joli ſyſtême de M. l'Abbé Bouquet, qui nous conſerve une illuſtre origine, à ce vilain ſyſtême de conquête & d'eſclavage, que Boulainvilliers a voulu établir : car je ne veux pas avoir été conquis; & je déclare que je ne lirai aucun Hiſtorien qui voudra combattre mon cher Abbé Bouquet.

Ainſi je me place, avec l'étendard de la liberté, à une époque antérieure à Clovis, & c'eſt là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation, puiſque Paris exiſtoit avant ce barbare qui ſe fit baptiſer, puiſque cette ville arrêta

pendant cinq ans les armes de ſes pareils, & que les bons Gaulois conſerverent leur liberté, leurs biens & leurs loix, qui furent embraſſées par les nouveaux venus.

Je ſoutiens donc que je deſcends en droite ligne de ces braves *Nautes Pariſiens*, qui avoient ſecoué le joug des Romains, & s'étoient formés en république indépendante. J'affirme qu'ils ſont mes aïeux, & que les deſcendants de cette horde, compoſée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armés, ne ſont, vis-à-vis de nous, que des étrangers; car ce ſont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis ſur le trône.

Ils firent mal : ſon ambition & ſa politique, ſon mariage avec Clotilde, fille d'un Roi de Bourgogne, qui lui tranſmit l'apparence de ſes droits ſur les pays occupés par les Bourguignons; ſes intelligences ſecretes avec les Evêques, ſes victoires ſur Alaric, ſes aſſaſſinats par leſquels il détruiſit les chefs des autres tribus, ſes compétiteurs, le rendirent trop puiſſant.

Tous ces petits Rois ſauvages, ſe livrant des guerres ſanglantes, ſe diſputerent dans la ſuite la poſſeſſion & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un ſeul lever ſa tête au milieu de ces peuples ſortis des forêts de la Germanie, ce fut le ſignal du malheur. Il n'y eût que des tyrans & des eſclaves, & les peuples tomberent dans l'ignorance & l'abrutiſſement.

Notre gloire eſt antérieure à l'époque où l'un de nos Rois ſe proſterna ſous l'aiguiere de Saint Remy, & nous avions d'autres loix que les loix *Gombettes*, la loi *Salique*, & les loix *Ripuaires*.

Je vois Paris, même ſous la premiere race, n'appartenir à aucun Roi; car les enfants de Clovis, en partageant, laiſſerent ce chef-lieu *indivis*;

tant il étoit respecté. Le Comte Eudes se fraya le chemin au trône, pour l'avoir courageusement défendu; & le Roi connu sous le nom de *Hugues Capet*, ne fut d'abord que le Comte de Paris.

Le caractere national, affoibli sous les deux premieres races, ne fut pas absolument éteint. On vit naître le Gouvernement féodal, établi chez trois à quatre cents peuples qui remplissoient les Gaules, avant que César y eût introduit les légions Romaines, qui employerent plusieurs années à soumettre le pays. On vit une multitude de petits Etats séparés, qui conserverent leurs coutumes & leurs usages particuliers.

J'avoue que ce Gouvernement, dans son repos superbe & dans son antique majesté, présidé par un Charlemagne, le plus grand homme de l'Europe moderne, me plaît beaucoup plus que la monarchie, parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppression pour la multitude que dans les vastes Etats, & que les petits ont nécessairement une plus grande dose de liberté.

Que j'aurois aimé à voir la nation assemblée se donner elle-même un Souverain, faire ses loix, & en redemander compte au dépositaire!

Qu'il est auguste, le regne de Charlemagne! Rien dans l'Histoire moderne de plus imposant, de plus majestueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom qui remplissoit l'Europe sans la troubler ni l'asservir. Les Gaules étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains, indépendantes & libres, ayant un chef & non un maître. Autant on méprise les descendants de Clovis, rasés, avilis & confinés dans un cloître, autant on admire cette superbe aristocratie qui donna naissance à l'esprit de chevalerie, à cet alliage su-

blime de candeur, de générosité, de franchise, d'amour, & des plus hautes vertus.

Pourquoi faut-il que l'équilibre de ce beau Gouvernement rompu par les premiers Capétiens, la nation ait été exposée à des mouvements convulsifs? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la Couronne, ne put s'opérer qu'en livrant le peuple à deux forces contraires qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille sous le régime féodal; il jouissoit du degré de liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ses lumieres & ses idées. Et que lui falloit-il de plus, puisque son repos & sa population attestoient son bonheur?

La convocation des Etats généraux retarda longtemps la puissance absolue; mais elle s'avançoit à pas lents. Les Capétiens, les Valois, la Maison d'Angoulême, amenerent le même plan formé par Clovis, & brisé par la nation dans sa force & dans sa vigueur.

Elle eut depuis des moments d'éclat, mais trop chérement achetés; & c'est aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter, pour jouir d'un spectacle qui ne s'est pas présenté depuis.

Sous les foibles enfants de ce grand Empereur, Paris devint le patrimoine particulier d'un *Comte.* Cette ville avoit résisté à tous les efforts des Romains. Forte & commerçante sous Tibere, elle fut, à la fin de la seconde race, ravagée par les Normands, qui brûlerent ses édifices extérieurs, & la resserrerent dans une isle de la Seine.

Le Comté de Paris attira *la Couronne* sur la tête de son propriétaire, au préjudice du sang de Charlemagne, dont le dernier rejetton mourut emprisonné. Mais les Seigneurs qui possédoient des fiefs immenses, plus riches que celui qu'ils avoient placé sur le trône, ne s'imaginoient pas que le

ſceptre dans cette Maiſon lui donneroit une prépondérance infinie. Ils ajoutoient peu de foi à la réſurrection de la monarchie ; & penſant n'avoir accordé qu'un *ſigne* ſans conſéquence, ils crurent que leur égal ne deviendroit jamais leur maître.

CHAPITRE CVI.

Officiers.

Le préjugé favori des Officiers, c'eſt de ſe regarder comme les hommes les plus néceſſaires au genre humain, & en conſéquence de mépriſer tous les états, de s'étonner qu'il y ait d'autres profeſſeurs dans le monde que des *Ingénieurs*, & de vouloir preſque qu'un Souverain n'accorde des récompenſes & des appointements qu'à ceux qui ſervent dans ſes armées. Ils ont beaucoup de peine à s'imaginer qu'il exiſte une autre gloire que celle qui s'acquiert au bruit des canons, à la décharge des mouſquets & au flamboyant de l'épée.

La guerre ne dure pas toujours : la paix en général eſt plus longue. Tel Officier parvient à une longue vieilleſſe ſans avoir repréſenté trois fois dans les batailles. Le plus grand nombre aujourd'hui n'a jamais vu le feu ; & ils veulent qu'on honore leur bravoure, comme s'ils expoſoient chaque jour leur vie pour la défenſe de l'Etat !

Un grenadier en fait autant qu'eux ; mais comme il n'a que huit ſols par jour, il ne jouit pas de la même conſidération que celui qui dit à tout propos, *ma troupe*, *ma compagnie*, *mon régiment*.

On ne diroit pas, à voir un Officier ſi leſte, ſi pimpant, friſé, adoniſé, paré, qui s'occupe devant

le miroir, à redresser une boucle indocile, que c'est là le successeur de Bayard, de Duguesclin, de Crillon, de ces guerriers dont on disoit :

Ils s'arment tout à cru, & le fer seulement
De leur forte valeur est le riche ornement.
Leur berceau fut de fer....

Ce qu'un Officier de nos jours ambitionne le plus, c'est une *blessure de goût*, c'est-à-dire, une jolie cicatrice, qui contribue à sa réputation sans endommager les graces de sa figure. Il trouve brutal l'ordre de César, qui cria aux siens à la bataille de Pharsale, *frappez au visage.* Il aimeroit mieux perdre une jambe & un bras, que le bout de son nez.

En général, les Officiers (les exceptions à part) sont fort désœuvrés & très-peu instruits. Comme ils s'ennuient & ne savent que devenir, leur conversation est seche dès qu'elle ne roule pas sur l'histoire du régiment. Plusieurs qui dédaignent les sciences utiles, gagneroient cependant à s'y appliquer davantage ; & le métier des armes auroit besoin de l'étude de l'histoire & d'une connoissance plus approfondie des hommes.

Un grand avantage à Paris, c'est qu'on n'y voit pas ces *Commandants*, ces *Lieutenants de Roi*, ces *Majors de place*, qui s'érigent en petits tyrans dans nos villes frontieres, qui humilient le bourgeois, ou le vexent. *M. le Commandant*, sous le prétexte du bien du service, n'y ordonne point des patrouilles & des exercices, & ne fait pas des loix de ses petites volontés.

Aucun militaire ici n'a le droit d'être insolent ; & quand on a vu de quelle maniere les Officiers hautains traitent les habitants d'une petite ville, on compte pour quelque chose d'être loin des or-

dres capricieux que donnent tous ces *Majors de place.*

Le luxe de la Capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos Officiers. Les délices d'une vie efféminée & ſenſuelle, ſont incompatibles avec les travaux & les fatigues de la guerre. Il ne faut point à des ſoldats les jouiſſances qui appartiennent aux riches commerçants, aux citoyens rentés, à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoibliſſement réel dans notre vertu guerriere : & quel malheur dans une nation uuiverſellement jalouſée ! Il eſt donc de l'intérêt de l'Etat, d'éloigner l'Officier, autant que le ſoldat, d'une ville où la multiplicité des plaiſirs ne peut que l'énerver, le corrompre & lui faire prendre ſon métier en dégoût.

CHAPITRE CVII.

Partiſans du Luxe.

ILS ſont nombreux. Ils s'appuient ſur ce qu'il conſole des rigueurs de la ſervitude, ſur ce qu'il eſt à-peu-près général dans toute l'Europe. On peut leur dire : vous vous livrez à une ſécurité dangereuſe ; ſongez qu'il ne faut qu'un peuple ſobre & laborieux pour vous renverſer. Liſez dans l'hiſtoire votre condamnation ; voyez dans l'Aſie ces vaſtes & ſuperbes dominations qui préſentoient un front ſi brillant, diſparoître comme des nuages colorés, & une poignée de ſoldats ſubjuguer des peuples immenſes, juſqu'à ce que ces vainqueurs amollis à leur tour, deviennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Aſſyriens livrés aux Medes ; voyez Cyrus guidant les Perſes, les abattre,

& ce même Cyrus se briser contre la courageuse résistance des Scythes, tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens, en leur donnant des spectacles, des jeux & des fêtes.

Que devint l'empire de Darius devant Alexandre, & les Cambises & les Xerxès devant Miltiade, Thémistocle, Pausanias? Les Grecs abâtardis sont subjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'impéritie des Généraux, leur peu de discipline sont une suite du luxe. Le luxe favorise l'indolence; on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicatesse sensuelle : on se fait une étude capitale de ces miseres, & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes, pour dónner un spectacle à des Dames. On veut qu'un soldat soit tourné & aligné comme un danseur. On ne connoît ni les hommes, ni les affaires, ni les adversaires que l'on a en tête; & les cuisiniers, les bijoux, les modes sont cause qu'on est battu, & que la cuisine & la vaisselle tombent entre les mains de l'ennemi. On est venu en poste, pour être tué ou prisonnier de guerre.

Et depuis quand les mœurs mâles & austeres n'entreroient-elles pas dans la balance des Empires? Ne sont-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre? Il a beau élever un front superbe; si ses racines ont été rongées & desséchées par des causes d'abord invisibles, malgré son feuillage pompeux, il tombera au premier coup de vent.

Quand l'homme ouvre la porte à de nouveaux besoins, il donne des otages de foiblesse. Quand les travaux guerriers font frémir, le principe des Etats est ébranlé; car la mollesse & la valeur ne se concilient que bien difficilement : j'entends une valeur soutenue.

Un jeune guerrier, échappé du fein des plaifirs, pourra fe précipiter avec ardeur. L'impétuofité de fon âge, l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés, tout lui imprimera un élan rapide; mais c'eft un moment de fougue qui doit fe ralentir. Je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

Mais ce n'eft point le courage qui manque à ce jeune Officier, c'eft la force; il fera bientôt moiffonné. S'il ne s'agiffoit que d'un jour de combat, je compterois fur lui; mais comment foutiendra-t-il une campagne? Son corps énervé aura-t-il l'habitude de l'exercice? Les faifons, l'air, les boiffons, les mêts nouveaux, tout le rendra malade, infirme, impotent; & le vieux grenadier, à la peau endurcie, verra tous ces brillants Officiers périr autour de lui comme un effaim de mouches.

CHAPITRE CVIII.

Milice.

On ne la tire plus à Paris, & l'on a fait fagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires; mais dans les environs, à la feule diftance d'une lieue, cette contrainte reprend tous fes droits.

Que penferoit le Spartiate, s'il revenoit au monde, en voyant un *Parifienfis*, le vifage pâle, faifir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoye à la guerre? Ne diroit-on pas qu'il tire au fupplice? Il aimera mieux facrifier le peu d'argent qui lui refte, ce dernier gage de fa fubfiftance, que de s'expofer à porter les armes pour fa patrie.

Confidérez la joie emportée de ceux qui font

dispensés de la servir. Les meres les serrent contre leur sein, en leur disant à haute voix : *Pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement; Dieu t'accorde la même grace l'année prochaine, mon cher fils!*

Le Délégué semble un exécuteur des vengeances publiques, tant il est craint, redouté, odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'Etat? s'écrieroit le Spartiate. — Tu t'étonnes, fier républicain; mais le mot de *patrie* n'a aucun sens pour eux! Tu devois te sacrifier, toi; & leur premier devoir est de se conserver. Leur cabane étroite, voilà leur empire.

CHAPITRE CIX.

Jeune Magistrat.

Un jeune Magistrat ne craint rien tant que de passer pour ce qu'il est. Il parle chevaux, spectacles, histoires de filles, courses, batailles. Il rougit de connoître son métier, & jamais un mot de jurisprudence ne sortira de sa bouche.

Il égaye le plus qu'il peut son habit noir. S'il s'éleve une question de droit, il évite d'en parler, & prend un air sérieux. Dans la crainte de passer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il est fat & ridicule, pour ne rien offrir du barreau.



CHAPITRE CX.

Tabagies.

Le renchériſſement du vin, ſa criminelle falſification ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau-de-vie. Voilà ce que fait l'impôt onéreux, qui exige quatre ſols d'entrée pour une bouteille de vin, qui intrinſéquement n'en vaut que trois. Les femmes de portefaix, qui, à Paris, portent des fardeaux énormes, & travaillent comme des hommes, boivent comme eux cette dangereuſe liqueur. Son uſage leur met le cerveau en feu, leur brûle les entrailles; mais ce ſont les eaux du Léthé pour ces gagne-deniers qui noyent leurs ſoucis avec leur raiſon. Les tempéraments les plus robuſtes ſont ruinés par cette intempérance journaliere : pourquoi ne leur laiſſe-t-on pas le vin dans toute ſa ſalubrité? Ils l'euſſent préféré.

D'après ce goût récent & funeſte, une quantité conſidérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers, ſur-tout dans ceux habités par la lie du peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fainéants qui paſſent crapuleuſement la journée à boire lentement cette liqueur meurtriere. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture; c'eſt-à-dire, qu'elle les plonge dans une ſorte d'engourdiſſement qui leur ôte l'appétit, ainſi que la vigueur & l'énergie.

Des fils d'honnêtes artiſans vont ſe perdre ſans reſſource dans ces aſyles de l'oiſiveté, où ils ſont attirés par les turlupinades groſſieres qui s'y répetent du matin au ſoir ; car ce lieu infect a encore ſon orateur & ſon plaiſant.

La plus remarquable de ces tabagies eſt au faux-bourg Saint-Marceau. Là ſe refugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenſer quelques ſols arrachés à la luxure des ſavoyards, des manœuvres & des filoux.

Il n'eſt pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, pêle-mêle avec des ſoldats, des porte-faix & des gadouards, former un concert obſcene & diſcordant, qui frappe ſans relâche la voûte enfumée de cet odieux tripot.

Les eſprits échauffés n'y ſont pas toujours d'accord. Des rixes s'élevent, & la paix ne peut guere ſe rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obſtinés, & les pouſſe dans une cour attenante, où ils vuident leur querelle par une grêle de coups de poings; après quoi le vainqueur & le vaincu, reprenant leurs places, oublient, le verre à la main, & les injures & les coups.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'hôte introduit les athletes dans cette arêne clandeſtine. S'il les mettoit à la rue, il courroit riſque de perdre le prix de l'écot, parce qu'ils pourroient, ou diſparoître volontairement, ou être arrêtés par la garde, & menés chez un Commiſſaire.

Et pendant ce temps les enfants au logis crient après la nourriture qui leur manque, pleurent ſous les fleches aiguës du froid qui gelent leurs petites mains. Le pere abruti eſt ſourd à leur voix, emporte les meubles piece à piece, & les vend pour ſe replonger dans l'ivreſſe.

Hélas! qui nombrera les maux que cauſe l'eau-de-vie? Je lis que dans l'Amérique les hordes ſauvages ſe fondent par ce breuvage; que ces peuples nuds ont une fureur égale à celle de la popu-

lace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triste rapprochement, qui fait réfléchir sur les loix qui ont défendu toutes ces boissons violentes, dont l'homme abuse si facilement, & qui lui ôtent sa force & sa raison !

CHAPITRE CXI.

Palais.

L'ANTRE de la chicane sert de vestibule au sanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empressent, qui se heurtent, qui se parlent, s'interrompent, s'interrogent. Quels grouppes de sangsues autour de ces colonnes sinistres? Parmi ces robes, ces rabats, des marchandes de modes & des vendeuses de brochures. De jolies têtes ornées de rubans, à côté de ces figures de jurisconsultes. Des sacs de procureurs reposent sur des pieces à ariettes, & tous ces loups en perruque font les galants auprès de ces petites marchandes.

Entrez dans la grande salle. Quel bruit! quel chaos! quel murmure! C'est-là qu'un Avocat donne les éclats de sa voix pour des raisons, & son verbiage pour de la profondeur. Il passe pour orateur, parce qu'il a une forte poitrine. Admirez le courage des Magistrats, qui passent la moitié de leur vie dans cette arêne tumultueuse. L'homme sage n'en peut sortir, sans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'est là, comme l'a si bien dit Boileau, que l'infernale chicane

Rend pour des morceaux d'or un vain tas de papiers.

La rapacité des Officiers de Justice est connue; ils dévorent les pierres des maisons. Mais sont-ils les seuls qu'on doive accuser?

La ferme du *papier timbré* rapporte des sommes immenses. Elle est, dans tous les procès, de moitié avec les Procureurs. Plus on plaide, & plus elle s'enrichit. Singuliere combinaison? L'Etat gagne, quand les fluxions de poitrine enlevent les rentiers; il gagne, quand les enfants du même pere se disputent une mince succession; il gagne, quand un étranger vient à décéder. Sur quoi, & quand ne gagne-t-il pas? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile! N'y croyez point.

Quel dédale que la Coutume de Paris! Que de loix fabriquées, changées, cassées, rétablies selon le hasard des événements & le caprice des Souverains! Notre code est un mêlange de ces loix rédigées dans un siecle à demi-barbare, par ce méprisable Justinien, qui les vendit au gré d'une fille de théâtre qu'il avoit épousée. Surchargées des constitutions particulieres de Louis XIV, elles sont devenues équivoques & contradictoires.

De ce vice naquit la procédure qui tue la loi. Cette coutume mine & dévore la Capitale. On ne peut calculer ce que les formes judiciaires, entre les mains des Procureurs, des Huissiers & des Greffiers, enlevent au peuple. Comment peut-il suffire à entretenir sans cesse ce régiment dévorateur?



CHAPITRE CXII.

Jurifdiction Confulaire.

ELLE expédie plus d'affaires litigieufes en un feul jour, que le Parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines fubtilités font bannies de ce tribunal, ainfi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les Juges, qui font commerçants, ne cherchent qu'à découvrir la bonne foi de l'un & la mauvaife foi de l'autre. Ils ne s'affujettiffent pas à des mots vuides de fens; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journaliere qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

Ils ne connoiffent que de conteftations pour fait de marchandifes, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obligation pour fait de négoce, eft foumife à leur jurifdiction; mais le particulier qui auroit acheté des marchandifes pour fon propre ufage, peut demander fon renvoi au Châtelet. Ils connoiffent des billets à ordre, des lettres de change pour remife d'argent de place en place. Pour celles-ci, ils n'accordent aucun délai, & prononcent *la prife de corps.* Leurs fentences s'exécutent toujours, nonobftant & fans préjudice de l'appel.

Sans cette jurifdiction, dont l'utilité égale l'étendue, il n'y auroit ni ordre, ni fûreté dans le commerce, les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une fentence ou un arrêt, & la chicane pouvant reculer pendant plufieurs années un jugement définitif.

De même la jurifdiction de la maçonnerie juge

tous

tous les faits de maçonnerie, les différends survenus entre les entrepreneurs & les ouvriers, les marchés entre maçons, carriers, plâtriers, &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne sauroient prononcer sur ces matieres qui demandent des notions particulieres.

Il seroit à souhaiter que l'on multipliât ces petites jurisdictions, parce qu'elles ont l'avantage de vuider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun intérêt à commettre des injustices, & que, loin du labyrinthe de la procédure, elles voyent le fait dans sa clarté primitive, sans aucun de ces nuages sous lesquels on l'obscurcit ailleurs.

Ailleurs les procès n'ont presque pas de fin. Si l'on a été condamné au Châtelet ou dans des tribunaux subalternes, on en appelle au Parlement, & de-là on se pourvoit en cassation ou révision au Conseil. La multiplicité des affaires qui y sont portées, rend les Arrêts du Conseil si communs, qu'on se flatte de pouvoir les obtenir dans les causes les plus indifférentes & les plus minucieuses.

Les Grands font évoquer au Conseil d'Etat toutes les affaires dans lesquelles ils présument devoir succomber ailleurs. L'affaire est accrochée ou pendante à ce Conseil, c'est-à-dire, qu'elle ne sera jamais jugée; & voilà ce que l'on voit encore en France.

Le chaos monstrueux de notre jurisprudence & de notre procédure augmente de jour en jour, & tout semble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la Jurisdiction consulaire qui conserve dans ses travaux le front de la justice.



CHAPITRE CXIII.

Ecole de Droit.

LES Docteurs en Droit, pour être reçus, font assaut public d'arguments. Celui qui a le plus de mémoire, démonte son adversaire, & l'emporte. C'est un tour de force incroyable, que de loger dans sa tête cet absurde & indigeste amas de loix, de gloses, de commentaires. Une tête bien organisée en sauteroit. Celle d'un Docteur admet ce chaos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeste, les loix Romaines, toute la fripperie, enfin, des siecles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

Là, celui qui veut acheter une charge, va prendre le grade d'Avocat, & fait semblant d'étudier le Droit. On ne voit les Professeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les Docteurs en Droit se font un revenu honnête des prétendants aux charges de judicature. S'ils usoient de trop de sévérité, leurs marmites seroient à sec.

Les examens qu'on fait subir, sont pour la forme : les arguments sont communiqués ; & il ne faut guere plus de science, a dit le Marquis d'Argens, pour être Conseiller au Parlement, que pour être Fermier-général.

Quand on a acheté des Lettres d'Avocat, on est censé docte. Plus de theses à soutenir. On se fait recevoir membre du Tribunal que l'on a choisi. L'un plaide, l'autre s'assied pour l'entendre : l'argent fait toute la différence. Celui qui en a, juge ; tandis que celui qui n'en a pas assez pour s'asseoir sur les fleurs-de-lis, développe debout les matie-

res, cite les auteurs, uſe ſes poumons & ſa ſanté. Le juge tranquille & ſommeillant à moitié, n'a d'autre peine que celle d'adopter le ſentiment qui lui paroît le plus raiſonnable.

Votre fils, diſoit quelqu'un, fait ſon droit. Mais y ſongez-vous? Il n'a pas les qualités requiſes pour le barreau. — Mais j'en fais un Conſeiller, reprit le pere.

Les premiers Souverains qui vendirent les offices de judicature, ont fait au Royaume une bleſſure dont il ne pourra jamais guérir.

CHAPITRE CXIV.

Tribunal des Eaux & Forêts.

Ce tribunal, connu encore ſous le nom de la *Capitainerie*, envoye aux galeres ceux qui ont commis des *perdricides* ou des *liévricides*. Si le lievre mange le choux d'un payſan, ſi le pigeon détruit ſa récolte, ſi la carpe traverſe la riviere qui arroſe ſon pré, il faut qu'il la laiſſe paſſer ſans y toucher, il faut qu'il ſe laiſſe manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il eſt pendu pour le coup. Mais ce forfait eſt ſi atroce, ſi épouvantable, qu'il eſt preſqu'inoui, & beaucoup plus rare que le parricide.

Croiroit-on que c'eſt le bon, le magnanime, le généreux Henri IV, qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers?

La juriſprudence des Eaux & Forêts eſt une juriſprudence toute particuliere, jettée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas, & toutes ſont prohibitives : je ne ſais à quoi l'on peut toucher ſans les enfreindre.

CHAPITRE CXV.

Notaires.

Les Notaires font devenus de véritables Protées dans les affaires : ils font plier la coutume, les loix, les contrats précédents, aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter à ceux-là. Ils font intéressés dans tous les prêts un peu considérables. Leurs fortunes font rapides; & à trente-cinq ans on les voit riches, abandonner leurs études, & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

Courtiers officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les especes, selon les offres qui se présentent. Ils font devenus précieux au Ministere, parce qu'ils disposent les particuliers à prêter leur argent au Roi; ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

Beaucoup plus financiers que jurisconsultes, ils savent se glisser à travers les entraves de la loi, l'annullent ou la modifient; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la génération actuelle, mais pour en préparer sans doute à la génération suivante.

Les Magistrats font excessivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux sur-tout de ce qu'ils retrécissent l'empire de la chicane. Avec leurs transactions, ils tranchent en effet une foule de discussions embrouillées, qui feroient fort avantageuses à la rapine des gens de Palais.

Les Notaires sous leur robe forment un corps séparé & étranger à la robe, qui en général les dé-

teste. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent. Les maximes de la vieille probité sur les dépôts, sont parfaitement mises en oubli.

Je ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuse, parce qu'on ne laisse pas que d'avoir le droit de les marchander, & de faire son prix d'avance.

Ils font quelquefois banqueroute, ainsi que les marchands. Mais la banqueroute d'un Notaire devroit être très-soigneusement examinée, à raison de la confiance qu'on leur accorde, & qu'on est forcé de leur accorder.

Les Notaires traitent leurs Clercs avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un Notaire disoit qu'il faudroit que tous les Clercs de Paris fussent *bâtards*, *athées* & *eunuques* : bâtards, ils n'auroient pas de parents; athées, il n'iroient pas à la messe; eunuques, ils n'iroient point voir de filles : par conséquent point de prétexte pour sortir; & tout ce temps, selon lui si mal employé au-dehors, tourneroit au profit de l'étude.

Le métier est devenu si bon, que depuis le premier bourgeois jusqu'au dernier, c'est à qui enfermera son enfant dans l'étude d'un Notaire. D'un coup de pied sur le pavé, l'on fait sortir un régiments de Clercs.

Les moindres places sont avidement courues. Plus de quatre mille jeunes gens aspirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre*. La concurrence les fait hausser à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois Notaire pendant quarante années : au-

jourd'hui, au bout de huit ans, on a amassé de quoi jouir, & la fortune est faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces Notaires encore imberbes.

Quand un moribond fait son testament, il n'a pas la consolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le suivre. Médecins, Notaires, tous lui présentent de jeunes visages, & il sent plus de regret à mourir.

Les Notaires, il y a cinquante ans, faisoient payer le dépôt d'argent; aujourd'hui ils l'empruntent à six pour cent. Le prix excessif des charges causera quelque révolution dans ce corps sorti de ses limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

Ils commencent ainsi tous leurs actes : *Par-devant les Conseillers*, *Notaires*, &c. & il n'y en a jamais qu'un qui reçoit l'acte; l'autre signe sans lire, dès qu'il voit la signature de son confrere. Ainsi un seul homme atteste un fait, & dicte une loi de famille très-importante. Quand on met ensuite, *deniers nombrés & délivrés*, c'est le plus souvent une fiction. *Fait & signé en l'étude*; autre fiction, la plupart des parties signent dans leur hôtel.

CHAPITRE CXVI.

Echevins.

Un bourgeois est au terme de la gloire, quand il devient Echevin. Il est rassasié d'honneurs, quand il voit une rue porter son propre nom.

La fatuité est le rôle habituel de tous les hommes opulents. Les Courtisans, les Evêques, les Ab-

bés, les Hommes de robe & de finance, & les Echevins, ne different que par des nuances. Au fond, c'eſt la fatuité en préſence de leurs inférieurs; mais la morgue la plus riſible eſt aſſurément celle d'un Echevin.

Il faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'Echevinage. On commence par être dizainier, quartenier. On a ſupprimé à l'Hôtel-de-Ville le feu d'artifice, mais non les feſtins. Tout le corps de Ville tient invinciblement à l'ancien uſage des banquets.

L'autorité municipale eſt nulle. Le Prévôt des marchands, le Procureur du Roi, les Echevins ont des places lucratives, honorifiques; mais ce ſont des fantômes du côté du pouvoir. Tout eſt entre les mains de la Police, juſqu'à l'approviſionnement de la ville; de ſorte qu'elle n'a plus, dans ſes propres & anciens Magiſtrats municipaux, le principe de ſa ſûreté & le gage de ſa ſubſiſtance. Perte immenſe, & à laquelle le Pariſien ne ſonge ſeulement pas.

L'Hôtel de-Ville n'a donc rien à voir ſur l'approviſionnement d'une ville, où l'on conſomme dans un jour ce que d'autres villes conſomment en une année; d'une ville environnée de villes du troiſieme ordre, & de villages peuplés comme des villes de Province.

Le Pariſien ne réfléchit pas que le même moyen qui lui apporte la ſubſiſtance, pourroit la lui enlever avec la même facilité, & ſans qu'il en fût même informé.

La Police municipale veille à la réparation des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines, à la direction des fêtes & des réjouiſſances publiques. Elle a perdu ſes autres privileges; & ce qu'on appelle l'Hôtel-de-Ville, eſt devenu, pour ainſi

dire, un objet de dériſion, tant ce corps eſt étranger aux citoyens. Ils ne le connoiſſent plus que ſous le rapport d'un lieu où l'on paye les rentes perpétuelles & viageres, & où les criminels montent avant d'aller au ſupplice, pour y faire leur teſtament de mort.

Quelle diſtance du Gouverneur de Paris, au Lord-Maire de la Cité de Londres! Le Gouverneur paroît de temps en temps avec de beaux caroſſes, une ſuite de valets, loués pour porter ſa livrée; & il jette à la populace, mais avec une grande modération, des pieces de douze ſols. Le lendemain de cette vaine repréſentation, il rentre dans la nullité la plus abſolue.

Le Prévôt des Marchands fait lever la capitation, & il n'eſt guere connu que par l'exercice de cette impoſition, tout à la fois meſquine, onéreuſe & aviliſſante.

Le Procureur du Roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un ſavetier qui fait ſerment devant lui, *d'être fidele au Roi & aux loix de l'Etat;* & le ſavetier, tout étourdi de ce grand mot, paye le Procureur du Roi, pour la peine qu'il a priſe d'écouter ſon ſerment.

Les Echevins, tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés ſur le marbre des monuments publics, doivent éternellement figurer au-deſſous du nom des Rois régnants, ſont jaloux de tranſmettre leurs traits à la poſtérité. Ils font en conſéquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le Monarque.

On peut contempler dans l'Hôtel-de-Ville, les inutiles portraits de tous ces Echevins de Paris en *Badaudois;* mais on y chercheroit vainement le

portrait de l'homme utile qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître son nom & sa figure, que celle de Jérôme Bignon.

L'Echevinage donne la noblesse. On s'en moque amplement, parce qu'elle est de nouvelle date; mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces représentants de la Cité pourront un jour, dans certaines circonstances que le temps amene, faire entendre, comme autrefois, une voix patriotique : mais un *Secretaire du Roi* ne sera jamais bon à rien.

CHAPITRE CXVII.

Avocats.

LUCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter sa cause à un Avocat. Celui-ci écoute froidement; il est d'abord incertain, chancelant, dans un état douteux, inhabile à se décider, à-peu-près comme *l'âne de l'école.* Vous croyez qu'il ne pourra sortir de cette indifférence où le tient un cas vraiment problématique. Le consultant tire une bourse; alors l'équilibre cesse dans l'entendement du patron. Il conçoit, il s'échauffe, il découvre de nouvelles lumieres; sa volonté est toute entiere de votre bord. Il apperçoit une vérité incontestable, pour laquelle il va écrire six mois & s'enrhumer dix fois. Il épouse avec chaleur cette même cause qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

Tel est l'Avocat de Paris. L'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien sur l'issue de tous les procès, & il entreprend tous ceux qui se présentent. Ce-

lui qui l'aborde le premier, détermine la férie de fes raifonnements, & commande fon éloquence.

Une légere teinte de pédantifme, toujours inféparable de la robe, le place entre l'homme de Lettres & un Profeffeur de l'Univerfité.

En général, tous les corps en France font enarriere de leur fiecle. Le corps des Avocats mérite plus que tout autre ce reproche. Ils tiennent à des formules bizarres; & ce corps qui fe dit libre, eft affervi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes fur l'infaillibilité du *droit Romain*, & un torrent de paroles fans idées vont étouffer votre timide objection.

Les Avocats de Paris font ennemis nés des Gens de Lettres, parce que ceux-ci, plus Philofophes, remontent aux principes, tendent à fimplifier toutes les queftions, & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raifon.

Comme en général les Avocats écrivent fort mal, qu'ils furchargent leur ftyle d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils font de trop parler, & fur-tout de parler à vuide, on les a vus très-jaloux des plumes un peu diftinguées, & ils l'ont fait fentir à M. Linguet.

Je voudrois pouvoir diffimuler qu'ils font dévorés entr'eux d'une jaloufie ardente, & plus forte encore que celle qui anime les Gens de Lettres. Les Ecrivains fe battent pour la gloire : les Avocats fe battent pour la gloire & pour la foupe.

Rarement favent - ils imprimer à leur caufe cet intérêt qui détermine l'attention générale; il leur manque l'éloquence. Il eft vrai qu'elle devient inutile dans des caufes vulgaires ou obfcures. En ce cas, qu'ils fe renferment dans le métier de Jurifconfultes, & qu'ils n'afpirent pas au titre d'Ora-

teurs, ainſi qu'ils en ont la prétention ſecrete, ou plutôt indiſcrete.

Il n'y a rien de plus ennuyeux que tel Avocat célebre, quand on n'a plus beſoin de ſa juriſprudence.

Les *factum* d'Avocats ſont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives groſſieres. On ne fait plus attention à ces groſſes injures, parce qu'on ſait que des injures d'Avocats ne ſont pas des raiſons, & ne prouvent rien.

Ils ont occaſionné toutes les fougues & tous les malheurs du célebre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ſes talents, l'abſoudre, au-lieu de l'irriter en lui enlevant ſon état? Ils ont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables : mais l'hypocrite eſt lâche, & il ſe ſauve; l'homme paſſionné ſe livre à ſon feu, & il ſe perd. Je regretterai, avec tous les hommes juſtes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus long-temps la voix du ſeul Orateur que le Barreau poſſédoit; & ſon excluſion & ſa radiation feront une tache éternelle pour l'*ordre*.

La bigarrure des loix & la variété des coutumes font que l'Avocat le plus ſavant devient un ignare, dès qu'il ſe trouve en Gaſcogne ou en Normandie. Il perd à Vernon un procès qu'il auroit gagné à Poiſſy. Prenez le plus habile pour la conſultation & la plaidoierie ; eh bien, il ſera obligé d'avoir ſon Avocat & ſon Procureur, ſi on lui intente un procès dans le reſſort de la plupart des autres Parlements.



CHAPITRE CXVIII.

Professeurs de l'Université.

A force d'enseigner des enfants, ces Professeurs ou Régents tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter, ils croyent pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voyent du haut de leur chaire que des visages dans l'extase de l'admiration, ils s'habituent aisément à se croire un tact particulier & un goût infaillible. Ils le disent dans leurs classes, & ont la sottise de le répéter ailleurs. Ils ne peuvent jamais perdre le ton du college : c'est une rouille ineffacable.

S'ils écrivent en Latin, ils n'ont pas le génie de la langue Françoise, & conséquemment ils la rabaissent ; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands Ecrivains un mépris superbe ; mais il y a fort à parier qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignoreroit ce ton pédantesque, s'ils ne s'avisoient pas quelquefois de le hasarder dans les sociétés, & de vouloir juger des hommes dont ils ne seroient pas dignes d'être les disciples.

Les Latinistes, exclus du monde littéraire par leur incapacité, leur pédanterie & leurs sots préjugés, devroient se borner à la syntaxe & à la grammaire, leur véritable métier, & se défendre l'analyse du génie.

Ils tourmentent toujours leurs écoliers & s'en font haïr ; de sorte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié, ni reconnoissance. Ils ne tardent pas à les mépriser dès qu'ils entrent dans le monde, parce

qu'ils découvrent d'eux-mêmes leur insuffisance & leur ineptie.

Le plan des études est toujours horriblement défectueux. Il se borne à la connoissance de quelques mots latins; de sorte qu'il faut, en sortant du college, se récréer & relire ce qu'on a lu, pour en sentir la grace, la force & la finesse.

Le plus grand nombre a contracté du dégoût pour les sciences & l'étude, par la faute de leurs premiers & sots instituteurs; & il falloit qu'ils fussent bien haïssables, pour rendre les Lettres odieuses à des ames jeunes & sensibles.

CHAPITRE CXIX.

Petites Ecoles.

On connoît les abus nombreux de l'éducation scholastique, combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite-Live; mais on peut à toute force se passer de cette langue, au-lieu qu'il est absolument nécessaire à chaque individu de savoir lire, écrire & chiffrer.

Eh bien, cette science commune s'achete encore fort cher, & la Capitale n'est pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

On tourmente l'aimable enfance; on lui inflige des châtiments journaliers. La foiblesse de cet âge ne devroit-elle pas intéresser en sa faveur? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs sur des joues enfantines: on y entend des sanglots & des gémissements, comme si la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés, & non pour les enfants. On y voit des pédagogues, dont la vue seule inspire

l'effroi, armés de fouets & de férules, traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

Que fait donc M. le grand-Chantre de Notre-Dame, maître de ces petites écoles ? Pourquoi n'eſt-il pas attentif à réfréner ces barbaries ? Il a ſoin que le pédagogue ſoit de la Religion Catholique, apoſtolique & Romaine ; mais il lui permet d'être brutal, dur, féroce, de battre d'innocentes créatures au nom de la *croix de Jeſus*, & pour l'honneur du *Cathéchiſme de Chriſtophe de Beaumont.*

CHAPITRE CXX.

Juifs.

Ils ſont très-nombreux à Paris ; & quoiqu'ils n'y ayent point de ſynagogue, ils pratiquent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs ſuperſtitions à huis clos. La tolérance de l'adminiſtration à cet égard ne ſauroit aller plus loin. Ils ſont leur commerce librement : leurs mariages ſont valides, & ceux des Proteſtants ne le ſont pas. Les enfants des Juifs ſont légitimes, leurs teſtaments ont de la force ; & tout Proteſtant, aux yeux de la loi, n'eſt qu'un bâtard qui n'a ni pere ni mere.

Un Juif Allemand, venu de Hollande, propriétaire de la Seigneurie de Pequigny, à qui l'on diſputoit le droit de nomination aux cures qui dépendent de ſa terre, a gagné ſon procès en plein ; & du milieu de la rue Saint-Martin, cet heureux Hébreu, qui ne croit pas en Jeſus-Chriſt, fait des Curés & crée des Chanoines dans l'Egliſe épiſcopale d'Amiens.

CHAPITRE CXXI.

Censeurs Royaux.

Ce sont les hommes les plus utiles aux presses étrangeres. Ils enrichissent la Hollande, la Suisse, les Pays-Bas, &c. Ils sont si tremblants, si pusillanimes, si pointilleux, qu'ils ne hasardent leur approbation que pour les ouvrages *insignifiants*. Et qui pourroit les en blâmer, puisqu'ils répondent personnellement de ce qu'ils ont approuvé? Ce seroit courir du danger sans gloire, que d'agir autrement.

Comme ils pesent malgré eux sur un joug déja incommode, le manuscrit s'envole, & va trouver un pays de raison & de sage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrieres de la Capitale; & les livres prohibés, après une petite cérémonie, se débitent beaucoup plus promptement & peut être plus sûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege*; car les formalités, même pour un ouvrage permis, sont sans nombre.

Un *Claude Morel*, Docteur de Sorbonne & Censeur royal, ayant à approuver une traduction de l'Alcoran, déclara *n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi Catholique, ni aux bonnes mœurs.*

Il y a quelque différence entre la *censure des Romains* & celle des pamphlets & brochures, entre *Caton le Censeur* & le *Censeur Coqueley.*

A quoi servent les Censeurs royaux? A donner quelquefois un petit passe-port à la sottise. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux? Oh! il

n'eſt plus au pouvoir des Rois d'anéantir l'imprimerie.

CHAPITRE CXXII.

Long-Champ.

Le Mercredi, le Jeudi & le Vendredi ſaints, ſous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des Ténebres à Long-Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde ſort de la ville; c'eſt à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringants, la livrée la plus belle.

Les femmes couvertes de pierreries s'y font voir; car l'exiſtence d'une femme à Paris, conſiſte ſurtout à être regardée. Les carroſſes à la file offrent tous les états, allant, reculant, roulant dans les allées ſeches ou fangeuſes du bois de Boulogne.

La courtiſanne s'y diſtingue par un plus grand faſte : telle a orné ſes chevaux de marcaſſites. Les Princes y font voir les dernieres inventions des ſelliers les plus célebres, & guident quelquefois eux-mêmes les courſiers. Les hommes à cheval & à pied, pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit & s'enivre; l'Egliſe eſt déſerte, les cabarets ſont pleins : & c'eſt ainſi qu'on pleure la paſſion de Jeſus-Chriſt.

Autrefois on y couroit à cauſe de la muſique. L'Archevêque, en l'interdiſant, crut rompre la promenade; il ſe trompa. Les fideles promeneurs traverſerent conſtamment le bois de Boulogne pour ſe rendre à la porte de l'Egliſe, & ils n'y entrerent point.

Quand le printemps eſt deſcendu ſur la terre, à cette

cette changeante époque, que le zéphyr souffle, que le ciel est pur, que les bois sont verds, on diroit que l'on va saluer la nature dans son temple, & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

Les femmes ce jour-là ne font pas la principale figure; les équipages & les chevaux l'emportent sur elles. Les fiacres délabrés servent à réhausser les voitures neuves & élégantes. Les carrosses modernes, mieux coupés, ont, avec moins d'ornements, beaucoup plus de beauté que ceux que l'on faisoit autrefois; & moins lourds en tous sens, ils vont avec plus de rapidité.

L'ouvrier sort ces jours-là, met son habit des dimanches, se mêle dans la foule, regarde toutes les jolies femmes; mais on le reconnoît à ses mains noires & calleuses.

Tandis que les uns se promenent, respirent l'air pur & frais du printemps, d'autres vont dans les Eglises pour y entendre des voix qui, chantant des jérémiades, interrompent l'ennui d'un office long & triste : il finit par un espece de charivari. C'est un beau moment dans les Colleges pour les écoliers.

CHAPITRE CXXIII.

Barrieres.

ELLES sont communément de sapin, & rarement de fer; mais elles pourroient être d'or massif, (1) si ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

---

(1) Il y a soixante barrieras à la tête & aux issues des

Aux barrieres, un commis en redingote, qui gagne cent miférables piftoles par an, l'œil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, & qui verroit paffer une fouris, fe préfente à la portiere de chaque équipage, l'ouvre fubitement, & vous dit : *N'avez-vous rien contre les ordres du Roi?* Il faut toujours répondre, *voyez*, & jamais autrement. Alors le commis monte, fait l'incommode vifite, redefcend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarraffe guere. Quand le commis trouve quelque chofe de fujet aux droits, & que vous n'avez pas déclaré, alors il dreffe un *procès-verbal*, & *Nicolas Salzard* vous fait payer une amende; car il repréfente pour la ferme; & fi la ferme eft pendable un jour, on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un feul individu.

Il n'y a point de voitures exemptes de cette inveftigation; on laiffe feulement paffer celles des Princes & des Miniftres, parce que Nicolas Salzard a un peu de refpect pour eux. Les grands Commis de fifcalité, les Fermiers-Généraux fe font affujettis eux-mêmes à la vifite.

Il fe fait tous les jours un nombre infini de menfonges par les plus honnêtes gens du monde. On fe fait un plaifir de tromper la fifcalité, & le complot eft général; on s'en applaudit, & l'on s'en vante.

Si votre poche eft gonflée, le Commis vous la tâte. Tous les paquets font ouvers. Certains jours de la femaine arrivent les bœufs qui bouchent le paffage pendant plus de deux heures. Il faut leur céder le pas; on a fermé la principale porte; on

---

fauxbourg, dont vingt-quatre principales, & deux entrées par eau, au moyen de deux *pataches*.

en a ouvert une petite qui ne donne paſſage qu'à l'animal. Le commis compte tout le troupeau ; après quoi vous paſſez, ſi bon vous ſemble.

Etes-vous manufacturier, négociant? votre ballot va à la douane. Quand le conſommateur attend la marchandiſe, ſurviennent des hommes qui vous diſent : *Défaites tout cela, que je voye, que j'examine, que je peſe, que je taxe ſur-tout.*

On paye, on entre dans dix bureaux : on donne vingt ſignatures pour un ballot ou pour une valiſe. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoye encore faire un petit tour rue du Foin, à la Chambre Syndicale, & l'Inſpecteur de la Librairie ſaura quel eſt le goût de vos lectures.

Vous avez beau murmurer, vous plaindre, dire, prouver que c'eſt une folie, une frénéſie ; que gêner le commerce, c'eſt défendre à l'Etat de s'enrichir : les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots ſont confiſqués, leur appartiennent, & qu'ils ne vous les rendent que par pure généroſité.

CHAPITRE CXXIV.

Nouvel Incendie.

LE 8 Juin 1781, un embraſement ſubit détruiſit en quelques heures la ſalle de l'Opéra, commode & magnifique malgré ſes défauts. Une corde de l'avant-ſcene s'alluma dans une lampion, mit le feu à la toile, la toile embraſa les décorations, & les décorations porterent l'incendie dans le pourtour des loges. Tout le théâtre fut conſumé. Un ſéau d'eau auroit arrêté l'incendie dans ſon origine. La ſalle ne manquoit pas de pompes ni d'un réſervoir

ſpacieux en cas de danger; mais le réſervoir étoit à ſec. Des débats parmi les adminiſtrateurs, avoient fait négliger les précautions les plus indiſpenſables. Quatorze perſonnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu ſauver que la façade ſur la rue Saint-Honoré.

Il étoit tout à la fois horrible & curieux de voir la flamme large & pyramidale, qui s'élançoit du ceintre, ſucceſſivement nuancée de toutes les couleurs, effet de la combuſtion des toiles peintes à l'huile, de la dorure des loges, & de l'inflammation d'eſprit de vin.

Le 25 Octobre de la même année, une ſalle d'Opéra proviſoire, bâtie dans cet intervalle, vaſte & ſolide, s'ouvrit ſur le Boulevard, avec tout ſon ſpectacle & ſes dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres. Il faudra quatre années au moins pour s'arranger ſur les nouveaux plans.

L'Opéra, dit-on, ne ſauroit ſouffrir d'interruption. Il employe à ſon ſervice un grand nombre de ſujets. Les chanteurs, les danſeurs, les ſymphoniſtes, les décorateurs, les peintres, les tailleurs, les garçons de théâtre : c'eſt un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux, par la variété & la richeſſe des coſtumes. Il faut des magaſins toujours remplis, pour fournir aux étoffes, aux ſoieries, à la gaze, aux rubans. Ses repréſentations intéreſſent tous les arts d'agrément. Cette foule de beautés captive l'étranger, & lui fait verſer dans le Royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

La fermeture de l'Opéra cauſeroit donc un *vuide* dans la Capitale, & ralentiroit le commerce. De plus, un grand art, inconcevable dans ſes effets, eſt attaché à la fortune de ce ſpectacle, parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe entretenir les talents du chant & de la danſe dans une certaine perfection, & leur

offrir en même-temps une récompenſe aſſurée. Point d'Opéra ! Ce *jeûne* ſera conſtamment regardé comme une ſorte de calamité pour la Capitale ; c'eſt le théâtre qui donne à la fois aux ſpectateurs un plus grand nombre de ſenſations : & comment s'en paſſer ?

Il faut avouer que ce beau monſtre commence à recevoir des proportions, & à prendre un caractere unique ſous la main de l'homme de génie qui lui a imprimé un intérêt ſuivi.

Les ſalles de ſpectacles paroiſſent toutes inévitablement deſtinées à finir par les flammes. Rome, Amſterdam, Milan, Saragoſſe, Paris en ont renouvellé les triſtes exemples. Ils diſent aſſez haut qu'il faut abſolument iſoler ces ſortes de bâtiments, & dans leur conſtruction ne ſe ſervir de bois qu'autant que la néceſſité le rend indiſpenſable.

Un Lord Anglois a publié une invention très-ſimple, dont le procédé eſt facile & peu diſpendieux. C'eſt un préſervatif ſalutaire, qui garnit les cloiſons & les plafonds, & qui oppoſe une barriere ſûre à la fatale étincelle. Procédé précieux, dans une ville, ſur-tout, où tandis que les citoyens dorment, les fours des boulangers recelent des braſiers innombrables, dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve, la maiſon eſt embraſée.

Jettez dans une pompe contenant cinquante à ſoixante ſéaux d'eau, huit à dix livres de *ſalin* ou de *potaſſe*, & cette eau ainſi impregnée éteindra merveilleuſement les progrès du plus furieux incendie.



CHAPITRE CXXV.

Prévoyance.

QUAND il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre diſloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit tranſporter les bleſſés que ſur une échelle, une planche, une claie; ce qui ajoutoit infiniment à leurs ſouffrances : mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe ſérieuſement d'objets patriotiques) on vient, dis-je d'établir dans tous les corps-de-garde des *civieres* ou *brancards* garnis d'un matelas; de ſorte que le tranſport dans les hôpitaux ou dans les maiſons ſera moins douloureux. De même on trouve chez le Commiſſaire de quartier des *bandes*, des *compreſſes*, de la *charpie*, qui attendent ceux qui, ſortant de leurs maiſons bien diſpos, y rentrent les bras démis & les jambes fracaſſées; car marcher dans Paris toute une journée pour ſes affaires, c'eſt aller, pour ainſi dire, à l'aſſaut. Cette prévoyance moderne eſt très-ſage; mais elle prouve que les accidents ſe multiplient plus que jamais, & que l'on aime mieux ſonger aux palliatifs que de reſtreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix, vont tous en carroſſe.

CHAPITRE CXXVI.

Entremetteurs d'affaires.

ESCROCS plus ſubtils encore que ceux que j'ai décrits; habiles prêteurs qui favoriſent les pro-

digalités & les fantaisies d'un jeune homme, & qui spéculent sur sa folie & sa crédulité.

Le péril est d'autant plus caché, que c'est sous le masque de l'honneur & de la générosité qu'ils conçoivent & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre & de conseiller. Vautours déguisés, ils avancent par la main d'autrui un désastre dont ils s'assurent tous les profits; ils affectent des sentiments désintéressés, & hasardent des remontrances paternelles : mais ils seroient bien fâchés que le délire cessât; ils le nourrissent & en provoquent les accès par des offres intéressées, & couvertes du voile de la plus étrange dissimulation.

Les biens de la crédule victime sont insensiblement grêvés d'engagements. Le jeune homme, aveuglé sur les manœuvres de l'adroit spoliateur, va jusqu'à le presser sur son sein, & le croit sincere & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuse.

Les filets sont tendus de toutes parts; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence sont si bien étudiés d'avance, qu'au défaut de sa candeur, sa vanité serviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ses biens, de l'estimation de ses dettes, & on lâche la bride à tous ses desirs: de sorte qu'au bout de quatre ans, il se voit réduit au sixieme de son revenu annuel.

Le spoliateur, véritable Prothée, affiche une perfide compassion; & consommant son hypocrisie, il finit, en joignant les intérêts aux capitaux, par être le possesseur de la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit son pupille.

L'instant du réveil est marqué par l'effroi, la surprise, le désespoir, les traits brûlants de la plus juste indignation : mais c'est en vain, tout est

en regle ; les loix ne pourront que confirmer l'indigne possession du traître ; les tribunaux seroient pour lui, si la partie lésée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné, ne peut qu'en éclairer un autre sur cette fascination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire, dans sa voiture, éclabousse le malheureux déconcerté, qui file à pied le long des maisons.

Il n'est pas rare de voir tel homme d'affaires nanti de la plus belle terre de son client, le Procureur posséder quatre de ses maisons, l'Intendant habiter l'hôtel que son maître occupoit. Et comment ont-ils açquis les biens du dépouillé? En lui prêtant ses propres capitaux.

Ces courtiers officieux paroissent rarement; ils ont des *prête-noms*. Ils font naître des moments de détresse, & ils en profitent. Une usure cachée & homicide, reproduit à des conditions onéreuses les especes dont on occasionne la rareté. Cet essaim engloutit les plus grosses fortune ;

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie.

Tel autre *entremetteur*, sans avoir un sol, achete une terre dont il paye une petite somme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, jusqu'à ce qu'on le dépossede. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce temps, il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vassaux*; & ce n'est qu'après un long combat qu'il restitue *la seigneurie*. Il n'a rien payé ; il a vécu sur le fonds d'autrui, & les paysans l'ont appellé *Monseigneur*. Ces hommes-là savent très-bien promener leurs adversaires dans l'obscur labyrinthe de nos loix.

CHAPITRE CXXVII.

Banquiers.

LES virements & revirements, les déplacements, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé depuis plus d'un demi-ſiecle les projets d'une légiſlation ſage, raiſonnée & circonſpecte. On n'a plus beſoin que de calculateurs : l'adminiſtration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers ſont les dominateurs de la France ; ils font venir & diſparoître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent inviſible. Magiciens dangereux, coſmopolites hardis, quelle ſera la ſuite de ce jeu ſouple & effrayant, qui rend l'or ſemblable au vif-argent, & peut diſſoudre la fortune des Etats en un tour de main ?

C'eſt un remede auſſi incompréhenſible que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie ; & c'eſt toujours beaucoup, ſi cette illuſion ſe prolonge : mais elle nous ſemble toucher bientôt à ſon terme.

Il y a des *billets noirs*, papier-monnoie, qui nous annoncent un ſyſtême à-peu-près ſemblable à celui de Law. S'il doit venir, qu'il vienne le plutôt poſſible ; pourquoi attendre à la derniere extrêmité ? Il auroit peut-être fallu commencer par-là, & ſe modeler ſur la banque de Londres. Mais ce n'eſt pas la richeſſe du peuple que l'on cherche, c'eſt celle du Monarque ; il englobe tout & repréſente tout.

C'eſt à l'aide des banquiers, & par leur intervention, que ſe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuſes don-

nent lieu à des entreprises excessivement coûteuses, & qui, bien considérées, ne sont que des sacrifices du présent pour un avenir incertain. On a pompé l'argent jusques dans les tuyaux capillaires; mais il n'est pas bon que les tuyaux capillaires soient desséchés. Quoi, faire remonter incessamment l'argent vers le trône! Les particuliers n'en n'ont-ils plus besoin pour alimenter le commerce, l'industrie & les arts? Pourquoi toute la masse d'especes monnoyées dans une seule main?

La politique, qui, au-lieu d'être journaliere, se jette dans un temps qui n'existe pas encore, est une politique fautive, parce qu'il est impossible au génie le plus profond de calculer les événements futurs; parce que le champ des révolutions étranges est immense; parce que la guerre est un mal présent & affreux, tandis que le bien qui en peut résulter est évidemment éloigné & incertain.

Ce n'est pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'Etat: car l'emprunt, en lui-même, n'est point un mal. Mais c'est l'application de ces fonds précieux à une guerre absorbante, comme l'élément qui la porte, ou à des édifices d'une pompe stérile, ou à des efforts superflus, &c. qui fait le mal, & un mal irréparable.

Aspirer des sommes effrayantes, pour les jetter ensuite dans l'Océan! Quel est donc ce nouveau calcul? & pourquoi des moyens ingénieux, vastes & habiles, sont-ils séparés du but ou de l'emploi, par un abyme où l'on ne découvre rien? Sans une communication intime & éclairée entre les moyens & l'emploi, les succès même peuvent devenir semblables à des pertes, &c. &c. &c.

Mais les cures palliatives sont peut-être les seules qui conviennent à un Etat infecté de vices anciens, & peu propre à recevoir une entiere gué-

rifon. Les maux précédents interdifent des plans fages, fur-tout lorfque la nation fe prête au délire. C'eft un axiôme reçu, que *la victoire eft à celui qui aura le dernier écu*; mais cet axiôme eft une fottife. Comment, après ce beau prononcé, renoncer au jeu de la banque?

Sully, économe févere, embraffant l'avenir comme le préfent, ne faifoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le befoin d'emprunter comme un befoin dangereux, & l'opulence qui en réfultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui d'un vrai pédagogue, & le fauxbourg Saint-Honoré le fiffleroit en *chorus*. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui fuccéderent, brouillerent tout fon travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom ne font pas des hommes d'Etat.

On ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de fatyrique. C'eft au temps à prouver fi la banque feroit devenue par hafard la fauve-garde de l'Etat & le principe réel de fes forces. En fait d'adminiftration, les moyens les plus décriés par les fimples fpéculateurs, peuvent, à l'appui des circonftances & de la pente générale, devenir les meilleurs. Nous embraffons le doute; car il feroit téméraire aujourd'hui d'affirmer pour ou contre. Les Banquiers tiennent le gouvernail; laiffons leur faire la manœuvre, puifqu'elle eft déja fort avancée; & puiffent-ils nous conduire à bon port!



CHAPITRE CXXVIII.

Banqueroutes.

ELLES font si fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La caufe de ce défordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne fimplicité de leur état. Ils ont connu le luxe, le fafte; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profeffion leur impofoit. Le marchand eft devenu frivole, vain, léger; il a voulu repréfenter, & la mauvaife foi n'a pas tardé à germer dans fon cœur.

Les anciens marchands favoient que tous les capitaux qui ne font pas dans le commerce, font nuls pour les commerçants. Ils difoient qu'en fait de commerce, *un fol épargné eft un fol regagné.*

Les faillites ne font plus qu'un jeu, & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & pénibles de la probité; mais avec deux ou trois bilans on fe met à fon aife. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cents cinquante mille livres : c'eft la regle.

Qu'arrive-t-il ? La confiance, qui eft l'ame du commerce, n'exifte plus. Tous ces dérangements réitérés ont mis chacun fur fes gardes, & les difficultés fe rencontrent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

Quand la faillite eft ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *Médecins des fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires fans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, font obligés de paroître, de figner, de lever la main, de

faire reconnoître leurs billets. Le débiteur eſt tranquille, & ne ſort pas de ſa maiſon.

Il faut diſtinguer les faillites des banqueroutes. Celle-ci ſont preſque toujours frauduleuſes; les premieres peuvent naître du malheur des circonſtances, d'une fauſſe ſpéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide qu'il trouve d'abord dans ſes affaires, il agiroit loyalement; mais il ne ſe dévoile que lorſqu'il eſt tombé dans le précipice. Il y a entraîné pluſieurs autres; c'eſt ainſi qu'une légere fraude néceſſite une fraude plus grande.

Il nous manque des loix claires & préciſes ſur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi frippon en détail, ſe montre un frippon en gros avec une intrépidité triomphante. L'infortuné, qui n'a point médité ſa marche, ſuccombe ſous les fraix de la procédure. On n'écraſe que les petits débiteurs.

Le légiſlateur vivifieroit pluſieurs branches de commerce, en établiſſant des loix qui ne laiſſaſſent aucun échappatoire à la fraude, & qui punît le manque d'équité.

Il ne faudroit pas des peines afflictives, parce que les loix extrêmes ne ſont jamais miſes à exécution; mais il faudroit déployer une ſévérité qui ne laiſſât au banqueroutier aucune reſſource.

CHAPITRE CXXIX.

Oiſifs.

QUE fait Monſieur un tel? — Il vit de ſon bien, c'eſt un rentier; on lui écrit de la Province, *intéreſſé dans les affaires du Roi*; c'eſt-à-dire, qu'il

eſt intéreſſé à ce que le tréſor royal ſoit dans l'aiſance. Il ne lit des papiers publics, que *les payements de l'Hôtel-de-Ville de Paris*, & pour ſavoir à *quelle lettre* (1) en eſt le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron*, ou du moins *Abraham*; voilà tout ſon chagrin. Il va au ſpectacle ſans s'embarraſſer de ce qu'on y donne. Il a doublé ſon fils d'un Gouverneur, & il n'y ſonge plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainſi de ſon bien; & cependant un gros rentier paſſe pour ce qu'il veut être. Il eſt doublement ſujet; car dans toutes les circonſtances poſſibles, il votera toujours pour ſon royal créancier.

Si cet oiſif avoit vécu à Athenes, il auroit mépriſé Socrate. Otez-lui néanmoins ſon habit, ſes gens, ſes gros diamants, ſon carroſſe, que reſtera-il? Otez à Socrate ſa robe; il n'y perdra pas grand'choſe, c'eſt toujours Socrate.

Ces parvenus, qui n'ont eu d'autre ſcience que d'arracher beaucoup d'argent, employent le ciſeau du ſtatuaire & le pinceau du peintre à faire paſſer leurs traits à l'avenir; & l'art ſe proſtitue.

La dériſion ne les touche plus : le moteur univerſel & puiſſant, l'or, les abſout : cette eſtime fatale des richeſſes corrompt les idées les plus ſaines; & ne diſent-ils pas d'après Boileau :

J'ai cent mille vertus en louis bien comptés!

---

(1) On paye les rentiers par ordre alphabétique.



CHAPITRE CXXX.

Petite Question.

LES Pariſiens, après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance, ont fini par examiner cette queſtion. La dette contractée par le Souverain, eſt-elle ou n'eſt-elle pas la dette de la nation? Le Monarque en France n'en eſt-il pas moins le repréſentant que le Parlement en Angleterre?

Ceux qui enviſagent comme perſonnelles les dettes que contracte le Souverain d'une Monarchie, diſent qu'il n'a conſulté perſonne, qu'il a pu pouſſer l'emprunt outre meſure, qu'on n'en a pas ſuivi l'emploi, & que ſon ſucceſſeur, pour *régénérer les choſes*, a le droit d'en affranchir l'Etat, comme d'un poids accablant.

Ce ſont là, ſi je ne me trompe, des ſophiſmes. L'emprunt a été public; l'application des fonds a ſervi à l'entretien des armées, des vaiſſeaux, des fortifications, aux guerres de l'Etat, aux beſoins de l'Etat, aux négociations de l'Etat, à la ſplendeur du Trône, qui, dans certaines circonſtances, devient celle de la nation; enfin, aux édifices généreux, qui ſeront utiles aux générations futures.

La nation répond de la dette, puiſque l'emprunt lui a été utile; puiſque cet emprunt l'a ſauvée, dans le temps, d'un inévitable impôt. Elle ne ſauroit dire validement aux prêteurs : vous n'avez donné votre argent qu'à un ſeul homme; ce contrat ne regarde que lui : ce qui eſt faux dans le fait, abſurde dans les conſéquences; ce qui ſeroit évidemment injuſte & illégitime.

La nation eſt réellement engagée à payer les dettes contractées ſous ſes yeux, & pour ſes intérêts preſſants. Elle a vu paſſer l'édit ſans réclamation ; c'eſt un aveu qui, pour être tacite, n'en a pas moins de force. Ainſi la claſſe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont prêté encore plus à l'Etat floriſſant, à la richeſſe nationale, qu'au Souverain qui paſſe. On ne peut faire manquer un Roi à ſes engagements. Il a traité avec ſes ſujets, il eſt lié par ſes promeſſes. Son ſucceſſeur l'eſt comme lui ; & le ferment des Rois, ces êtres qui ont tant beſoin du reſpect des hommes, ne doit-il pas être le plus inviolable de tous ? Tel eſt mon petit avis, & je ne ſuis pas rentier.

Il eſt bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la conſtitution verſatile des Etats. Ceux-ci y gagneront toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur ; car on dit que les Etats n'ont point de morale : je répondrai hardiment, *tant pis pour eux.*

CHAPITRE CXXXI.

Orgues.

Les orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane ; ce n'eſt pas moi qui le dis, c'eſt le Concile de Cologne 1536. *Les orgues ne joueront que des airs pieux* ; c'eſt encore du Concile d'Ausbourg 1548. *Durant l'élévation de l'hoſtie & du calice, juſqu'à l'*agnus Dei, *les orgues ne doivent point jouer :* cela me fâche un peu ; mais voyez le Concile provincial de Treves 1549.

Tout

Tout a changé au jour que j'écris. On joue, *durant l'élévation de l'hostie & du calice*, des *ariettes* & des *sarabandes*; & au *Te Deum* & aux vêpres, des *chasses*, des *menuets*, des *romances*, des *rigodons*. Où est donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois! Il est mort en 1772, & l'orgue avec lui. Son ombre semble pourtant voltiger quelquefois sur la tête de Couperin.

L'abus presque général de n'avoir que des passages sous les doigts, & cela par défaut de génie & d'application, cet abus est devenu si criant, que les chansons ont prévalu sur l'orgue, de maniere qu'il n'a plus rien de cette majesté convenable à un temple. Les noëls même que Daquin varioit parfaitement, on les défigure à présent au point que ce ne sont plus que des *Ponts-neufs* grossiers; on n'y reconnoît seulement pas le chant.

L'orgue est le roi des instruments; il les contient tous. Cliquot, le seul excellent facteur qui existe, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de son orgue de Saint-Sulpice, faite cette année 1781, nous rappelle ce qui s'est passé à la Sainte-Chapelle de Paris en pareille occasion. Daquin fut arbitre; ce musicien âgé de soixante & quinze ans fit des miracles. Tous les auditeurs crioient : *Son génie est plus fort que jamais, & il a ses doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit si bien avant de mourir. Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoissons trois traits de la vie de ce grand artiste, qui paroissent fort extraordinaires, & qui n'en sont pas moins vrais. Musicien né, il composa à huit ans un motet à grand chœur & symphonie. On fut obligé de le mettre sur une table, pour en battre la mesure. Il y avoit foule; & l'exécution finie, on pensa étouffer de caresses un enfant si rare.

A la meſſe de minuit de Noël, Daquin imita ſi parfaitement ſur l'orgue le chant du roſſignol, ſans que le couplet dans lequel il le faiſoit entrer parût gêné en rien de cette addition, que l'extrême ſurpriſe fut univerſelle. Le tréſorier de la Paroiſſe envoya le Suiſſe & les bedeaux à la découverte dans les voûtes & ſur le faite de l'Egliſe. Point de roſſignol ; c'étoit Daquin qui l'étoit.

Lorſqu'on rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laiſſa que le *poſitif*, c'eſt-à-dire un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avoit plus de *trompettes* ni de *pédales*, un ſeul clavier reſtoit; la carcaſſe du grand orgue étoit abſolument vuide. Cependant Daquin toucha ſon *Te Deum* la veille de St. Pierre; & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'apperçut point que tant de jeux manquaſſent. Les accompagnements paroiſſoient y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'exiſtât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient préſents. — Mais vous avez laiſſé la *pédale*, diſoit-on à Cliquot. — Non, je vous jure. — Mais cela eſt impoſſible. — Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme ſingulier, qui venoit de tromper ſi victorieuſement ceux même qui fabriquent l'inſtrument.

L'orgue une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul : nous y étions; prodigieuſe affluence! Il faut ici du détail : tout étoit plein à ne pouvoir ſe remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux ſacriſties, les galeries d'en-haut, l'eſcalier de l'orgue, les paſſages, le devant du portail. Les carroſſes tenoient toute la rue Saint-Antoine juſqu'aux Cé-

leſtins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus ſublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impreſſions ſi vives & ſi profondes, que tout le monde pâlit & friſſonna.

M. Dauvergne, actuellement à la tête de l'Opéra, fut ſi vivement frappé, qu'il ſortit des premiers, & courut vîte confier au papier les traits ſublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tous placés dans ſon beau *Te Deum* à grand chœur.

Il y a eu des organiſtes; mais Daquin eſt Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célebre artiſte, pour mieux encourager ſes ſucceſſeurs. Il a laiſſé un fils qui cultive les Lettres honorablement.

L'orgue, a dit Greſſet, *attire l'impie étonné dans nos temples.* L'Archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du ſoir & les *meſſes de minuit* en muſique, dans deux Egliſes de Paris, Saint-Roch & l'Abbaye Saint-Germain, à cauſe de la multitude qui venoit pour entendre l'organiſte, & qui ne conſervoit pas le reſpect dû à la ſainteté du lieu. Il eſt bien inconcevable que des Catholiques ſe portent à des profanations auſſi ſcandaleuſes, tandis que les *Réformés* ſont ſi reſpectueux dans leurs Egliſes. Les premiers cependant admettent encore plus poſitivement que les ſeconds la préſence réelle de la Divinité; mais les fêtes nocturnes ſont toujours un peu licencieuſes, c'eſt l'effet des ténebres. Il ſe paſſera toujours bien moins de déſordres en plein jour.



CHAPITRE CXXXII.

Quêteuſes.

Le ſévere Paſteur d'une Egliſe uſe ſouvent d'une ingénieuſe piété pour mieux exciter la générosité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure, il a appellé *ſcandale effroyable* tous les ornements légers qui ajoutent à la beauté. Le ſoir, il attend d'une aimable quêteuſe qu'il a invitée, de ſa taille élégante & de ſon joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

Elle eſt parée; ſon ſein eſt découvert, un gros bouquet l'accompagne ſans le cacher; elle eſt à la porte d'une Egliſe ou d'une priſon, ſollicitant avec un gracieux ſourire la compaſſion de chaque perſonne qui entre. Elle fait une douce violence aux rebelles; elle les arrête; un ſon de voix intéreſſant, de belles dents, & l'éloquence irréſiſtible d'un bras nud & de deux beaux yeux ſuppliants... Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres?

A chaque offrande, quelque mince qu'elle ſoit, elle vous paye d'une révérence particuliere & faite avec grace. La beauté vous ſalue, ſa bouche vous remercie, & votre charité eſt récompenſée avant même que le Ciel vous en tienne compte.

Bientôt elle traverſe la nef, précédée d'un Suiſſe qui fait réſonner la hallebarde. Plus la nef eſt remplie, plus ſon zele augmente. Le plus joli homme de ſa connoiſſance lui donne la main; elle ſe penche charitablement à droite & à gauche, & étend un bras d'albâtre pour atteindre à la main lente & pareſſeuſe qui voudroit retenir l'aumône.

L'avare s'attendrit; l'œil des assistants se détourne de l'autel pour dévorer ses charmes. Quand elle présente sa bourse ouverte, elle semble quêter des cœurs. Le plus insensible met encore quelque chose dans sa bourse; le Prêtre qui la suit, semble jouir de son triomphe : on ne lui laisse que la place qu'il faut; car la foule empressée des fideles la presse & l'environne. Embellie par ces saintes fatigues, en bute à tous les regards, si elle a remarqué qu'on louoit sa taille avantageuse & bien prise, si elle a eu un moment de vanité, l'Eglise lui pardonnera sans doute ce petit mouvement d'orgueil, sur-tout lorsque, rentrant au presbytere, elle aura étalé une bourse bien pleine, & que ses charmes ont conquise.

La collation commence; elle est servie par les amis du Curé; elle reçoit les félicitations des grosses perruques de la fabrique. Un cortege de Prêtres & de Clercs tonsurés vient à la file, & aventurent la galanterie. Le maître des convois a déridé son front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal. Mais il veut plaire; le vin coule, les gâteaux sucrés se mangent, & l'on se permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.

CHAPITRE CXXXIII.

Pain béni.

Tous les habitants de Paris sont obligés de rendre dans leurs Paroisses, chacun à son tour, le Pain béni. Les Protestants n'en sont pas dispensés, parce que les Curés soutiennent que c'est une

maxime reçue en France, que tout François eſt cenſé Catholique.

Chacun doit le rendre en perſonne; mais on ſe dit malade, & l'on envoye ſon domeſtique ou ſa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge, & baiſer la patene.

Le bourgeois charge la femme du pâtiſſier de toutes les cérémonies & de toutes les promenades à faire dans l'Egliſe. Telle, depuis vingt-cinq ans, ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches; elle offre inceſſamment le gâteau qu'elle a pêtri & mis au four la veille.

C'eſt un ſpectacle de vanité pour la petite bourgeoiſie, & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau, il faut donner quelques pieces d'argent. C'eſt un impôt annuel de douze à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accolle pluſieurs paroiſſiens peu aiſés, pour exécuter enſemble cette coûteuſe cérémonie; mais les paroiſſiens riches ſont réſervés pour les fêtes ſolemnelles.

Alors ils mettent une ſorte d'oſtentation à ſe montrer généreux & magnifiques. Ils poſent leurs armes ſur de gros pains bénis, ils étalent leurs cordons faſtueux devant les Chantres & les Acolytes. La large piece frappe le baſſin d'argent, & retentit à l'oreille des ſpectateurs émerveillés. Le Curé & les Marguilliers s'inclinent; les Suiſſes, en gants blancs, les précedent; des flambeaux de cire éclairent la pompe du ſpectacle. Ils ont dépenſé cinquante louis pour ces pieuſes futilités.

Qu'en réſulte-t-il ? Les bédeaux, diſtributeurs diſcrets de ces fragments conſacrés, auront de quoi tremper leurs ſoupes pendant huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obſtiné ſe refuſoit à cette oblation, il y ſeroit contraint par un grave arrêt du Parlement.

Il y a eu à ce ſujet pluſieurs procès facétieux. Un Poëte a tourné en ridicule les Marguilliers & la fabrique; mais nonobſtant cela, la fabrique & les Marguilliers font exactement rendre le Pain béni au plus déterminé rieur, bon-gré, mal-gré.

Sur une grande Paroiſſe, votre tour vient plus rarement; mais ſur une petite, l'étroite circonférence vous condamne plus ſouvent aux fraix de l'offrande.

CHAPITRE CXXXIV.

Catéchiſme.

Je ne ſais ſi les Sages-femmes de Paris moulent & pêtriſſent toujours la tête molle & délicate des enfants qui viennent au monde; ſi le doigt de ces matrônes inhumaines, par ces preſſions barbares & réitérées, détruit encore l'organiſation primitive de la nature, & le ſiege de l'entendement; enfin, ſi pour imprimer une forme ronde à une tête humaine, ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécillité ou l'idiotiſme : mais je ſais bien que l'inintelligible Catéchiſme de Paris eſt toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfants. Ils ſe rempliſſent la mémoire de ces mots ſans idée, & ſe forment à parler le reſte de leurs jours, ſans avoir la conſcience de ce qu'ils diſent.

Des Catéchiſmes ! Mais point de traité élémentaire, de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen : rien ſur les principes du droit naturel, à la portée de l'adoleſcent : aucun livre, enfin, clair, méthodique, applicable aux écoles, écrit d'un ſtyle ſimple,

afin qu'il puiſſe être lu & retenu dans le cours de l'éducation domeſtique.

C'eſt un Clerc qui fait lui-même le Catéchiſme, d'un côté aux garçons, & de l'autre aux filles, & qui n'y comprend rien lui-même, ainſi que ſes jeunes auditeurs. Comment abuſe-t-on à ce point de la premiere aurore de l'intelligence humaine? N'eſt-ce pas la condamner à ne plus voir tous les objets que dans une ombre impénétrable & myſtérieuſe?

Il eſt aſſez plaiſant de voir un jeune Clerc, *faiſant le Catéchiſme* à des filles de quinze à dix-ſept ans, qui viennent de faire leur premiere Communion. Il eſt ſeul au milieu de cinquante jeunes beautés, dont les regards l'aſſiegent; il paroît niais & embarraſſé. Voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il catéchiſe; elles jouiſſent un peu malignement de ſon embarras. Les filles répondent avec plus de hardieſſe qu'il n'interroge. On diroit qu'il apperçoit le ridicule de la Théologie dans ces bouches de roſes; qu'il devine bien que d'autres myſteres vont bientôt les occuper. Pour elles, comme au-deſſus de toutes les arides queſtions, elles prononcent d'une maniere aiſée, gracieuſe & même folâtre, l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayants. Les mots de *purgatoire*, d'*enfer* & d'*éternité* perdent leur accent ſévere: il n'y a plus de phyſionomie de *démon* ſur les levres de ces *anges*; & malgré les menaces redoutables du *Catéchiſte*, elles ſemblent, mieux inſtruites, promettre & annoncer par-tout grace & paradis.

CHAPITRE CXXXV.

Médecins.

Si Moliere revenoit au monde, il ne reconnoîtroit plus un ſeul de ſes Médecins. Où ſont-ils les Guenaud, montés ſur une mule? Où ſont MM. Purgon & Diafoirus? Au-lieu d'un homme grave, au front ſévere & pâle, ayant une marche méthodique, peſant ſes paroles, & grondant quand on n'a point obſervé ſes ordonnances, il appercevroit un agréable, parlant de toute autre choſe que de la médecine, ſouriant, étendant une main blanche, jettant une dentelle avec ſymmétrie, parlant par ſaillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'il tâte le pouls, c'eſt avec une grace particuliere; il trouve par-tout la ſanté; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'eſpérance; il diſtribue des paroles conſolantes, part, plaiſante encore ſur l'eſcalier; & dans la nuit même, la mort emporte ſon malade.

Quand un Médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas. Mais ſi un homme en place meurt entre ſes mains, il en devient inconſolable, & pendant quinze jours il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Paſſez-moi l'émétique, je vous paſſerai le ſéné, a dit le bon Moliere. Telle eſt encore de nos jours la politique des membres de la Faculté.

Un certain nombre de Médecins ſe ſont partagé, pour ainſi dire, les malades de la Capitale. Quand l'un d'eux a commis une faute grave dans

le traitement, comme ſon confrere tombera dans le même cas, la faute homicide eſt paſſée ſous ſilence, palliée, juſtifiée même; aucun n'oſe contredire les ordonnances du confrere, & le malade meurt au milieu de dix Médecins, qui voyent très-bien ce qu'il faudroit faire pour le ſauver; mais qui, *par eſprit de corps*, laiſſent le premier appellé achever dans toutes les regles ſon méthodique aſſaſſinat.

Les complices diſcrets retrouvent, en temps & lieu, la même condeſcendance. Ils donnent pour excuſe l'incertitude de l'art, la maniere aveugle dont le plus habile procede. Mais pourquoi, avec ces notions, ſe renferment-ils opiniâtrément dans une routine meurtriere, dont ils ne veulent pas ſortir? Pourquoi s'oppoſent-ils avec fureur à tout ce qui ſimplifie l'art? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & déteſtable pratique, lorſque leur propre expérience leur en a démontré l'inſuffiſance & le danger?

C'eſt qu'ils veulent traiter la Médecine d'une maniere toute-à-la-fois obſcure & lucrative, faire des viſites nombreuſes, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs theſes barbares, ouvrage des ſiecles les plus oppoſés à la ſaine phyſique.

La ſéparation qu'ils ont établie entre celui qui écrit l'ordonnance & celui qui compoſe le remede, eſt déja un préjugé bien défavorable pour la guériſon. Ils ſe refuſent de même à l'analyſe chymique des médicaments; & n'ayant aucune idée nette ſur l'étrange compoſition & décompoſition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en uſage ces poiſons terribles, qui ſortent de la boutique des apothicaires: de ſorte que le malade

a deux fléaux à combattre, l'ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidele.

La Médecine eſt donc, de nos jours, un charlataniſme hardi & accrédité, dont ceux qui l'exercent ſentent le vuide, l'incertitude & la confuſion ; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlataniſme produit de l'argent.

La Faculté de Médecine traîne encore dans notre ſiecle les préjugés & les erreurs des ſiecles les plus barbares. Tandis que la phyſique a fait des progrès qui ne lui ſont pas dus, elle ſemble ſe complaire dans les ténebres épaiſſes de ſes vieilles formules, & craindre les traits de lumiere qui décomposeroient tout-à-coup ce fantôme qui en impoſe à la crédulité humaine.

Les Médecins, grace à Moliere & à d'autres Ecrivains, ennemis de ces impoſteurs fourrés, ont reçu tant de ſarcaſmes, qu'ils ont enfin renoncé à la coutume de ſaigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faiſoient encore il y a trente ans. A force de les ridiculiſer ſur leurs autres pratiques meurtrieres, on les obligera peut-être à ſuivre la méthode d'Hypocrate, qui ne preſcrivoit preſqu'aucun remede, mais étudioit la nature, & ne lui ôtoit rien de ſes reſſources.

Combien les Médecins ne doivent-ils pas aux empiriques ! Tandis qu'ils ſe conſument en ſyſtêmes, ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remedes qui, en guériſſant, déconcertent la vaine érudition des Facultés.

Ils ont lâché le pied devant le défi ſolemnel que leur a porté le Docteur Meſmer. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le ſilence ſur les opérations inconnues de leur adverſaire, & d'attendre du temps ce qu'il doit prononcer à cet égard. Mais, quelle que ſoit l'iſſue, ils auront tou-

jours à ſe reprocher de n'avoir pas été au-devant d'une découverte utile, ou de n'avoir pas démontré l'erreur, lorſque le cri général les y invitoit, & lorſque leurs invectives, leur emportement, & leur fureur contre l'auteur de la découverte exigeoient une ſorte de juſtification publique.

Ils ont mieux aimé perſécuter un de leurs confreres, qui leur diſoient modeſtement : *J'ai vu; examinons; nous ne ſavons rien; point de précipitation; rappellons-nous l'hiſtoire de toutes les découvertes*, &c.

Il y a à parier dix contre un, que le confrere a raiſon contre la Faculté, & que le magnétiſme animal a vraiment quelque choſe d'extraordinaire & de merveilleux. Je ſuis porté à le croire, par tout ce qui eſt parvenu à ma connoiſſance. Si je ſuis plus inſtruit, j'en parlerai encore avec plus d'aſſurance, ſoit dans cet ouvrage, ſoit ailleurs; car je me ſuis voué à la défenſe de la vérité, autant qu'il eſt en moi de l'appercevoir, & de militer pour elle.

On s'eſt expliqué, dira-t-on, un peu vivement contre les Médecins; mais ils s'attaquent à nos ſantés & à nos vies. Quoi de plus funeſte?

CHAPITRE CXXXVI.

Société Royale de Médecine.

LA Faculté de Médecine, digne ſœur ou digne fille de l'Univerſité de Paris, réunie en corps depuis tant de ſiecles, n'avoit rien fait & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art. Elle ne traitoit jamais des maladies régnantes, ne publioit aucune obſervation, ne lioit aucune correſpondance

avec les Médecins de l'Europe, & dédaignoit tout ce qui se passoit hors de son sein. Enveloppés stupidement dans leurs antiques usages, livrés à un égoïsme fatal, ses membres ne songeoient qu'à tirer de l'argent des malades pour rouler équipage, & se refusoient à un régime plus utile à l'humanité, lorsqu'il plut au Roi régnant d'établir une *Société Royale de Médecine*, qui embrasseroit toutes les connoissances analogues à ce grand art. Cet établissement est de la plus haute sagesse; & quand il ne feroit que jetter un germe d'émulation entre deux corps divisés, il seroit encore infiniment utile.

La collection des mémoires & dissertations de cette société, qui ne vient que de naître, est déja précieuse; & tous les Médecins de l'Europe concourront avec joie à former un dépôt qui ne choquera que la paresse, l'orgueil hautain & l'ignorance des Médecins de la Capitale.

Rien n'est si dangereux & si méchant qu'un mauvais Médecin. Quand ils sont en foule, jugez de leurs clameurs! Mais il est temps que l'insuffisance de cette vieille Faculté, ainsi que son formulaire homicide, soit mis dans tout son jour.

La Médecine est l'art le moins avancé, & conséquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré. Il est bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hypocrate, ne se soit pas encore offert depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumiere qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'est-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main, & le remede dans une autre? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette séparation n'est-elle pas sujette aux plus terribles inconvénients?

Les miracles modernes de la Chymie, qui mar-

che de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le Médecin qui ordonne une potion composée de sept à huit sortes d'ingrédients? S'il n'est pas le plus insensible & tout-à-la fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoître, avant tout, les éléments chymiques du remede qu'il administre? Quoi, parce que la terre ensevelit ses fautes, il se croira quitte envers la société & envers sa conscience! Faisant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les Médecins ont décidé, & pour cause, que qui ne portoit pas l'habit fourré, la robe scholastique, seroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui contesteroit *per fas & nefas*. Ainsi ils immolent l'humanité entiere aux vils intérêts de leurs honoraires; & comme les morts n'ont jamais intenté procès aux Médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance, & à distribuer les vieux poisons de la pharmacie.

Quand viendra l'homme généreux & éclairé, qui renversera les temples du vieil Esculape, qui brisera la lancette dangereuse du Chirurgien, qui fermera la boutique des Apothicaires, qui détruira cette médecine conjecturale, escortée de drogues, de jeûnes, de dietes? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine, puisque l'ancienne tue & dépeuple?

Le refrein des Médecins est de crier *au charlatan*, *à l'empirique*, dès qu'on n'est pas de leur corps; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des spécifiques & l'inoculation doivent leur origine à l'empirisme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux que la médecine actuelle, avec ses formules & ses theses.

CHAPITRE CXXXVII.

Auteurs.

A Paris ſont ces Ecrivains qui moiſſonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritoires toutes leurs terres & toutes leurs rentes. Tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rouſſeau (1), & preſque tous les Hommes illuſtres qu'a produit la France; le plus grand des anciens Poëtes a été le plus pauvre.

Profanes! à genoux; ce pauvre, c'eſt Homere.

On met encenſoirs & caſſolettes ſur leurs tombeaux. De leur vivant, on les laiſſe dans l'indigence: mais cette indigence eſt honorable; & ceux qui ſe conſervent ſans tache au milieu de cet abandon général, ſont les plus vertueux des hommes.

Les penſions que le Gouvernement accorde aux Gens de Lettres, ne ſe donnent ni aux plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé. Les plus ſouples, les plus intrigants, les plus importuns, enlevent ce que d'autres ſe contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'Homme de Lettres eſt à coup ſûr un titre de vertu, & une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni ſa perſonne, ni ſa plume. Ceux qui ont ſollicité & obtenu des penſions, n'en peu-

(1) Il y a un troiſieme Rouſſeau fort riche; il n'a fait ni *Emile*, ni l'*Ode à la Fortune*. Il a fait exploiter un Journal à ſon profit: il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il ſe nomme Pierre Rouſſeau.

vent pas dire autant devant leur conſcience. Leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les cieux m'étoient favorables,
Et le deſtin moins rigoureux,
Je voudrois faire des heureux
Où je verrois des miſérables.
Ce ſeroient mes plus doux plaiſirs
De prévenir juſqu'aux deſirs
De ceux où brille un haut mérite ;
J'en ferois ma félicité ;
Et ſouvent mon eſprit s'irrite
De les voir dans l'adverſité.

Ah! ſi les Gens de Lettres riches venoient au ſecours de Gens de Lettres pauvres!... Le beau rêve! Pluſieurs ont dû leur élévation à la culture des Lettres, aux avis des Gens de Lettres, à la recommandation des Gens de Lettres ; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

Les Gens de Lettres employent ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort ; la compoſition du ſoir a beaucoup plus de feu : mais les ſpectacles & les diſſipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de ſuivre de grands travaux.

Un défaut aſſez commun aux gens d'eſprit de la Capitale, c'eſt de ne pas s'occuper aſſez de celui des autres ; c'eſt de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeſte & ſimple, qui n'ayant pas la langue agile & ſouple, a tardé quelquefois à donner ſon apperçu : c'eſt encore de n'être pas aſſez indulgents, & de placer le mérite unique

unique dans la facture d'un livre; c'est enfin de ne pas savoir écouter: mais l'homme qui écoute à Paris, est un être très-rare.

C'est par les Gens de Lettres que l'esprit de la Capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de la Cour. Le premier cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laisser qu'un foible empire à l'opinion des Grands, qui jadis humilioient le peuple en tous sens; les Gens de Lettres font aujourd'hui tous leurs efforts pour rabaisser la vanité des titres à son néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célebre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offensive & défensive. Aussi la guerre la plus vive est-elle déclarée entre les Gens de Lettres & les Grands; mais ceux-ci, à coup sûr, perdront la bataille.

On a attribué à la liberté d'écrire, les vices que le luxe a enfantés, tandis que les Ecrivains ont combattu de toutes leurs forces les excessifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre responsables des mœurs des Grands, qui ne lisent point, ou qui sont ennemis nés des Ecrivains. On a voulu rejetter sur eux tous les désastres qu'ils avoient, pour ainsi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient opposés. Leurs adversaires ne se sont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naissance dans les Cours, & non dans les livres. Le crime des Gens de Lettres est d'avoir répandu la lumiere sur cette foule de délits qui vouloient s'envelopper de ténebres. Les puissants n'ont pas vu, sans frémir, tous ces secrets honteux à jamais dévoilés. Ils ont détesté le flambeau, & celui qui le portoit.

On connoît le mot de Duclos: *Les brigands n'aiment point les réverberes.* La Nation elle-

même ne ſait pas tout ce qu'elle doit aux Gens de Lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils ſont d'accord ſur les principes eſſentiels. Ils fletriſſent tous les ſuppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoiſſent ſous leurs enveloppes, les dénoncent & les puniſſent. Ils devinent l'adminiſtrateur inepte, & le ridiculiſent. Ils intimident par une cenſure vigilante & exacte, juſqu'aux oppreſſeurs ſubalternes, qui, dans l'ombre, ſe croyent à l'abri de leur juſtice. Ils ſavent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-ſouvent un cri unanime, qui devient l'expreſſion de la raiſon univerſelle. Que fera l'autorité contre cette voix puiſſante, qui, au défaut de l'impreſſion, parle & ſubjugue par la force de l'évidence? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre que d'être juſte & modérée, ſans quoi toutes ſes fautes ſeront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviſer ce corps qui, ſans un point de ralliement, a cependant un même eſprit. Elle ſoudoie des mercenaires pour ſouffler le feu de la diſcorde, pour mettre en mouvement l'amour propre iraſcible; mais au milieu de ces débats, leurs armes ſe tournent ſubitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils ſavent très-bien diſtinguer une querelle littéraire, d'une guerre patriotique, & tous leurs traits ſe confondent ſur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'eſt par eux enfin, que chaque caractere eſt connu aujourd'hui, & mis à ſa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere inſtance, eſt ordinairement proclamé par la voix des nations. On ne peut ni ſéduire ce corps, ni l'anéantir. On briſeroit toutes les preſſes, qu'il n'auroit beſoin que de ſon ſilence pour décider encore l'opinion publique.

CHAPITRE CXXXVIII.

Des demi-Auteurs, quarts d'Auteurs, enfin Métis, Quarterons, &c.

TELS ſont ceux qui verſent dans les Mercures & dans les Journaux, ou de petits vers innocents, ou des morceaux de proſe niais, ou des critiques ſans lumiere & ſans ſel, & qui s'arrogent enſuite dans les ſociétés le titre d'*Hommes de Lettres*. L'un a fait quatre Héroïdes, & l'autre deux Opéra comiques. Tantôt ils diſent qu'ils ne ſont pas Auteurs, & ils ont la rage de faire imprimer tous les mois leurs petites rapſodies : tantôt ils vous diſent qu'ils n'écrivent que pour s'amuſer ; mais le public ne s'amuſe pas de leurs amuſements.

Leur amour-propre eſt encore plus plaiſant que celui des Auteurs de profeſſion ; parce qu'ils ſont tout prétention, des pieds à la tête, à raiſon de leur profonde nullité.

L'un ſe fait Comte au bas d'un madrigal ; celui-ci, Marquis dans un Almanach. Ils déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuſe*, & tous ſont *orgueilleux & médiocres*. Pluſieurs font parade de leur naiſſance, non moins équivoque que leurs talents : ils allongent, tant qu'ils peuvent, les ſyllabes de leur nom, & prennent un Journal pour *nobiliaire de France*. Ils ſoutiennent encore qu'ils n'impriment pas pour *de l'argent* : ce qu'ils prouvent ſi bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit aſſez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier. Mais s'ils ne prétendent pas au titre d'Auteur, pourquoi ſe faire imprimer? *Ce n'eſt point*

une excuse de dire qu'on ne travaille que pour son plaisir, disoit Rousseau le Poëte.

On pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, sans pouvoir y entrer. Jamais ils ne feront de miel, & ils ne parlent que de la fabrique du miel. C'est bien pis encore, quand ils se donnent les tons de protecteur, quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre. Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires, voilà leur devise.

Ensuite viennent les maîtres journalistes, feuillistes, folliculaires, compagnons, apprentifs satyriques, qui attendent pour écrire qu'un autre ait écrit, sans quoi leur plume seroit à jamais oisive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques dont nous sommes inondés, dans les arsenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie : ils sentent par instinct que le métier de *jugeur* est le plus aisé de tous ; & ils soulagent à la fois le double sentiment de leur impuissance & de leur jalousie.

Au nom du *goût*, ils mordent ou déchirent ; tous frappent & sont frappés. On croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils se donnent des coups violents. Des Ecrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne se la font jamais à eux-mêmes.

Quand ils ont démontré le vice d'une période, décomposé un hémistiche, & souligné quatre à cinq mots, ils se croyent les restaurateurs de la poésie & de l'éloquence ; ils vont d'une injustice à une injustice plus grande, d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuse. Voués au journalisme, ce mêlange absurde du pédantisme & de la tyrannie, ils ne feront bientôt plus que satyriques, & ils perdront avec l'image de l'honnête le moral des idées saines.

Cette tourbe ſubalterne donne ſeule au public ce ſcandale renaiſſant, dont il s'amuſe, & qu'il voudroit malignement rejetter ſur les Gens de Lettres honnêtes & ſilencieux; mais le public ſait bien qu'il y a autant de diſtance entre ces *Aboyeurs* & les Ecrivains, qu'entre des records & des juges aſſis ſur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'inſatiable voracité de ce public pour tout ce qui reſpire la critique, la ſatyre & la dériſion. Il n'y a des Auteurs méchants, que parce qu'il aime cette guerre inteſtine, & qu'il s'ennuie de la paix.

CHAPITRE CXXXIX.

Secretaires.

Ce ſont les hommes qui donnent l'eſprit aux Grands & aux gens en place; eſprit aſſez mal payé, & ſans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

Un Avocat-général diſoit à ſon Secretaire : *Monſieur, faites-moi parler plus long-temps cette année; l'an paſſé on m'a trouvé trop court; donnez-m'en pour deux heures :* & le Secretaire fidele à la leçon, lui en donna pour deux grandes heures.

Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'au bout d'un certain temps, tous ces inſpirés croyent réellement avoir enfanté les diſcours qu'ils n'ont fait que réciter.

Ainſi les Gens de Lettres ſont preſque tout. Leur plume ſert la judicature, la finance & le miniſtere. Elle trace ſucceſſivement un plaidoyer, un livre économique ou anti-économique, un mémoire, un manifeſte; & tout ce qui va au public, eſt com-

posé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'est toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.

CHAPITRE CXL.

Commis.

Les petits Commis forment une classe inombrable. Ils ne sont pas chers; leurs appointements sont de huit, douze & quinze cents livres. Vous en trouverez trente pour un.

Des Commis qui ont douze cents livres d'appointements, ont des habits de velours & des dentelles. Ils jeûnent pour avoir du galon. De-là ce proverbe : *Habit doré*, *ventre de son.*

Tout se fait la plume à la main. Dans le plus petit état, il faut savoir écrire & chiffrer. On constate sur un *auguste registre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon, ainsi que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance. Toute la science de ces scribes consiste à savoir faire des bordereaux. Ces Commis ne savent rien, ne connoissent rien, n'ont idée de rien. Ils nivelent des chiffres avec une routine journaliere.

Un particulier revenant d'Egypte, avoit acheté une momie à Bassora. Comme la caisse étoit longue, il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec sa chaise de poste; il la fit transporter au coche d'Auxerre. La caisse arrive; les Commis des barrieres l'ouvrent, trouvent un corps noirci, & décident que c'est un homme qu'on a rôti dans un four. Ils prennent les bandelettes antiques pour

des morceaux de ſa chemiſe brûlée, dreſſent un procès-verbal, & l'on fait tranſporter la momie à la *Morne*. Perſonne dans le bureau n'eſt aſſez initié dans l'hiſtoire pour empêcher cette bévue, digne des perſonnages qui le compoſent.

Le propriétaire arrive, va droit au bureau pour réclamer ſa piece curieuſe. On l'écoute, on le regarde avec étonnement; il ſe fâche, il s'emporte. Un Commis lui conſeille à l'oreille de prendre la fuite pour éviter la corde. Le curieux ſtupéfait eſt obligé de s'adreſſer au Lieutenant de Police, afin de retirer de la *Morne* le Prince ou la Princeſſe Egyptienne, qui, après avoir dormi deux mille ans dans les tombeaux des pyramides, alloit paſſer dans un cimetiere Catholique, au-lieu de figurer ſous glace dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit, après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les Commis qui ont mille écus d'appointements, ſe donnent des airs, & font les importants. Rien n'eſt ſi curieux que de les voir retrouſſer leurs manchettes pour tailler une plume, & l'eſſayer à pluſieurs repriſes. On diroit que cette plume va tracer les deſtins de l'Etat. C'eſt un bordereau. Si Vaucanſon, au-lieu de faire un flûteur, avoit fait un Commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & ſortent de chez eux. Leurs femmes connoiſſent ces heures-là fort au juſte.

Les grands Commis, qui n'ont rien de commun avec les autres que le nom, ſont à Verſailles. Ces Commis, qui tiennent les bureaux, ſont des eſpeces de Miniſtres qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre; & l'on peut

affirmer que la Monarchie eſt diviſée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigants aſſiegent ces Commis avec une conſtance opiniâtre, & dont on n'a pas d'idée. C'eſt la *manivelle* qui fait jouer la machine dont les mouvements nous étonnent; & c'eſt à qui s'emparera de la *manivelle*. Mais n'anticipons point ſur l'article de *Verſailles*, que je ferai ou ne ferai point.

CHAPITRE CXLI.

Maîtres.

Il y en a de toute eſpece, pour le Latin, pour le Grec, pour l'Hébreu, pour l'Anglois, pour l'Italien, pour la Théologie, pour l'écriture, pour la muſique, pour le bon ton, pour tous les jeux poſſibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & ſont contents quand ils trouvent leurs éleves endormis, abſents, pareſſeux, ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, & c'eſt autant de gagné. Le Maître à danſer vole comme un éclair dans un cabriolet; mais celui qui enſeigne le Grec ou les mathématiques, marche à pied.

Cette claſſe d'homme eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas de ſon côté comment on peut en appeller un autre que lui. De-là vient qu'ils n'eſtiment que leur profeſſion, & mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'eſt un ſpectacle aſſez plaiſant que de voir, dans la même anti-chambre, un Maître d'échecs & de trictrac, & un Maître d'hiſtoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre le réveil de M. le Marquis.

Entrés dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions ſur le damier. Le muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le valet-de-chambre qui ſourit, ſait mieux qu'eux tous que M. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enſeignera, ſi l'on excepte la marche des jeux, & le menuet paſſablement.

Mais un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par mois, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'Anglois, & les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des Maîtres qui ſont accourus avec leurs cachets. On les leur paye à la fin du mois. L'éleve, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura ſaiſi quelques termes à la volée, ſe pavanera le reſte de ſa vie de ſon prétendu ſavoir, n'imaginant pas même qu'on puiſſe ſe moquer de lui, lorſqu'il ſera en état de citer les Maîtres fameux qui ſont venus dans ſon hôtel le ſaluer avec gravité, prendre ſon argent, & ſe ſauver pour aller ailleurs vendre à un autre riche le nom ſeul des ſciences. Eh! que leur faut-il de plus?

Parmi tant de Maîtres, on ne s'eſt jamais aviſé, même en plaiſantant, de chercher ou de demander un *Maître de Morale.* C'eſt que tous les hommes croyent poſſéder cette ſcience-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée. Auſſi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet, qu'un moraliſte. La jambe & les pas du premier diſent quelque choſe, & le langage de l'autre ſeroit inintelligible. Auſſi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la Monarchie, *un Maître de Morale.*

CHAPITRE CXLII.

Libraire.

Les Libraires se croyent des hommes de conséquence, parce qu'ils ont l'esprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils se mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

Il n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un Poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois un Typographe de la rue Saint-Jacques, lequel se rengorge, & se rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre avec un froid accueil, & souvent il est plus terrible & plus cruel envers l'Auteur débutant, que la meute des journalistes & l'inexorable public.

Comme cette branche de commerce est, à Paris, dans la dépendance la plus humiliante, les Libraires sont devenus des marchands de papiers noircis. Ils chérissent de préférence les Auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnasse, qui font des compilations critiques, historiques, des extraits de voyages, &c. Et quelques Académiciens savent que ce produit l'emporte encore sur celui des jettons.

On employe à Paris, année commune, environ cent soixante mille rames de papier pour l'impression. La raison philosophique ne sauroit en obtenir *une page*, pour se faire entendre. Les gênes, les entraves, les réglements de toute espece ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour prospérer. Tout le monde s'est plaint & se dit ruiné; Imprimeurs, Libraires, Auteurs. Les

premiers ne veulent rien acheter ; & quand ceux-ci impriment à leurs frais, les Libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs, (race indestructible) pendant ce temps, s'emparent de l'ouvrage, & l'Auteur a perdu son salaire, & de plus, ses avances. Voilà l'état de la Librairie.

Un Libraire de Paris disoit fort naïvement : *Je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau & Diderot, tous trois sans culotte ; je les nourrirois bien ; mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un est-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?*

CHAPITRE CLXIII.

Livres.

PRESQUE tous les Livres se font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des Livres ? Il y en a tant ! Oui, mais c'est que tous sont à refaire ; & ce n'est qu'en refondant les idées d'un siecle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours si lente à luire sur le genre humain.

On peut imprimer beaucoup de Livres, à condition qu'on ne les lise pas. Les livres sont une branche de commerce très-importante. Combien d'ouvriers en tirent leurs subsistance ! Sous ce point de vue de commerce, on ne fait pas trop de Livres : ce petit inconvénient se rachete avec de grandes salles. D'ailleurs, il peut en résulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenses, il viendra peut-être un homme à qui tout cela sera utile.

CHAPITRE CXLIV.

Bouquiniſte.

On appelle ainſi un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier viſite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures. Il en remue les piles qui ſont à terre; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

Ce n'eſt que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliotheques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement que le zele aſſidu & opiniâtre des *Bouquiniſtes*.

Au décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années; mais les Libraires matineux ont ſi bien fait depuis quelque temps, qu'ils ont enlevé aux *Bouquiniſtes* de profeſſion toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard, que l'on peut tromper la vigilance des argus modernes de la Librairie; & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune. Les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation avant de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient il y a vingt-cinq ans.

La Bibliotheque du Roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques Bibliotheques particulieres, qui, chacune dans ſon genre, offrent des

ouvrages dont la collection eſt vraiment unique. Le Roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres : il n'y a pas grand mal à cela. Une Bibliotheque curieuſe en ce genre, eſt celle de M. le Duc de la Valliere. Celle de M. Paulmy d'Argenſon à l'Arſenal, préſente encore des collections rares & choiſies.

La meilleure Bibliotheque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques ; les autres appartiennent à l'opulence, à l'oſtentation ou à la curioſité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui raſſemblent des ouvrages qui périroient ſans leurs recherches attentives. On ne ſait pas ce que tel livre peut produire un jour ſur telle tête humaine. Les mauvais inſtruiſent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

Tel Financier, & tel épais Magiſtrat, au ſortir de table, & tout en digérant, diſent d'un ton capable : *Mais on ne fait plus de chefs-d'œuvres aujourd'hui.* Ils voudroient chaque jour trouver ſur leur bureau un livre comme l'*Eſprit des loix*, ou l'*Emile;* & quand un ouvrage ſupérieur vient à paroître, ils ne ſavent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'humeur & l'envie rétrogradent dans les temps paſſés, & amenent les tréſors de tous les ſiecles pour objet de comparaiſon avec la brochure nouvelle. Le mérite qui s'y trouve, n'eſt jamais ſenti le premier jour ; on a plutôt fait de ſe livrer à une petite déclamation ſatyrique, que de peſer exactement la ſomme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaiſe diſpoſition pour le bien juger. L'habitude de ne louer que les talents qui ne ſont plus, s'accorde trop avec la pareſſe pour qu'elle y renonce.

On ne lit preſque point à Paris un ouvrage qui

a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de ſix cents pages pour prouver la Religion Chrétienne ! Un ſi long plaidoyer eſt plus aſſommant que convaincant.

Nos bons aïeux liſoient des Romans en ſeize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs ſoirées. Ils ſuivoient avec tranſport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique Chevalerie. Pour nous, bientôt nous ne lirons plus que ſur des écrans.

On ne hait pas la ſcience, a dit quelqu'un ; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, ſi l'on veut être lu aujourd'hui.

CHAPITRE CXLV.

Brochures.

IL faut beaucoup de livres, puiſqu'il y a beaucoup de lecteurs. Il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à ſortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout. Toute lecture eſt utile, parce qu'elle exerce l'eſprit & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des Labruyere, des Monteſquieu, des Boullanger, des Buffon, des Rouſſeau, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres ſont trop ſubſtantiels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée. Otez les livres médiocres, & l'on ne ſaura bientôt plus lire ni diſtinguer les bons. Les lettres *fictives* du Pape Ganganeli ont eu un ſuccès prodigieux. Toutes les idées qu'elles renferment ſont communes ; mais ces idées ſont bonnes, claires, facilement exprimées. La multitude a été

enchantée de l'ouvrage, & a dû l'être. C'eſt toujours un échelon de monté; & d'après ce ſuccès, que les ſots Journaliſtes n'ont pas aſſez remarqué, il ſera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

Les Romans, que les Gens de Lettres, qui font les ſuperbes, jugent frivoles, & qu'ils ne ſavent point faire, (1) ſont plus utiles que toutes les hiſtoires. Le cœur humain vu, analyſé, peint ſous toutes ſes formes, la variété des caracteres & des événements, tout cela eſt une ſource inépuiſable de plaiſirs & de réflexions. Voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on ſur une *éternelle* tragédie de Racine? Non; il faudra ſe plonger dans les compoſitions vaſtes & intéreſſantes, dans les Romans Anglois, dans les Romans de l'Abbé Prévôt, dans ceux de l'admirable Retif de la Bretone, grand Peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une juſtice que mes confreres les Gens de Lettres, ſoi-diſant hommes de goût, lui refuſent ſi injuſtement. On cherche alors un horizon littéraire, étendu, vaſte comme l'horizon qui nous environne; on a recours aux Romans de Chevalerie, plutôt que de ſe deſſécher l'eſprit & l'imagination dans une maigre épître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout ſeul, & que le reſte de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement; on aime à ſuivre tous ces caracteres mêlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec tranſport ce que de beaux eſprits pareſſeux, uniquement oc-

---

(1) Je connois vingt Hommes de Lettres, ayant une eſpece de nom, qui ſont incapables de faire un Roman médiocre. L'imagination qui invente des événements & des caracteres, leur manque abſolument.

cupés de mots, refusent de lire? Faut-il que je ne prenne du plaisir que d'après leurs décisions? Arrangeurs de mots, que m'importe vos futiles hémistiches? Si ma physionomie est différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le seroit-il pas? Et pourquoi ne pas donner à la Librairie le droit de satisfaire tous les goûts? Or c'est un attentat aux plaisirs d'une nation vive, naturellement curieuse & gaie, de borner l'Imprimerie, en gênant les presses, en créant des censeurs absurdes, en établissant des entraves, en retardant la publication des écrits.

Mais le projet est formé, à ce qu'il paroît, d'étouffer les Ecrivains de la Capitale; parce que, selon l'expression nouvellement accréditée, ce sont des *réverberes* qui éclairent trop les prévarications & le caractere des hommes en place.

Le goût académique se joint à ce fléau, pour proscrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence; & l'on veut nous assujettir à cette servitude de mots, couleur dominante d'une école seche, aride : elle aiguise des phrases, elle ne sait plus reconnoître la libre audace d'un Ecrivain, maître de sa maniere, & produisant sa pensée sans détour & sans grimaces. Il faut que notre talent paroisse ce qu'il est; & s'il se modele sur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe, non dans la bonté, mais dans la sottise de celui qu'il veut imiter. Voyez les copistes de la Fontaine, la Bruyere, Fontenelle, Voltaire & même Dorat. O Retif de la Bretonne! tu ne seras apprécié que fort tard; mais je m'honore de t'offrir ici mon suffrage, dussé-je être le seul à sentir ton mérite!

CHAPITRE CXLVI.

Equilibre.

MAIS l'infatigable main des épiciers, des droguistes, des marchandes de beurre, &c. détruit journellement autant de livres & de brochures qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent ensuite; & toutes ces mains heureusement destructives, mettant les journalistes & consorts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles, la masse du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chasseroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maisons.

On remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décomposition, qu'entre la vie & la mort : consolation que j'adresse à ceux que la multitude des livres ennuye ou chagrine.

On a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importants. Il est de fait que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui alloit le tailler pour en couvrir un bocal.

CHAPITRE CXLVII.

La Courtille.

ON ne sait ici bas à qui la renommée promet ses faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obscurité, des noms qu'elle proclame tout-à-coup, & rend illustres. Ces noms passent dans toutes les

bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel eſt le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude que ceux de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célebre aux yeux du peuple, & le peuple n'eſt jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altérée de tous les fauxbourgs, à trois ſols & demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue juſqu'alors !

Sa réputation fut auſſi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire rendit ſon cabaret trop étroit, & l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune. Je ne parlerai point des Princes qui le viſiterent. *Le ſourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des Rois.*

Il fut queſtion de le faire monter ſur un théâtre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit ſigné un engagement avec l'entrepreneur du ſpectacle ; mais il ſe rétracta, alléguant ſa *conſcience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter ſur un théâtre. Il en naquit un procès; mais Ramponeau triompha, & ſes Avocats adverſes furent vertement chapitrés par leur ordre : tant le génie prédominant de ſes heureux deſtins terraſſoit tous ſes ennemis.

La fortune vint à la ſuite de la renommée : il enrichit la langue d'un mot nouveau; & comme c'eſt le peuple qui fait les langues, ce mot reſtera. On dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du P. Eliſée, (depuis Prédicateur du Roi) commença vers le même temps, comme il le dit lui-même; mais le P. Eliſée ne fut pas ſuivi comme Ramponeau. Le P. Eliſée eſt retombé

dans l'obſcurité, & le nom de Ramponeau eſt vivant. Tant que le peuple aimera à boire du vin à ſix ſols, il ſe ſouviendra avec une tendre reconnoiſſance, que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'eſt à la Courtille que s'agite, le Dimanche, un peuple qui conſacre ce jour-là à la boiſſon & au libertinage, que, dans un étage au-deſſus, on appelle galanterie. Il eſt preſque ſans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit ſa raiſon ſur le profond ſentiment de ſa miſere. C'eſt la brutalité de la paſſion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfants; & le Philoſophe, après s'être promené à la Courtille avec ſes yeux obſervateurs, ne pourra s'empêcher de dire : C'eſt-là où la nature gagne; car elle perd avec les claſſes ſupérieures ; & ce ſont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands & chez les bourgeois trop aiſés.

Tandis que Ramponeau augmentoit en célébrité, celle d'un Contrôleur-général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit pluſieurs *écoles*, quoique doué d'eſprit & de connoiſſances. Dès-lors tout parut à la *Silhouette*, & ſon nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à deſſein une empreinte de ſéchereſſe & de meſquinerie. Les ſurtouts n'avoient point de plis, les culottes point de poches ; les tabatieres étoient de bois brut; les portraits furent des viſages tirés de profil ſur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle ſur une feuille de papier blanc. Ainſi ſe vengea la nation. Quelque temps auparavant, étoit tombée de même une grande réputation; celle du Maréchal de Belliſle, grand *paperaſſeur*, qui, par un ton hardi & une grande ſuffiſance, avoit fait

accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'Etat.

L'Hiſtoire du regne de Louis XIV & de Louis XV, feroit toute entiere dans l'Hiſtoire des Contrôleurs-Généraux. Fouquet, Colbert, Deſmarets, Law, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdy, l'Abbé Terray, (ſans parler des autres) fourniroient des obſervations exactes & curieuſes.... Mais nous ſommes loin des la Courtille. Rentrons dans notre ſujet, malgré la pente qui nous porte inceſſamment à nous en écarter.

CHAPITRE CXLVIII.

De différents Obſervateurs.

TEL Obſervateur ſuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minucieuſe, les variations qu'éprouve l'athmoſphere pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe ſur la terre : un autre tient un regiſtre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naiſſent & qui meurent. Il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

Les obſervations ſur la Phyſique & la Médecine ſe multiplient, tandis que le Philoſophe examine de ſon côté la marche des Gouvernements, leurs progrès, les cauſes morales & politiques qui influent ſur le bonheur & ſur le malheur des peuples. Il obſerve les fautes qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

Ainſi, lorſque les Savants ſe regardent entr'eux avec une eſpece de dédain, que le Méchanicien ne conçoit rien à la célébrité du Poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine; l'Obſervateur

impartial voit les Arts & les Sciences marcher de front, se perfectionner en prenant des routes qui semblent opposées, & qui doivent se réunir au même point.

Il voit les hommes porter tour-à-tour sur chaque objet le flambeau d'une raison plus active & plus épurée; il n'a point de préférences injustes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts respectifs vers un but égal, qui poursuivent la victoire sur l'erreur, c'est-à-dire, sur la source unique du mal.

Il faut donc dans une Capitale un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des Sciences. Réduits à un petit nombre, ils feroient moins: ce qui échappe à l'un, récompense les veilles de l'autre. Ce qu'amene le hasard, ce souverain des sciences humaines, passeroit devant des yeux inattentifs & distraits; mais ils sont ouverts aujourd'hui, & ils guettent incessamment la nature.

Les anciens connoissoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent constamment sa vertu de pointer vers les poles: connoissance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoissoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles, puisque sur les pains sortis des ruines d'Herculanum, que le Roi de Naples conserve sous le verre, on voit la lettre du boulanger ou du consommateur. Ainsi ils étoient sur le bord des plus rares découvertes, & ils ne s'en douterent pas.

De même nous serons bien surpris un jour, lorsque des choses de la plus grande simplicité, & qui ont échappé entiérement à nos observateurs, à nos Académies, viendront accroître le trésor de nos connoissances; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers

pas. Songeons toujours qu'au ſiecle de Platon, un Philoſophe écrivoit : „ Je ne puis m'empêcher de „ rire de ceux qui ont décrit la circonférence de „ la terre, qui veulent nous perſuader que l'O- „ céan l'environne de ſes eaux, & qui aſſurent que „ la terre eſt ronde, comme ſi elle avoit été fa- „ briquée ſur le tour ". Il répétoit ces paroles d'après la phyſique d'Hérodote, & il ſe moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'attention journaliere ſuppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La ſentinelle, ſous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains. Avoiſiner un objet, n'eſt pas encore le toucher ; & nous avons ſous les yeux des ſecrets qui ne ſe dévoileront peut-être qu'aux hommes auxquels nous accordons le moins d'eſtime.

Il faut mettre les talents en ſociété, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme eſt iſolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ſes lumieres ſe réuniſſent pour être dirigées vers un même but. L'eſprit de ſagacité n'eſt ardent que quand pluſieurs regards applaudiſſent à ſon courage, à ſes efforts, à ſon triomphe.

CHAPITRE CXLIX.

Différences des Eſprits.

MAIS les eſprits ſont inégaux en forces ; il faut l'avouer, & le ſoutenir contre Helvétius, dont le ſyſtême en ce point nous paroît faux. La fineſſe d'un ſens doit ſeule apporter un nombre infini de connoiſſances. Un amateur de la peinture

voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne sait rien voir dans un tableau. Une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & saisit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes; parce qu'ils sentent d'une maniere si détaillée, qu'on ne peut les suivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'esprit l'un que l'autre, & par la différence de leurs études, ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'est ce qui se voit à Paris. Le Musicien, le Géomettre, le Poëte, le Peintre, le Moraliste, le Statuaire, le Chymiste, le Politique, également hommes de génie, ne peuvent guere communiquer ensemble. Aussi portent-ils les uns des autres des jugements ordinairement faux, parce qu'ils sont dans l'impossibilité de s'estimer ce qu'ils valent réellement.

Comparez ensuite un coursier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & souples, à l'œil étincelant de fierté, plein de feu, d'agilité & de graces; comparez-le avec un cheval du Holstein, aux jambes flasques, grossier, pesant, d'une chair mollasse. Croira-t-on que ces deux animaux sont de la même espece? Comparez deux hommes, que dis-je! deux Ecrivains; c'est la même différence.

Newton voit une pomme tomber d'un arbre: il médite, & conçoit le systême de la gravitation. Un autre, sans s'embarrasser du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramasse, & la mange. Ainsi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire, tandis que le sot a les yeux ouverts sans rien voir,

mange la pomme ſans ſonger à l'arbre de la ſcience, & devient plus ſot encore.

CHAPITRE CL.

Qui paye-t on?

DANS ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité. Tel danſeur de l'Opéra gagne tous les ans plus que tous les Régents d'un college enſemble. Les gages d'un cocher brillant, ou d'un excellent cuiſinier, doublent ceux d'un Précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs*. Les Peintres de frivolités ſont les mieux payés de tous; & les Sculpteurs ſont réduits à portraire les phyſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourſe en main. C'eſt à vernir des équipages, que l'on parvient à en avoir un. Le médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un Docteur de la Faculté. La part d'un Comédien rend au moins autant que ſix compagnies d'infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente; & le malheureux Taconnet, qui a fait une partie de ſa fortune, eſt mort à la Charité. Nicolet a acheté une terre, & forcé ſon Paſteur qui lui refuſoit l'eau bénite, de lui préſenter le goupillon. Les Auteurs de l'Encyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux, que des injures & des anathêmes.

Quand un Livre réuſſit, c'eſt le Libraire qui met l'argent dans ſa poche. Un manuſcrit n'annonce jamais ſon ſuccès, & le Libraire l'achete toujours comme ne devant point en avoir. Depuis le

généreux *Fouquet*, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités ſur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en ſuperfluités, ils ont oublié le mérite peu aiſé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partiſans, leurs créatures, & non l'artiſte qui ſe diſtingue dans ſa profeſſion.

Il en eſt un très-habile, nommé *Dellebarre*, qui a perfectionné le *Microſcope* à un point, que l'on peut le regarder comme le dernier terme de l'induſtrie & de la ſagacité humaine. Il a réellement *découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés*. On doute que l'on puiſſe jamais y ajouter. Eh bien! cet artiſte recommandable vit dans une pauvreté voiſine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ſes travaux, *Dellebarre*, qui le ſurpaſſe infiniment, reçoit de ſtériles louanges. Quand il ſera mort, les *microſcopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, ſi l'on en conſidere la ſtructure), ſe vendront peut-être mille écus; & il n'aura pas joui de ſon ſalaire légitime. On honorera ſa mémoire; & de ſon vivant, l'Auteur n'aura pas été récompenſé.

Puiſſe ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un inſtrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaiſons variées ſont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente!

Le même Artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la majeſté de ſon Créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

CHAPITRE CLI.

Affaires.

C'EST le terme générique pour désigner toute espece de brocante. Les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a besoin, commence par se faire une boutique toute formée. Il perd, il est vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliser; mais tout cela s'appelle *Affaires.*

Les jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de soie entrent aussi dans ces échanges. On sait qu'on sera trompé; mais le besoin l'emporte, & l'on prend toutes sortes de marchandises. Une foule d'hommes exercent cette industrie destructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

CHAPITRE CLII.

Gens d'affaires.

LES solliciteurs de procès, ceux qui les achetent, les intéressés dans les finances, les Receveurs à la ville, dits grippe-sols (1), les partisans qui

(1) Ils n'ont plus un sol pour livre; ce qui seroit devenu considérable : ils n'ont que six deniers au plus. Leur principal bénéfice consiste en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'assez bonnes sur ceux qui en ont.

afferment quelque revenu particulier des Rois & des Princes, reçoivent tous également ce nom, & le masquent le plus souvent d'un titre d'*Avocat en Parlement*, qu'ils vont acheter à Reims moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier sait lire & écrire : il apprend sur-tout à calculer. On se moque aujourd'hui de cette science; on a tort; elle n'étoit pas si commune il y a quatre cents ans, il s'en faut : on se rachetoit de la corde, dès qu'on savoit lire dans un livre. Il n'y a guere sur le globe que la trois-centieme partie du genre humain qui sache lire, & l'on pourra encore rabattre sur mon calcul.

CHAPITRE CLIII.

Vacations.

LES Procureurs, les Notaires, les Huissiers-priseurs, les Commissaires, les Greffiers, &c. connoissent très-bien la valeur de ce mot, & il sonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus si bizarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La robe subalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures sont fort mal employées. On les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées sans cause : on les paye ridiculement cher. Comment le peuple suffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe sur lui journellement? On ne revient point de sa surprise, quand on y réfléchit un peu.

CHAPITRE CLIV.

Etats indéfiniſſables.

Il y a dans Paris une foule d'états indéfiniſſables, qui ne tiennent ni à la bourgeoiſie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts. Ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe & les grands Seigneurs : on ne peut dire ce que ſont ces hommes-là.

Leurs femmes ſont encore plus indéfiniſſables; elles tiennent le rang de leur inviſible amant, & non de leur mari. Ceux-ci viſitent la bourgeoiſie, tandis que celles-là, plus fieres, plus hautaines, ne veulent voir que la claſſe où eſt l'homme qui ſoutient leur maiſon. On les appelle *de très-honnêtes femmes* ; car la main qui les enrichit, eſt cachée.

Le mot de Galba à ſon eſclave qui le voloit : *Mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, eſt auſſi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere : *Vous êtes Orfevre, Monſieur Joſſe.* Ce Galba fermoit les yeux, pendant que le favori de l'Empereur, l'auguſte Mécene, careſſoit ſa femme. Mais lorſqu'un eſclave en prenoit occaſion de voler ſa bouteille chérie, il ouvroit l'œil qu'il ne fermoit que par complaiſance.



CHAPITRE CLV.

L'Indolent.

TANDIS que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon temps lui échappe, il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner. Le dîner eſt venu : l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

Mérite-t-il le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme?... Mais, que dis-je! il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais ; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vuides.

CHAPITRE CLVI.

Les Élégants.

IL n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes*, c'eſt-à-dire de ces hommes qui ſe faiſoient une gloire d'allarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de ſe faire bannir d'une maiſon avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule eſt paſſé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres ;* mais nous avons l'*Elégant.*

L'Elégant n'exhale point l'ambre; ſon corps ne paroît pas dans un inſtant ſous je ne ſais combien d'attitudes; ſon eſprit ne s'évapore point dans des compliments à perte d'haleine; ſa fatuité eſt calme, tranquille, étudiée. Il ſourit au-lieu de répondre: il ne ſe contemple point dans un miroir; il a les yeux inceſſamment fixés ſur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de ſa taille & la préciſion de ſon habillement.

Il ne fait des viſites que d'un quart d'heure. Il ne ſe dit plus *l'ami des Ducs*, *l'amant des Ducheſſes*, *l'homme des ſoupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui où il eſt du grand monde. Il laiſſe parler les autres. La dériſion imperceptible réſide ſur ſes levres; il a l'air de rêver, & il vous écoute. Il ne ſort pas bruſquement, il s'évade; il vous quitte, & vous écrit un quart d'heure après, pour jouer l'homme diſtrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuiſent plus les ſuperlatifs, n'employent plus les mots de *délicieux*, d'*étonnant*, d'*incompréhenſible*; elles parlent avec une ſimplicité affectée, & n'expriment plus ſur aucune choſe, ni leur admiration, ni leurs tranſports. Les événements les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation; les nouvelles du jour narrées ſans réflexion, & les expériences chymiques fourniſſent à l'entretien.

L'accommodage des hommes eſt redevenu très-ſimple. On ne porte plus des cheveux en eſcalade. Ces hauts toupets, ſi juſtement ridiculiſés, ont diſparu.

Les femmes, même les bourgeoiſes, ne diſent plus qu'elles ſont laides à faire peur, qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles ſont ajuſtées. Tous ces propos ne ſont plus de mode, &

nous en avertiſſons charitablement les Dames provinciales qui les employent encore.

La Dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ſes femmes fuſſent à la bergamote, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaiſie bizarre & particuliere.

L'eſprit eſt toujours commun; mais le bon ſens eſt encore plus rare. On prend à la volée les connoiſſances dont on ſe pare; on raiſonne à perte de vue; mais on ſe donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile aujourd'hui, pour un homme de Lettres, n'eſt pas de parler d'érudition avec les Savants, de guerre avec les Militaires, de chiens & de chevaux avec les Seigneurs; mais de *riens* avec *pluſieurs femmes* qui ne veulent plus parler, à l'exemple des *Elégants*.

CHAPITRE CLVII.

L'homme décidément ſuperficiel.

C'EST un titre dont il ſe glorifie & qu'il affiche. C'eſt un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens dont nous parlions.

L'Opéra comique, le grand Opéra, ont droit, avant toutes les autres ſpéculations, d'intéreſſer ſon eſprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des nations, il ne parle lui que des Comédiens, des farceurs & des petits vers qui courent: ce qui eſt très-néceſſaire toutefois dans certaines maiſons, où il doit parler ſans rien dire.

C'eſt ainſi que l'homme *décidément* ſuperficiel,

& qui ſe donne à deſſein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris. Il ſait ce qui ſe paſſe dans les foyers, dans les petites loges; il connoît les aventures de toutes les Actrices; il ſait ce qui s'eſt dit myſtérieuſement dans les ſoupers. On le voit aux trois Spectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde le ſalue. Il parle à l'un, ſourit à l'autre, aborde un troiſieme, annonce tout haut la diſtribution de ſa journée, & parle de ſon oiſiveté avec le ſérieux que pourroit prendre l'homme ſenſé qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes; il a des enthouſiaſmes ſans chaleur, des engouements ſans motifs : il outre la frivolité nationale; mais il cache quelquefois, ſous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente. Il donne le change à ſes rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & ſe trouve revêtu d'une charge importante.

CHAPITRE CLVIII.

Indépendants. Contempteurs.

LES Indépendants ſont des jeunes gens qui affectent de rompre en viſiere aux regles établies. Ils ne s'habillent point; ils vont à la campagne l'hyver, battent les remparts, fuyent l'Opéra & les autres Spectacles; peuplent les tréteaux, laiſſent là les femmes de qualité; font le contraire des autres, ſe moquent de tout, & finiſſent par ſe laſſer de leur rôle, & par revenir à la ſociété.

Il y a enſuite *les Contempteurs du genre humain;* mais ceux-ci ſont en petit nombre à Paris, parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable pour les écouter long-temps.

Ces

Ces contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la claſſe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient ſupérieurs à tout ce qui exiſtoit; qu'eux ſeuls avoient cette pénétration exquiſe, extraordinaire, qui découvre ce qui échappe à tous les yeux. Ils croyent vous faire grace quand ils vous parlent; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit; ils mépriſent tout ce qui ſort des preſſes. Ils ont le tact ſi fin, le goût ſi exquis, l'eſprit ſi pénétrant, qu'aucun homme, aucun livre ne les contentent. Ils regardent comme *déteſtable*, ce que les autres regardent comme *merveilleux* : mais ils ont ſoin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie, en gardant *le ſilence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

Quelquefois cet orgueil en impoſe par ſa hauteur & par ſon jargon; car ils ne ſe familiariſent pas, de peur de ſe laiſſer voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes ſupérieurs; & le plus ſouvent ils n'ont, tout bien conſidéré, que de l'eſprit & de la politique.

CHAPITRE CLIX.

Nouvelliſtes.

Un groupe de Nouvelliſtes diſſertant ſur les intérêts politiques de l'Europe, forment ſous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les Royaumes, reglent les finances des Potentats, font voler des armées du Nord au Midi.

Chacun affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorſque le dernier venu dément, d'une ma-

niere brusque, tout ce que l'on a débité, & le vainqueur du matin se trouve battu à plate couture à sept heures du soir : mais le lendemain, au réveil des Nouvellistes, le conteur de la veille restitue à son héros une pleine victoire. Tous les jeux sanglants de la guerre deviennent un objet d'amusement pour cette vieillesse oisive & imbécille, & servent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un esprit sensé, c'est l'ignorance honteuse où sont plongés tous ces faiseurs de nouvelles, tant sur le caractere que les forces & la situation politique de la nation Angloise.

On ne raisonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les sallons dorés. Les François en général traitent l'Anglois, quand il n'est pas présent, avec un ton de supériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs. Rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'est plus soumis aux préjugés nationaux, que le Parisien. Il croit comme article de foi, tout ce que lui dit la *gazette de France*; & quoique cette gazette mente impudemment à l'Europe par ses éternelles omissions, le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre gazette, & il soutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de subjuguer l'Angleterre. Il affirmera que, si l'on ne fait pas une descente à Londres, c'est qu'on ne le veut pas; & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même sur la Tamise. Il faut écouter toutes ces impertinences qui se trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raisonner assez juste sur d'autres objets; mais quand il est question de l'Angleterre, ils semblent n'avoir ni jugement, ni connoissances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la constitution de cette ré-

publique ; ils en parlent à-peu-près comme un Feuilliſte, qui ne ſait pas un mot d'anglois, parle de Shakeſpear. Ces aſſertions gratuites ne méritent que la riſée des hommes inſtruits : cependant les premiers de la nation, les Gens de Lettres eux-mêmes ſont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutoit aſſiduement un Abbé, grand ennemi des Anglois. Cet Abbé l'enchantoit par ſes récits véhéments ; il avoit toujours à la bouche cette formule : *Il faut lever trente mille hommes, il faut embarquer trente mille hommes, il faut débarquer trente mille hommes ; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres. Bagatelle !*

Le bourgeois tombe malade, penſe à ſon cher Abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la deſtruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes.* Pour lui marquer ſa tendre reconnoiſſance, (car ce bon bourgeois haïſſoit les Anglois ſans ſavoir pourquoi,) il lui laiſſa un legs, & mit ſur ſon teſtament : *Je laiſſe à M. l'Abbé trente mille hommes, douze cents livres de rente. Je ne le connois pas ſous un autre nom ; mais c'eſt un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ſes Souverains, ſeroient bientôt détruits.*

Sur la dépoſition de pluſieurs témoins qui atteſterent que tel étoit le ſurnom de l'Abbé, qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un temps immémorial, & qu'il s'étoit montré fidele antagoniſte de ces fiers républicains, le legs lui fut délivré.

S'il étoit poſſible d'imprimer tout ce qui ſe dit dans Paris, dans le cours d'un ſeul jour, ſur les

affaires courantes, il faut avouer que ce feroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions! L'idée feule en eft grotefque.

CHAPITRE CLX.

Sort d'un Bourgeois.

CEPENDANT un fot Bourgeois de cette efpece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut fe regarder comme le centre de plus de trois cents mille hommes qui agiffent & travaillent pour lui nuit & jour.

Au moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient prefqu'égale à celle des Rois ; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueufes dont peuvent jouir les Monarques.

Ainfi, pour que le luxe foit moins meurtrier, & que, femblable à la lance d'Achille, il guériffe d'un côté les maux qu'il a faits, de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou ceffe, voilà tout-à-coup des défœuvrés & des néceffiteux. Il eft très-fûr que fi les riches interrompoient pendant une année le cours de leurs folles dépenfes, il y auroit la moitié de la capitale, qui tout-à-coup ne pourroit plus fubfifter.

Le riche la préfere à tout autre féjour, parce que tout y vient d'un bout du Royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées même qui les produifent.

Mais les impitoyables voluptés des riches, avec leurs arts de fenfualité & de frivolité, immo-

lent des générations entieres à un luxe fou & cruel.

CHAPITRE CLXI.

Les Lorgneurs.

PARIS est plein de ces Lorgneurs impitoyables, qui se plantent devant vous, & fixent sur votre personne des yeux immobiles & assurés. Cette coutume ne passe plus pour indécente, à force d'être commune. Les femmes ne s'en offensent pas, pourvu que cela arrive aux spectacles & aux promenades; mais si l'on s'avisoit de les regarder ainsi dans un cercle, le Lorgneur seroit taxé d'insolence, & traité comme un impoli.

Il ne faut pas confondre ces Lorgneurs avec les *physionomistes*, qui trouvent à exercer leur sagacité au milieu d'une foule aussi immense, & qui à la longue acquierent un certain tact. Ils observent toute l'habitude du corps encore plus que la physionomie.

Un Peintre, un Poëte sont nés physionomistes. Voilà pourquoi ils se plaisent où est la multitude. Voyez au sallon cette foule de portraits; ils assigneront le caractere d'après la figure. Il ne faut pas nier la révélation de la physionomie; elle ne trompe guere. La probité donne un air ouvert; le front d'un sot est reconnoissable entre mille. Celui qui a l'air vil ou méchant, justifie presque toujours son visage. Les vieillards, dont l'ame est glacée, n'ont plus de physionomie; le sentiment est éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'est aussi. *Latour*, Peintre célebre, dont les portraits ont une vérité frappante, disoit : *Ils croyent que je ne saisis que les*

traits de leur viſage; mais je deſcends au fond d'eux-mêmes à leur inſu, & je les remporte tout entiers.

Une femme d'eſprit, apprenant qu'un certain homme alloit ſe faire peindre, dit : *Il eſt bien hardi, ce coquin là; il oſera regarder en face un homme qui tient le pinceau!* Si je pouvois nommer le perſonnage, on verroit combien le mot a de juſteſſe; mais j'abhorre trop la ſatyre, & ne veux tracer que des peintures générales.

CHAPITRE CLXII.

Palais-Royal.

O QUE M. Lavater, Docteur Zuricois, qui a tant écrit ſur la ſcience de la phyſionomie, n'eſt-il au Palais-Royal le vendredi, pour lire ſur les viſages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs!

Il verroit, je crois, que l'habitant de Paris n'eſt ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte; mais n'y découvriroit-il pas un mélange d'aſtuce, de fineſſe, de préſomption, de ſuffiſance & de *hauteur?* Il n'eſt pas né pour les ſentiments extrêmes; & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs, il n'y parviendra même pas.

Là ſont les filles, les Courtiſannes, les Ducheſſes & les honnêtes femmes; & perſonne ne s'y trompe. Il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand Docteur avec toute ſa ſcience; car ces notions dépendent de nuances, qu'il eſt très-facile de ſaiſir : mais il faut les étudier ſur les lieux. Or, je ſoutiens que M. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue; & le moindre clerc de Procureur, échappé de l'étude,

fans avoir tant médité fur cet objet, en fauroit plus que lui.

Pourfuivons. Là, on fe regarde avec une intrépidité qui n'eft en ufage dans le monde entier qu'à Paris, & à Paris même que dans le Palais-Royal. On parle haut, on fe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paffent, leurs maris, leurs amants; on les caractérife d'un mot; on fe rit prefqu'au nez, & tout cela fe fait fans offenfer, fans vouloir humilier perfonne. On roule dans le tourbillon, on fe prodigue les regards avec un abandon, qui laiffe toujours aux femmes *le dernier*. Un peintre auroit tout le temps de faifir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être phyfionomifte. J'ai fait mon tour d'allée plufieurs fois; je n'ai fongé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon efprit d'obfervation s'eft trouvé en défaut; mais voici ce que je penfe fur la phyfionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la phyfionomie un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure défagréable ; l'humanité empreint fur les traits du vifage une forte de férénité & de douceur.

Si l'innocence & la modeftie brillent fur le front d'une jeune perfonne à fon infu & indépendamment de la beauté, la fenfibilité, l'honneur, la compaffion habituelle, la bienfaifance généreufe peuvent donner à une figure humaine une dignité qui l'ennoblit & la diftingue.

Ce font les inclinations baffes & mauvaifes, qui font toutes ces figures révoltantes & mefquines. La beauté eft moins un don de la nature, qu'un attribut fecret de l'ame & de fes difpofitions habituelles. Un homme fenfible fe reconnoît à fes attitudes, à fes regards, à fa voix. Couvrez fon

visage de cicatrices, coupez-lui un bras, ni l'œil ni l'accent n'auront perdu leur expression.

Il est presqu'impossible de dissimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere ; & les passions généreuses ou viles ont des nuances qui se révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale, franche & ouverte, le visage est toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer sans avoir lu M. Lavater. Puisque la joie pure, libre & facile déploye tous les traits & les rend gracieux, pourquoi la beauté personnelle ne dépendroit-elle pas à la longue de la noblesse & de la pureté des sentiments ?

Telle femme devant son miroir s'est dit à elle-même : *En vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur.* Quel cri de la conscience ! Voyez le frippon qui baisse les yeux en vous parlant, & n'ose rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres à mon sujet : je dis seulement que c'est à Paris & au Palais-Royal, que M. Lavater auroit dû faire ses nombreuses expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

CHAPITRE CLXIII.

Du Persifflage.

LE persifflage est une raillerie continue, sous le voile trompeur de l'approbation. On s'en sert pour conduire la victime dans toutes les embuscades qu'on lui dresse ; & l'on amuse ainsi une société entiere, aux dépens de la personne qui ignore qu'on la

traduit en ridicule, abuſée qu'elle eſt par les dehors ordinaires de la politeſſe.

Ce n'eſt point là de la bonne plaiſanterie. La Bruyere a dit : *Railler heureuſement, c'eſt créer.* Mais quel eſprit y a-t-il à abuſer de la ſimplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups ſans le ſavoir, & qui tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le ſoupçonne moins.

Le perſiffleur eſt un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler eſt donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque ſociété a ſon railleur & ſon ton de raillerie; mais il n'y a rien de ſi rare qu'une plaiſanterie légere, fine, enjouée & raiſonnable.

CHAPITRE CLXIV.

Myſtifier. Myſtification.

MOTS nouveaux parmi nous, & qu'on ne ſauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractere du *petit Poinſinet*, qui, après avoir avoir fait des Opéra comiques à Paris, ſe noya par accident dans le Guadalquivir. Verſificateur, bel-eſprit, & d'une crédulité inconcevable, il allioit à du talent une ſinguliere ignorance des choſes les plus communes. Perſonnage remarquable par les contraſtes qu'il offroit, il étoit doué de ſaillies heureuſes, fines, épigrammatiques, & la ſimplicité de ſon caractere étoit ſans bornes.

Une ſociété de perſiffleurs, qui avoient peu de charité, abuſerent de ſa pleine confiance, qui ſe mêloit d'ailleurs à beaucoup de vanité. Toutes les femmes étoient amoureuſes de lui, parce qu'il avoit

eu les faveurs de quelques actrices. On partit de-là pour lui assigner de faux rendez-vous, où on lui persuada qu'il étoit *invisible* & métamorphosé en cuvette. Plus on le maltraitoit, plus il pensoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à sa personne, qu'à raison de son *invisibilité.* On raconte qu'on lui proposa d'acheter la charge d'*écran* chez le Roi, & pendant quinze jours il accoutuma ses jambes à pouvoir soutenir l'ardeur d'un brasier; qu'on lui offrit la place de Gouverneur du *fils du Roi de Prusse*, & qu'on lui fit signer qu'il n'adoptoit aucune Religion.

On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'Académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'Impératrice; mais qu'il falloit préalablement apprendre le Russe, parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la Cour. Il crut étudier le Russe, & il se trouva au bout de six mois, qu'il avoit appris le bas-Breton.

On lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel, lorsqu'à peine il avoit tiré son épée, & qu'il avoit été condamné à être pendu. On lui fit lire sa sentence imprimée; un faux crieur la hurloit sous sa fenêtre; & Poinsinet, de se couper les cheveux, de se déguiser en Abbé, de pleurer à chaudes larmes, de se cacher; puis le Roi lui donnoit sa grace, comme à un grand Poëte cher à la nation.

Enfin, l'on poussa la cruauté jusqu'à lui dépêcher un dentiste qui lui arracha une dent malgré lui, en lui soutenant qu'il avoit été appellé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre sa résistance.

Il crut que des carpes, des brochets, avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur, & il n'en fut pas totalement désabusé, même lorsqu'il eut reconnu les premie-

res tromperies. Il disoit : *On m'a bien abusé ; mais j'ai vu le brochet s'élancer du plat, & parler à l'oreille du voyageur.* C'étoit celui qui avoit joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

Dans les soupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *mystifications*, qui, quoiqu'un peu vieilles, épanouissent la rate. On les jugeroit incroyables ; elles n'en sont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles disparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, plusieurs couplets ingénieux, & être en même-temps la dupe constante de gens qui avoient moins d'esprit que lui.

Ces mauvais railleurs qui pousserent trop loin la plaisanterie, ont mis une espece de gloire à publier leurs faciles triomphes sur l'imbécillité native du pauvre Auteur ; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes, en se targuant de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une sorte de *mystification* assez plaisante, puisqu'ils ont cru que ces mensonges devoient leur faire beaucoup d'honneur, & constater leur renommée ?

On les a vus y mettre une prétention risible, se disputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux Poëte, leur confrere ; comme si c'étoit-là une preuve réelle de supériorité.

J'ai donc vu *mystifier* un de ces *mystificateurs*, qui mettoit dans son récit la plus grande emphase, & je m'en suis réjoui.

Des railleurs plus fins & plus agréables imaginerent un singulier complot, mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel. C'étoit de faire accroire à Crébillon fils, qu'il avoit perdu cet esprit facile, léger, délicat, bonnement caustique (dans un juste degré), qui le distinguoit avantageusement, & le rendoit si aimable dans les sociétés. Plus on a de

cet esprit, moins on y croit. Crébillon fils, dans un souper, voyant tous ses amis hausser les épaules à chaque mot qu'il disoit, s'imagina n'avoir proféré que des sottises, lorsqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, & s'écria douloureusement : *Il est donc vrai, mes amis, que je n'ai plus d'esprit ! Hélas ! il y a quelque temps que je m'en suis apperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laissé parler ? Souffrez-moi tel que je suis ; car il m'est impossible de me séparer de vous, quoique je ne sois plus digne d'assister à vos entretiens.*

Cette charmante bonhommie révéloit une ame candide & sans orgueil. Il n'en fut que plus cher à ses amis qui l'embrasserent, en lui certifiant qu'il étoit toujours aussi spirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule ? L'Auteur qui a vu le plus finement dans le caractere & dans le cœur des femmes, & qui leur a appris souvent à se connoître elles-mêmes.

CHAPITRE CLXV.

Architecture.

JE ferai une question aux gens de l'art. Pourquoi toujours des colonnes dans l'Architecture ? Pourquoi toujours le même entablement ? Pourquoi les mêmes compositions éternellement répétées ? Ces colonnes rappellent des tiges d'arbres ; fort bien : cet entablement, des solives : ces ornements, des vases entourés de plantes ; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millieme fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres porportions ? L'art est-il borné à ce point, ou le génie des Ar-

chitectes? Faudra-t-il que tout palais ressemble plus ou moins à tel autre palais? J'accuse donc l'Architecture de la plus grande monotonie, & je suis las de voir des colonnes, encore des colonnes, & par-tout des colonnes.

Une foule de maisons charmantes, ayant un aspect varié & leur forme particuliere, bordent depuis peu les remparts, & embellissent les fauxbourgs. Cette diversité annonce que l'art peut renoncer quelquefois à ses vieilles regles coutumieres, pour mieux enchanter l'œil & le surprendre.

Mais les prodiges de l'Architecture sont, à Paris, dans l'intérieur des maisons. Des coupes savantes & ingénieuses économisent le terrein, le multiplient, & donnent des commodités neuves & précieuses. Elles étonneroient fort nos aïeux, qui ne savoient que bâtir des salles longues & quarrées, & croiser d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartements sont tournés & distribués comme des coquilles rondes & polies, & l'on se loge avec clarté & agrément dans des espaces ci-devant perdus & gauchement obscurs.

Auroit-on imaginé, il y a deux cents ans, les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres séparées, les escaliers dérobés & invisibles, les petits cabinets qu'on ne soupçonne pas, les fausses entrées qui masquent les sorties vraies, les planchers qui montent & descendent, & ces labyrinthes où l'on se cache pour se livrer à ses goûts, en trompant l'œil curieux des domestiques?

Auroit-on deviné que l'art seroit parvenu au point qu'au moyen d'un petit bouton secret, on feroit tourner subitement, sur un pivot rapide, un miroir de quatre pieds de hauteur, & un vaste secretaire, ou une large commode, lesquels, appliqués contre une prétendue muraille, offrent en

s'ouvrant une iſſue dans la garde-robe d'une maiſon voiſine, iſſue cachée à tous les regards, excepté à ceux des intéreſſés; mais propre à favoriſer les myſteres de l'amour, & quelquefois ceux de la politique? Des êtres qui ſemblent ne s'être jamais vus, communiquent enſemble à des heures réglées; des ombres impénétrables ſont répandues autour d'eux; l'ardente jalouſie & l'eſpionnage le plus ſubtil perdent juſqu'à leurs ſoupçons, & ſe trouvent en défaut.

La Peinture arabeſque a repris faveur après des ſiecles d'oubli. C'eſt un genre de décoration agréable, mais coûteux. Qu'a-t-on fait? On a trouvé le ſecret de le mettre en papier : le coup-d'œil ſera pour les fortunes médiocres comme pour les riches. Les inventions de notre ſiecle tendent ſur-tout à imiter parfaitement les couleurs du luxe; on ſe contente de ſa ſuperficie. On croit toucher aux richeſſes, quand on en a les dehors : preuve que leur plus grand mérite réſide dans l'éclat. Auſſi voyez qu'on peint le marbre où il n'eſt pas; que du papier repréſente le velours & la ſoie; qu'on bronze le plâtre; qu'on dore les chenets; & que, juſques ſur nos tables, la figure brillante des fruits dédommage de leur abſence au deſſert. Il eſt même des plats en relief, (1) auxquels il eſt convenu de ne pas toucher; & ces mêts fantaſtique ſervent juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement décolorés. Bientôt nos bibliotheques ne ſeront plus qu'une toile peinte; & n'avons-nous pas déja ainſi de la ſculpture, de la menuiſerie, de la porcelaine, des vaſes de porphyre, & juſqu'aux buſtes des grands hommes.

---

(1) On ſait l'hiſtoire du *Lapcreau de bois*, qu'un étranger à vue courte voulut abſolument dépecer, malgré les ſollicitudes plaintives de la maîtreſſe de la maiſon.

CHAPITRE CLXVI.

Revendeuſes à la Toilette.

Les Revendeuſes à la Toilette entrent par-tout. Elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant pour payer les dettes du jeu. Elles ſont les confidentes des femmes les plus huppées, qui les conſultent, & arrangent pluſieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des ſecrets curieux, & les gardent d'ordinaire aſſez fidélement.

Il faut qu'une Revendeuſe à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finiſſe point, & néanmoins une diſcrétion à toute épreuve, une agilité renaiſſante, une mémoire qui ne confonde pas les objets, une patience que rien ne laſſe, & une ſanté qui réſiſte à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de temps, & elles ne la doivent pas en entier à la vente de leurs marchandiſes. Les phyſionomies les plus rebutantes ſont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi.

CHAPITRE CLXVII.

Coëffeurs.

Qui connoît le Sieur Dupain, qui vient d'afficher par-tout *l'Art varié des coëffures?* Qui l'a lu? Moi ſeul, peut-être. Il célebre avec enthouſiaſme cet ornement léger qui garnit la tête & ac-

compagne le front de l'homme ; & comme il faut idolâtrer son talent pour le pousser loin, il s'extasie devant l'art qui a coupé, papilloté, tordu, crêpé, façonné, arrangé, pommadé, frisé & poudré de deux ou trois cents façons différentes les cheveux soumis ou rebelles d'un galant homme, ou d'une jolie femme. Il creuse cet art dans toute sa largeur & sa profondeur. Et quel art, même de nos jours, a été sondé en entier ?

L'art de la Coëffure est sans contredit celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ses Corneille, ses Racine, ses Voltaire ; &, ce qui fait ici exception, ces perruquiers ne se sont point copiés. La perruque, d'un volume exagéré & bizarre dans son origine, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblême de l'*Art Dramatique*, d'abord pompeusement & ridiculement factice, puis rentrant à force de réflexions dans les limites de la nature & de la vérité ? La grosse & énorme perruque représenteroit la *Tragédie bouffie & boursoufflée* ; une perruque légere, qui rend parfaitement la couleur & jusqu'à la racine des cheveux, qui s'implante, pour ainsi dire, & ne semble point étrangere sur la tête qui la porte, représentera le *Drame vrai*, contre lequel les antiques & grosses perruques font rage ; mais il faut enfin qu'elles cedent à leur moderne rivale.

Quoi qu'il en soit, (& nous laissons la discussion de ces graves matieres à la sagacité du Sieur Dupain,) graces à son art, d'un petit monstre féminin l'on fait faire aujourd'hui une figure humaine. On lui a créé un visage & un front, par la magie des rapprochements. Et les Actrices ne devroient envisager les Coëffeurs qu'avec une vénération profonde ; car après les Auteurs qui les font parler, ce sont

ſont les perruquiers qui leur donnent l'exiſtence. Mais les ingrates ne ſe doutent pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

Le Coëffeur trouve ſa récompenſe dans l'exercice même de ſa profeſſion. Son œil domine inceſſamment les plus rares tréſors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il eſt témoin de tous les mouvements, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers reſſorts de ce jeu que poſſedent ſi bien les femmes, & qui fait mouvoir, par un fil imperceptible, *les grands pantins du ſiecle*. Il doit être diſcret, tout voir, & ne rien dire; autrement ce ſeroit un vil profanateur des myſteres auxquels il eſt admis, & l'on ne choiſiroit plus que des femmes qui gardent ordinairement le ſecret de leur ſexe.

Les Coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres: *Académie de Coëffure*. M. d'Angiviller a trouvé que c'étoit profaner le mot *académie*, & l'on a défendu à tous les Coëffeurs de ſe ſervir de ce mot reſpectable & ſacré; car il faut dire qu'à Paris les prohibitions bizarres ſont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défenſe*, & jamais d'une *permiſſion*.

CHAPITRE CLXVIII.

Parures.

Un diamant eſt beau par lui-même. L'artiſte le taille, le polit, le façonne; il jette alors un éclat plus vif: telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure; rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années; rien ne la flatte

plus enfin, que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur & de la beauté du teint.

Nous connoiſſons par l'hiſtoire les cinq cents âneſſes qui ſuivoient par-tout l'Impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes coſmétiques. Nous ſavons que la Reine Cléopâtre réhauſſoit l'éclat de ſes charmes par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette maniere le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que la Reine Bérénice avoit de ſi beaux cheveux, qu'ils donnerent leur nom à une conſtellation céleſte. Nous avons lu que Sémiramis appaiſa une ſédition furieuſe, en s'arrachant tout-à-coup de ſa toilette, & ſe montrant ſur ſon balcon le ſein découvert & dans le déſordre d'une femme à moitié déshabillée.

On ne nous a pas laiſſé ignorer toute la coquetterie de la belle Hélene, qui alluma tant de feux, & qui occaſionna une guerre qui, fameuſe après trente ſiecles, retentit encore dans l'univers. On nous a inſtruits que Jézabel, mangée par les chiens, mettoit du rouge : mais les Poëtes anciens, quoique grands deſcripteurs, ne nous ont point repréſenté les modes de ces temps éloignés avec aſſez de vérité pour que nous puiſſions nous en former une juſte idée.

Je ſais qu'une Bacchante échevelée, le tyrſe en main, le front couronné de lierre, peut paroître auſſi belle qu'une Marquiſe coëffée en vergette ; je ſais que les tuniques des Dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes ; je ſais que leurs ſandales ont pu recevoir l'élégance de nos ſouliers exhauſſés & mignons : mais enfin qu'en coûtoit-il de nous don-

ner la defcription de leur coëffure, de fes acceffoires, de fes variations, & de fon enfemble brillant? Pourquoi les Ecrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la bafe de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finiffoit? Où plaçoit-on la topaze & la perle? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c? Qui les a donc empêchés de peindre la fphere mouvante des modes?... Ah! je le fens moi-même, en voulant ici prendre le pinceau; c'eft qu'il eft impoffible de peindre cet art, le plus vafte, le plus inépuifable, le plus indépendant des regles communes. Il faut voir la beauté donnant à fon miroir le dernier coup-d'œil de fatisfaction, & puis admirer & fe taire.

En effet, fi je voulois repréfenter une *toque accompagnée de deux attentions prodigieufes*, *un bonnet à la Gertrude*, *à la Henri IV*, *un bonnet aux navets*, *un bonnet aux cerifes*, *un bonnet à la fanfan*; puis parler *du bonnet artifté*, *des fentiments repliés*, *de l'efclavage brifé*, j'aurois beau repréfenter le *grattoir* diamanté, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *phyfionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu* : je ne tracerois que des mots; & Homere lui-même, avec fon génie, a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille, que la coëffure d'Hélene.

Taifons-nous donc, & envoyons à l'Opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes: qu'il les contemple fur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible defcription.

Au commencement de ce fiecle, les femmes portoient fur une belle gorge à découvert, des croix & des petits faint-efprits de diamants. Un Pré-

dicateur s'écrioit en chaire : Ah, bon Dieu ! peut-on plus mal placer la croix qui repréſente la mortification, & le Saint-Eſprit auteur de toutes bonnes penſées !

La couleur générale, au moment que j'écris, eſt *dos & ventre de puce* (1). On a raffolé ſur-tout des bonnets au *parc-anglois*; on a vu ſur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *boſquets*, des *ruiſſeaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chaſſeur dans un taillis*. Mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a créé le reſſort qui les éleve & les abaiſſe. Dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

L'hiſtoire des *poufs*, *pets en l'air*, *coques*, *chignons*, *bouillons*, *chiffons*, devroit être confiée à l'Académie des Belles-Lettres, qui fait des recherches ſi profondes ſur les *colliers* & *ornements* que portoient les Dames Romaines. Et le préſent ! Pourquoi n'en pas parler ? Les bonnets *à la Grenade*, *à la Thisbé*, *à la ſultane*, *à la Corſe*, ont paſſé, ainſi que les chapeaux *à la Boſton*, *à la Philadelphie*, *à la Colin-Maillard*; la coëffure *en limaçon* penche ſur ſon déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *jupons groſſis*, *bouffis*, *ébaubis*, qui groſſiſſent les hanches & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui ſera mieux accueilli que le *Journal des Savants*, ou celui de *Neuchâtel* (2).

---

(1) *Boue de Paris* & *merde d'oie* ont prévalu depuis. Mon livre eſt à moitié antique. Je voulois parler de la *coëffure à l'hériſſon*; *la coëffure à l'enfant* l'a bannie. Les plumes ſont devenues plus rares ; elles ne flottent plus en panache. Oh ! comment peindre ce qui, par ſon extrême mobilité, échappe au pinceau.

(2) Journal trop peu répandu, ou pluſieurs articles mar-

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des ſoldats valides & invalides faire du marli, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes. Des ſoldats faire du marli !... Je vais lire cinquante pages d'Oſſian, pour écarter & chaſſer cette déplorable idée.

CHAPITRE CLXIX.

Economie.

Ou eſt l'économie, après les dépenſes qu'occaſionnent ces futiles fantaiſies ? Nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainſi le commande l'orgueil. Nos peres faiſoient *retourner* leurs habits, & *reſſemeler* leurs ſouliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de ſouliers *reſſemelés*, il feroit tomber en ſyncope toutes les femmes de ſimples commis.

Il y a des maiſons de financiers, où l'on paroît dans la plus affreuſe nudité, ſi l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin, M. de Buffon lui-même a juſtifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faiſoit une partie de nous-mêmes ;* & l'Hiſtorien de la nature a ſemblé ne pas attribuer peu d'eſtime à la richeſſe des habillements. Comment après cela une femme qui ferme ſa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule ?

On tolere en même-temps les dentelles jaunes &

---

qués d'un *C*, ſont d'un juge impartial, d'un Ecrivain ſenſé, & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un Ouvrage périodique plus accrédité ?

fort ſales; poudrez-les à blanc pour cacher leur vétuſté : dût la fraude paroître, n'importe; vous avez des dentelles. Vous êtes bien diſpenſé de la propreté, mais non du luxe.

Qu'un homme, bien mis d'ailleurs, tire de ſa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez ſoudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles ſeront de cette groſſiere ignorance.

Mais ſi vous affectez auſſi de déployer un *mazulipatan*, un *paliacate*, vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

Connoît-on l'hiſtoire de cet honnête homme qui, n'ayant qu'une manchette à dentelles, la montra au Suiſſe à la porte d'un hôtel, comme un paſſe-port aſſuré, cachant avec ſoin ſous la baſque de ſa veſte l'autre manchette qui n'étoit, hélas! que de mouſſeline? Mais dans la chaleur de la converſation, comme on ne ſonge pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein ſallon cette manchette ſcandaleuſe, cachée juſqu'alors & ſans affectation. Cette vue offenſa tellement la maîtreſſe de la maiſon, qu'elle fit monter ſur-le-champ ſon Suiſſe, pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte ſemonce qu'il recevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui déſignoit avoit caché de nouveau l'humble mouſſeline, & ne geſticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint ſi inflexible, qu'un Officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant préſenté, le Suiſſe ne voulut pas le laiſſer entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais Madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe la perte du bras & de la manchette.

CHAPITRE CLXX.

Les Ecriteaux des rues.

Les écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728. Avant cette époque, la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer-blanc, le temps & la pluie en effaçoient les caracteres; aujourd'hui ils sont gravés dans la pierre même.

On verra à la place de la nouvelle salle de la Comédie Françoise les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard*; ce qui scandalisera d'abord les Echevins (il faut s'y attendre) comme en possession de la glorieuse & antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues. Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire comme les compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, sans trop étonner les quarteniers, les dizeniers, & autres Officiers de l'Hôtel-de-Ville.

L'année littéraire a fait derniérement une assez bonne plaisanterie, en disant que derriere la nouvelle salle du Spectacle, on trouveroit *le cul-de-sac la Harpe.* Cela est gai. L'Auteur de l'incroyable tragédie des *Barmécides* devroit lui-même en rire; car c'est toujours quelque chose, en passant dans ce monde, que de donner son nom à un *cul-de-sac* ou à un *impasse*, pour quelques rimes soi-disant tragiques.

M. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impasse*, on ne s'en est point servi; & l'on

continue à dire *le cul-de-ſac du Fort-aux-Dames*, *le cul-de-ſac des Feuillantines*, *le cul-de-ſac de Jéruſalem*, *le cul-de-ſac du petit Jeſus*, *le cul-de-ſac des Quatre-vents*, *&c.*

On avoit commencé à numéroter les maiſons des rues ; on a interrompu, je ne ſais pourquoi, cette utile opération. Quel en ſeroit l'inconvénient? Il ſeroit plus commode & plus facile d'aller tout de ſuite chez M. un tel, n°. 87, que de trouver M. un tel au *Cordon bleu*, ou à la *Barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les inſcripteurs les numérotaſſent. En effet, comment ſoumettre l'hôtel de M. le Conſeiller, de M. le Fermier-général, de Monſeigneur l'Evêque, à un vil numéro; & à quoi ſerviroit ſon marbre orgueilleux? Tous reſſemblent à Céſar; aucun ne veut être le ſecond dans Rome : puis une noble porte cochere ſe trouveroit inſcrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité, qu'il faut bien ſe garder d'établir. Bientôt ſur les petites affiches, le convoi d'un ſerrurier qui ſera décédé ne ſe trouvera plus à côté de celui d'un Marquis ſon voiſin dans la ſépulture. On fera une petite barre pour les diſtinguer, & cela a été propoſé.

CHAPITRE CLXXI.

Penſions.

On a ſenti la néceſſité d'enſeigner aux enfants autre choſe que la langue Latine. Pluſieurs penſions, où l'éducation eſt complete, ſe ſont for-

mées ſous les auſpices des lumieres nouvelles. Cette éducation eſt purgée de cet alliage pédanteſque, qui ailleurs la déshonore. Il étoit exceſſivement ridicule de donner la même éducation à un Militaire, à un Magiſtrat, à un Négociant, à un Médecin, & d'éloigner l'étude la plus néceſſaire, celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris des penſions nouvelles, formées ſur un plan raiſonné, où tous les arts ſont admis, où chaque éleve choiſit la ſcience qui doit prédominer dans ſon emploi futur. Ces établiſſements ſont dus aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes que les Ecrivains ont jettées ſur la déplorable routine de notre Univerſité.

Elle ſuit encore aveuglément ces futiles & pernicieux uſages ; mais bientôt elle ne recevra plus dans ſon ſein que les enfants de la derniere claſſe de la ſociété, qui, par pauvreté, ſeront forcés de s'abandonner à ſa vieille déraiſon.

Les petites penſions de l'Univerſité offrent un aſpect ridicule & hideux. La nourriture morale y eſt encore au-deſſous de la nourriture phyſique. Là ſe trouvent de malheureux Précepteurs, dits *gaſcheux*, dont l'indigence extrême ne ſauroit même atteindre à l'extérieur d'un Abbé, quoiqu'il ſoit peu coûteux. Ils ont un coſtume mixte, les cheveux ronds & gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur ; point de poudre ; la figure hâve & famélique.

Ces Latiniſtes ſe louent à un plus bas prix que le laquais de la maiſon. Les maîtreſſes de penſion leur rognent le pain & la viande ; les ſervantes les rebutent ; des écoliers qui les voyent mépriſés, ſe moquent d'eux & les tourmentent.

Point de loiſir ; ils n'ont ni congé, ni vacance ;

ces jours-là ſont pour eux des jours de fatigue. Ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois claſſes, ont à faire au Maître de penſion, aux Profeſſeurs du college, aux parents; n'exercent qu'en tremblant une équivoque autorité ſur une foule d'eſpiegles, les ſurveillent le jour & la nuit, ſe levent avant eux, ſe couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte avec leur latin. Les cuiſtres & les marmitons de la cuiſine ſont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque temps entre la riviere & ce triſte emploi, pour avoir le courage d'embraſſer ce dernier parti. Des hommes de mérite, connus aujourd'hui dans la république des Lettres, ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuſe contraint quelquefois le génie naiſſant !

CHAPITRE CLXXII.

Domeſtiques. Laquais.

CETTE armée de Domeſtiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, eſt bien la maſſe de corruption la plus dangereuſe qui pût entrer dans une ville où les débordements ſans nombre qui en naiſſent, & qui ne vont qu'en s'accroiſſant, menacent d'apporter tôt ou tard quelque déſaſtre preſqu'inévitable.

On croit l'Etat très-puiſſant, quand on enviſage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours : mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un grouppe dans une anticham-

bre, il faut ſonger qu'il s'eſt formé un vuide dans la Province, & que cette population floriſſante de Paris forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la Monarchie.

Dans telle maiſon de Fermier-Général, vous trouverez vingt-quatre Domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-cuiſine, & ſix femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'eſcroc qualifié, qui l'adule du matin au ſoir, parce que cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſants ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie. Après cela, comment Monſieur & Madame, dans leur magnifique hôtel, prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille* tous ceux qui n'ont pas cinq cents mille livres de rente? Ils ne voyent autour d'eux que les humbles adulateurs de leur opulence, que des Domeſtiques ſous des noms divers, & ils croyent que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

Il eſt bien incroyable que l'on n'ait point encore aſſujetti à une forte taxe ce nombreux domeſtique enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption, & ſert au luxe le plus inutile & le plus monſtrueux.

Mais la finance eſt alliée aujourd'hui à la nobleſſe, & voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des Seigneurs, eſt ſortie de la caiſſe des Fermes. Il eſt aſſez plaiſant de voir un Comte ou Vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un Financier; & le Financier qui regorge de ri-

cheſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt, que la fille de condition (qui étoit menacée de paſſer dans un couvent le reſte de ſa vie) ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cents mille livres de rente; croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main; & crie aux portraits de ſes ancêtres, *de fermer les yeux ſur cette méſalliance.* Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter ſon argent aux parents & égrefins de ſa femme, ſe croit fort honoré d'avoir fait la fortune de ſon épouſe altiere, & il pouſſe la complaiſance juſqu'à ſe croire bien inférieur à elle. Quelle miſérable & ſotte logique que celle de la vanité! Comment la comédie de *George Dandin* n'a-t-elle pas guéri les hommes ſenſés, de cette étrange folie? Comment peuvent-ils conſentir à enrichir une famille riche en ſyllabes, pour en être tyranniſés ou mépriſés?

Ordinairement un Laquais du bon ton prend le nom de ſon maître, quand il eſt avec d'autres Laquais. Il prend auſſi ſes mœurs, ſon geſte, ſes manieres : il porte la montre d'or, des dentelles; il eſt impertinent & fat. Chez les jeunes gens, c'eſt le confident de *Monſieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent; c'eſt ſon proxénete, quand il a une fantaiſie; c'eſt le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer ſon maître d'embarras.

Il eſt paſſé en proverbe, que les Laquais les plus grands & les plus inſolents ſont les meilleurs.

Enfin, un Laquais *du dernier ton* porte deux montres comme ſon maître; & cette inſigne folie ne ſcandaliſe plus qu'un miſanthrope.

CHAPITRE CLXXIII.

Les Marchandes de Modes.

RIEN n'égale la gravité d'une Marchande de Modes combinant des *poufs*, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les semaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie fait à son auteur un nom célebre. Les femmes ont un respect profond & senti pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté & de leur figure.

La dépense des modes excede aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaisies changeantes; & il a besoin de ressources promptes pour parer à ces caprices inattendus. Il seroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités aussi exactement que le boucher & le boulanger.

C'est de Paris que les profondes inventrices en ce genre donnent des loix à l'univers. La fameuse poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles, enfin le *prototype inspirateur* passe de Paris à Londres tous les mois, & va de là répandre ses graces dans toute l'Europe. Il va au Nord & au Midi : il pénetre à Constantinople & à Pétersbourg; & le pli qu'a donné une main françoise, se répete chez toutes les nations, humbles observatrices du goût de la rue Saint-Honoré!

Tout cela est bien fou! Mais l'usage, le sceptre inébranlable en main, regle tout, ordonne tout; il

n'y a point de réponse à ces mots, *on dit*, *on fait*, *on pense*, *on s'habille ainsi.*

Les modes sont une branche de commerce très-étendue. Il n'est que le génie fécond des François, pour rajeunir d'une maniere neuve les choses les plus communes. Les nations voisines ont beau vouloir nous imiter, la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne songera pas même à nous disputer cette incontestable supériorité.

Ces amusements de l'opulence enrichissent une foule d'ouvrieres; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que la petite bourgeoise veut imiter la Marquise & la Duchesse. Le pauvre mari est obligé de suer sang & eau pour satisfaire aux caprices de son épouse. Elle ne revient point d'une promenade sans avoir une fantaisie nouvelle. La femme du Notaire étoit mise ainsi : on n'ira pas le lendemain souper en ville, si l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris sur la part des enfants ; & dans ce conflit de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'ai connu un étranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoye réguliérement dans le Nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle ; tandis que le second tome de cette même poupée va au fond de l'Italie, & de là se fait jour jusques dans l'intérieur du serrail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuse boutique ; & il a vu de ses propres yeux, & il a touché ; & en touchant, il sembloit douter encore, tant cela lui paroissoit vraiment incroyable !

Ajoutons ce que dit Montesquieu dans ses Lettres Persannes : „ Une femme s'est mis dans la tête „ qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une „ certaine parure ; il faut que dès ce moment cin-

„ quante artiſans ne dorment plus, & n'ayent plus „ le loiſir de boire & de manger. Elle comman- „ de, & elle eſt obéie plus promptement que ne „ le ſeroit le Roi de Perſe, parce que l'intérêt eſt „ le plus grand Monarque de la terre ".

Je voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs ſingularités ; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit ; on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un commentaire pour me faire comprendre. La moitié de mon livre, je le répete, aura perdu de ſes couleurs avant qu'il ſoit imprimé. Hâtons les chapitres, & rattrapons, s'il eſt poſſible, la phyſionomie du moment. Ah! que Boileau a bien dit:

Le moment où je parle eſt déja loin de moi.

CHAPITRE CLXXIV.

Maîtres d'Agréments.

OUI, M. l'étranger, vous avez beau ouvrir de grands yeux, & me témoigner votre ſurpriſe, nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand air de plaire. Cet art a ſes principes, & ne marche point au haſard, comme ſur les bords de la Néva. On traite les minucies en grand, & les affaires ſérieuſes en bagatelles.

Ces maîtres les inſtruiſent à ſourire devant un miroir avec fineſſe, à prendre du tabac avec grace, à donner un coup-d'œil avec ſubtilité, à faire une révérence avec une légéreté particuliere. Ils leur enſeignent à parler gras, comme font nos Acteurs, à les imiter ſans les copier, à montrer les dents ſans

grimace; & tel s'enferme avec ſon maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choſes importantes.

Voyez entrer un élégant. Il faut d'abord que ſes breloques, par un joli frémiſſement, annoncent ſon arrivée.

La coëffure eſt encore une choſe eſſentielle. On ſait le nom & la demeure des coëffeuſes & des coëffeurs qui ſe diſtinguent par leur habileté; & une femme bien coëffée ne manque pas de jetter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là? dit telle femme, du perſonnage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation. Et pourquoi ce ton dédaigneux? Parce qu'il eſt mal friſé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes; alors la fureur leur coupe la parole.

On les inſtruit enſuite à ſavoir ſe mettre en chenille, & les variations du haut-de-chauſſe, de la cravate & du pantalon. C'eſt ainſi qu'ils courent le matin, c'eſt-à-dire à midi, en allant viſiter les femmes, en leur demandant d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets?* Quand on boude, on garde cet habillement le ſoir, & l'on avertit tout le monde qu'on ne ſoupe point en ville.

On peut ranger dans la claſſe des maîtres qui enſeignent toutes ces belles choſes, les Médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le Médecin, s'il eſt affectueux, joli, agréable conteur, demi-cauſtique, n'a pas beſoin de ſavoir guérir, pourvu qu'il faſſe exactement des viſites.

On

On manqueroit à tous ces documents, si l'on ne se montroit passionnément épris de la moindre nouveauté. Les mêts, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur. Un nouvel Opéra, une Actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de se friser, voilà ce qui bouleverse tous les esprits. L'enthousiasme gagne & se communique en un instant; on diroit que les têtes sont électriques. Tel homme, il y a six mois, n'avoit ni ame, ni sentiment. Il devient tout-à-coup un héros, en attendant qu'on le persiffle quelques jours après.

Il a été arrêté en même-temps par les maîtres & par les disciples, que la plaisanterie la plus outrée seroit le talent par excellence, le talent divin & sublime. Un de nos agréables paroît aux femmes l'être le plus étonnant que la nature se soit plue à former; mais il faut qu'il reste dans cette société: s'il entre chez un homme uni & sensé, on ne peut le voir sans rire, on ne peut l'entendre raisonner sans hausser les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend!

CHAPITRE CLXXV.

Les Bijoux.

APPRENEZ encore, M. le Russe, que les tabatieres ne s'appellent plus que boîtes; & il y a si long-temps que vous devriez le savoir! On a des boîtes pour chaque saison. Celle d'hyver est lourde; celle d'été est légere. L'on a poussé cette recherche jusqu'à changer de boîtes tous les jours. C'est à ce trait caractéristique que l'on reconnoît un homme de goût. On est dispensé d'avoir une bi-

bliotheque, un cabinet d'hiſtoire naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boîtes & autant de bagues.

Le commerce des bijoux eſt immenſe ; c'eſt parmi les hommes opulents une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magaſins de bijouterie, qui le diſputent aux boutiques des jouailliers ; ils ſont jaloux & ſiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richeſſes. O honte !

CHAPITRE CLXXVI.

De la Mode.

Il ne faut que les *feſſes d'un ſinge*, pour faire courir tout Paris. Cela eſt vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de Miniſtres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui, chaque matin, changeroient à leur lever les habillements, les uſages, les eſprits, les mœurs, & même les caracteres de tout un peuple. Figurez-vous les femmes auſteres, triſtes & prudes, ſe relevant le lendemain coquettes, douces & faciles ; les principes de la veille abſolument effacés ; les opinions contraires ſe ſuccédant d'un inſtant à l'autre. Tel eſt aux yeux du Philoſophe le ſpectacle de la mode.

Cent ans ne ſont pour lui qu'un jour ; & il trouve la race humaine auſſi ſinguliere de changer d'avis deux fois dans un ſiecle, que s'il voyoit un particulier démentir ſon aſſertion une heure après l'avoir expoſée.

La rotation perpétuelle du cercle des événements, lui donne une légere teinture de l'inſtabilité

des idées humaines; & considérant les variations infinies de l'espece, il pardonne au ridicule régnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

Quand une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine qu'une nouvelle invasion de la folie. L'autorité, la sagesse sont impuissantes contre la déraison universelle. Les sots sont les ministres de la mode; ils la respectent, ils regardent ses jeux comme des loix essentielles.

Le Sage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles; mais il ne faut pas aussi qu'il les contrarie à dessein formé : il lui est très-permis d'avoir un maintien grave, mais non ridicule; l'affectation en tout, est un défaut. Quand, sous Henri II, on portoit à Paris un gros derriere postiche, il n'étoit permis alors aux personnes qui se piquoient de philosophie, que d'en porter un médiocre.

La mode d'être désintéressé ne viendra point, dit Fontenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *devises*, les *calottes*, les *pantins*, les *magots* ont eu leur regne, ainsi que les *concetti*, les *énigmes* & le *burlesque* : puis est venu Vadé, avec son style poissard; & nous avons parlé le langage des halles. Les *calembours*, les *charades* ont eu leur tour; enfin *Jeannot* s'est vu placé sur nos cheminées en regard avec *Préville*, qui ne vaut plus rien. Qui succédera à ces grands noms? Toute la sagacité du génie ne sauroit le deviner. Les *économistes* ne sont plus, hélas! Je les ai vu naître, ergoter, briller, nous affamer & disparoître.

On a eu quelqu'envie de s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui est d'étudier en *cucurbite*,

de parler de l'*esprit recteur*, de savoir ce que c'est que le *gaz sylvestre* & le *fluor*. Quoique Buffon soit meilleur naturaliste que Moïse, on a traité ses *Epoques de la nature* comme un ingénieux roman. Les Encyclopédistes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieusement les réputations littéraires, & que les coqs-d'inde se sont mêlés parmi des aigles.

Il est plus difficile, à Paris, de fixer l'admiration publique que de la faire naître. On brise impitoyablement l'idole qu'on encensoit la veille ; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiser, on rit : & voilà soudain l'homme culbuté, & le parti dissous.

CHAPITRE CLXXVII.

Remarques.

La mode dans les grandes maisons, est de dîner, son épée au côté; on s'esquive sans saluer, à l'issue du repas : mais le devoir de la maîtresse est de remarquer votre disparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monosyllabe. On reparoît dans la maison huit ou dix jours après, sous peine d'impolitesse.

Quand on a passé un an sans visiter une maison dans laquelle on a été admis, il faut se faire présenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuses. On dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé; & la maîtresse qui vous a vu au spectacle toute l'année, fait semblant de vous croire.

On éleve les enfants du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge souvent dans les

bains froids ; on a pris la coutume heureuſe de les vêtir légérement & ſans ligatures.

Cela eſt bien fait ; car en général il ne manque aux hommes de Paris, pour être des femmes, que d'avoir des traits doux & des formes arrondies. Une quantité d'ames féminines habitent chez des hommes, à qui il ne faut pas demander une ſorte d'énergie dont ils ſont incapables.

Quand il n'eſt que petit jour chez Madame, les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer; les volets ne ſont qu'à demi ouverts : le petit jour commence à onze heures ſonnant.

Quelques femmes à Paris ne ſe levent que vers le ſoir, & ſe couchent lorſque l'aurore paroît; une femme bel-eſprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

La maîtreſſe de la maiſon ne parle point des plats qui ſont ſur la table ; il ne lui eſt permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges, & des olives d'Eſpagne.

Pour être l'homme du jour, il faut avoir délicateſſe de complexion, délicateſſe d'eſprit, délicateſſe de ſentiment.

Jamais la renommée n'eut de trompettes plus menteuſes que les Journaux imprimés à Paris, & on ne les lit qu'en Province.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris, c'eſt d'avoir un régiment, & de n'en pas tirer vanité devant les femmes. Rien de moins commun qu'un Officier, non pas honnête, mais modeſte.

Un Colonel dit qu'il eſt venu à Paris *pour faire des hommes*, au-lieu de dire faire des ſoldats. L'uſage a tellement prévalu, qu'on ne ſe ſert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles de ſouliers reſſemblent toujours à

celles des harnois. Elles varient quant au travail.

Un bon mot fait la fortune d'un homme. Le Comte de*** n'avoit que mille écus de rente ; il donnoit trois mille livres à son coureur, & il disoit : *J'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta toutes les femmes, & fit une partie de son avancement.

On parle incessamment *finances ;* mais depuis long-temps on a perdu en France le livre de recette & de dépenses. On parle encore *de la marine ;* mais on ne cite pas *Montesquieu. C'est l'unique chose*, dit-il, *que l'argent seul ne peut pas faire.*

Les riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émoussé. Souvent le maître de la maison, au milieu d'une table délicieusement servie, boit tristement du lait. Des jus & des coulis, voilà la cuisine nouvelle.

Les hommes, depuis quelques années, sont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils font tout pour ne pas paroître laids. Ils se coëffent plus simplement & mieux qu'il y a quinze ans.

Point de maison assez riche à Paris pour donner à dîner & à souper. La Robe dîne, & la Finance soupe. Les Seigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

Nos repas sont un peu tristes ; on ne boit plus ; on change d'assiettes sans les salir ; on médit tout bas à sa gauche, de celui qui est à sa droite ; une certaine dignité froide a remplacé la gaieté que le vin inspiroit jadis.

Celui qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne passe point sous silence ses qualités ; & s'il a des talents, ils ne resteront pas sans prôneurs.

Les riches ont de l'argent pour les ſuperfluités; ils n'en ont point pour obliger.

C'eſt un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuſe, pour courir la poſte entre deux draps.

On donne des penſions ſur les jeux à des femmes de qualité, & les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes Seigneurs ont dans leur bibliotheque *Montaigne* & *Monteſquieu;* mais les volumes en ſont encore vierges.

L'art de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

Tout ſe fait par intrigue; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures : on abyme un honnête adverſaire, ou pour n'en avoir pas le démenti, ou pour s'acquitter, en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'homme qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot auſſi ſublime.

Telle femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à Saint-Sulpice, que de vivre en Province.

Divin, *déteſtable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule verſé à pleines mains ſur ce ton tranchant.

On avoue néanmoins aſſez généralement qu'il n'y a rien de ſi ſtérile & de ſi ſuperflu que d'analyſer les arts de pur ſentiment.

Les gens du monde ont fait dans la langue une langue nouvelle; on n'a pas tort de dire qu'elle eſt élégante, mais *inexpreſſive* & ſans couleur.

La ſecte des puriſtes a régné pendant deux ou trois années; elle tombe aujourd'hui. Ces éplucheurs de mots s'eſtimoient des perſonnages rares, parce qu'ils poſſédoient aſſez bien la Grammaire.

Avec des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs, des colleges & des couvents, certaines femmes ne s'apperçoivent presque pas qu'elles sont meres.

On déclame toujours contre les Financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, payent pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuisiniers; mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées!

C'est la manie des Grands, de regarder ceux qui les abordent, des pieds à la tête; ce qui s'appelle *toiser*. Il est facile à celui que cela choque, de les toiser à son tour.

Le toupet & sa formation sont une étude pour le petit-maître qui veut trouver son front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir son toupet d'une maniere qui lui plaise, est un homme précieux.

Mais il y a cent mille hommes sans aucune espece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut qu'ils s'occupent de ces choses importantes.

Un jeune homme dort fastueusement sous un ciel de glaces, pour y contempler à son aise, & dès qu'il ouvrira la paupiere, sa figure efféminée.

Le valet-de-chambre ne porte point de livrée, se borne à accommoder son maître, a soin de la garde-robe, & le sert à table.

Les tracasseries sont moins fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

Au banquet fastueux des grands & des riches,

il n'eſt pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mêts délicats, bâiller, ſe plaindre de leur eſtomac; & des hommes les imiter, en dédaignant le vin par air, & pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris où les femmes de ſoixante ans ſe parent encore comme à vingt, & offrent un viſage fardé, moucheté, enfin, une tête fontangée.

Perſonne ne lit plus pour apprendre : on ne lit que pour critiquer.

On commence à parler de ſon *fief.* Quant au *cheval de race*, l'expreſſion en devient ſurannée.

On a beau faire des Traités de morale; un drap plus ou moins fin, un galon plus ou moins large, un équipage ou un fiacre, douze valets ou un ſimple domeſtique, une crapaudine de quinze francs au doigt ou un brillant de cinq cents louis, mettront toujours une grande différence parmi les hommes. Cela eſt bien ſot; mais les pauvres mortels jugent ainſi.

CHAPITRE CLXXVIII.

Promenons-nous.

JETTONS un coup-d'œil ſur les établiſſements de nos aïeux. Ainſi j'apprendrai l'hiſtoire des ſiecles qui m'ont précédé; & chaque Egliſe, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait hiſtorique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatiſme, va ſe repréſenter à ma mémoire; car les ſottiſes antiques n'ont pas manqué de recevoir des monuments propres à les immortaliſer, commes ſi elles avoient craint de ne point échapper à cette hon-

teuſe célébrité. On ne les apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

On conſerva juſqu'au temps de Démétrius de Phalere, c'eſt-à-dire, l'eſpace de neuf cents années, le vaiſſeau que monta Théſée, lorſqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A meſure que ce vaiſſeau vieilliſſoit, on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf; de ſorte que l'on diſputa dans la ſuite ſi c'étoit le même vaiſſeau, ou ſi c'en étoit un autre. La ville de Paris reſſemble un peu à ce vaiſſeau. On a tant mis de pieces, qu'il ne reſte rien de la premiere conſtruction.

Je ſonge que quand je ſerois Gentilhomme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique juſqu'aux temps de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit ſi fier un autre, ne m'enorgueilliroit pas un inſtant : car je ne prouverois autre choſe , ſinon que je tire mon origine d'un *Sicambre;* c'eſt-à-dire, d'un barbare & d'un demi-ſauvage.

Je me rappelle que Saint Remi, prêt à verſer l'eau du baptême ſur la tête de Clovis, en préſence de ſon armée , lui dit : *Baiſſe le cou, fier Sicambre.*

Et ſi le Ciel venoit à découvrir tout-à-coup à nos regards la véritable filiation des généalogies humaines, quel ſpectacle nouveau & curieux! Point de Roi qui ne comptât un eſclave parmi ſes aïeux; point d'eſclave qui ne comptât un Roi.

Le vrai noble ne ſeroit-il pas ce bourgeois qui ſe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de ſix cents ans de roture de pere en fils?*

Qui auroit dit au grand Conſtantin, que les plus brutaux des hommes s'aſſeyeroient un jour ſur ſon

trône, & s'en diroient fiérement les propriétaires? Les puiſſantes monarchies ont été fondées par des barbares; & le deſcendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes ſauvages, portera peut-être un jour la ſuperbe Couronne de France. Que ne fait pas le temps, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas ſur la terre!

Notre premiere origine du moins eſt plus noble que celle de Rome. Nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus, qui, pour peupler ſa petite ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toſcane, de venir jouir chez lui d'une ſauve-garde infâme.

En me promenant donc, je voyage dans l'antiquité. Je me rappelle les époques les plus intéreſſantes. Je me plais à croire que je ſuis deſcendu des Francs qui portent les cheveux longs, & non du peuple ſubjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me ſens de la race du peuple vainqueur, qui conſervoit ſes cheveux dans toute leur longueur; & quand je vois les cheveux flottants de nos Préſidents, Conſeillers, & jeunes Avocats, je me dis, *voilà les Francs.*

J'aime à me repréſenter cette ville ſuperbe ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point des bœufs, ſans me dire, voilà les courſiers du carroſſe du Roi Dagobert:

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char à celui qui conduiſoit Louis XVI, le jour de ſon ſacre, dans la ville

de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la poſſibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable & à la rue Tire-Boudin, je vois ſuccéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais-Royal, & les Tuileries Des hameaux ont été le berceau de grands Empires; & des barques de pêcheurs, l'origine de puiſſances maritimes.

A meſure que le cimetiere des Innocents vient affliger ma vue, j'apperçois auſſi la tour octogone, où l'on faiſoit ſentinelle contre les Normands, dont les incurſions ſubites & fréquentes allarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venoient des choux, des carottes & des navets. Là ſe tint le tournois où Henri II fut bleſſé : là ſe battirent depuis & ſe firent juſtice mutuelle les infâmes mignons de Henri III.

Le quartier de l'Univerſité me dit que Philippe-Auguſte aima les Lettres, & fonda les écoles. Ces écoliers peuplerent la ville; & c'eſt à raiſon de cette population, que le Parlement devint ſédentaire ſous Philippe-le-Bel. Ainſi les Lettres ont toujours été utiles.... Je gliſſe un peu ſur le pavé : cela me fait ſouvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184, & que ce fut un Financier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépenſe.

Si je traverſe la place des Victoires, je me dis : on voloit en plein jour ſur ce terrein où l'on voit aujourd'hui la figure d'un Roi qui vouloit être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-Gouſſet.* Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le Souverain eſt repréſenté en bronze, en a retenu le nom; & dans cette place des Victoi-

res, qui a ſi long-temps révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher de me rappeller ce Courtiſan (1) qui, ſelon l'Abbé de Choiſy, avoit eu le deſſein d'acheter une cave dans l'Egliſe des Petits-Peres, de la pouſſer ſous terre juſqu'au milieu de cette place, afin de ſe faire enterrer, & de pourrir religieuſement ſous la ſtatue de Louis XIV, ſon maître, l'*homme immortel*.

Je ne traverſe point la rue de la Féronnerie, ſans voir le couteau ſanglant de Ravaillac ſortir fumant de ce cœur généreux, qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'eſt le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-Neuf; ſon effigie a réjoui ma vue preſque chaque jour de ma vie. Mais juſqu'à quand dureront les maiſons ſur les ponts, les marchés infects, étroits & ſans abord, les rues tortueuſes, embarraſſées & mal-propres?

Et je vois la Baſtille que Charles V fit bâtir, ſans en deviner le futur emploi, & que tout ami des loix ne conſidere point, ſans s'indigner & gémir.

C'eſt tout auprès, & ſur le quai des Céleſtins, que je revois en idée l'hôtel Saint-Paul, qu'occupoit le ſage Charles V. La royauté alors avoit un front populaire : la maiſon royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes, & un luxe monſtrueux ne conſternoit pas le regard du citoyen.

Rue des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, ſi cher aux adeptes, me revient en mémoire; il fut bienfaiſant, & conſéquemment ſa mémoire

(1) Le Maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au Roi. Il dit : Il a de l'averſion pour moi; eh bien, je la ſurmonterai, & je ſerai ſon favori.

doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, & toutes ses libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle sa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philosophale, ou non; ses recherches, ses travaux & ses fondations annoncent un homme supérieur à son siecle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au port Saint-Landry, il m'est impossible de ne pas me souvenir que le corps d'Isabeau de Baviere, cette méchante Reine, femme de Charles IV, morte en 1435, fut confié à un batelier qui avoit ordre de le remettre, sans autre cérémonie, au Prieur de Saint-Denis. Les fraix de telles obseques n'étoient pas considérables.

L'Eglise Notre-Dame qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, est un monument qui a de la grandeur, de la majesté, & dans lequel je me promene toujours avec plaisir. On a reblanchi ce temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obscurité imposante qui commande un respect religieux.

Le Palais, jadis séjour des Rois de la troisieme race, incendié, il y a trois ans, est rebâti au moment que j'écris. Les Magistrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux Conseillers en robes & en rabats, montés sur la même mule, débarquer fraternellement sur les degrés de la grand'salle, & s'en retourner de même.

J'entre dans la petite Eglise de Saint-Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée, en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hostie des mains du Prêtre, en s'écriant : *Quoi, toujours cette folie !* Ce jeune homme étoit instruit, entendoit très-bien Homere, Ciceron & Virgile. Il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables, ni revenants, mais qui porte ſur des carrieres beaucoup plus dangereuſes. Saint Louis la donna aux Chartreux, pour exorciſer ces fantômes. Depuis ce temps, on n'y vit plus de ſpectres; & leſdites maiſons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint Louis; on vient de le mettre à bas, & la place eſt nette. C'étoit-là que les Prédicateurs faiſoient la répétition des ſermons qu'ils devoient prêcher à la Cour.

Rue de la Poterie, commença le ſpectacle françois. C'étoit le Procureur du Roi qui faiſoit la police, & non les Gentilshommes de la Chambre, qui faiſoient alors le lit du Roi, & rien de plus.

Aux Halles, Charles V, encore Dauphin, haranguoit de toutes ſes forces contre Charles le Mauvais, Roi de Navarre; mais il y fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

Rue des Prouvaires, Alphonſe V, Roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier, ainſi que nous avons vu de nos jours l'Empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'eſt à la Butte-Saint-Roch que la Pucelle d'Orléans ſe diſtingua & fut bleſſée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette Butte-Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans, des moulins ſur ſa cime.

Au reſte, le grand Céſar a logé dans la Cité, & l'Empereur Julien auſſi, qui aimoit fort les Pariſiens & leur ville; ce dont je lui fais bon gré.

Rue de l'Univerſité; je ſonge aux privileges de

cette Université, tombés en désuétude. Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ses écoles; plus de leçons théologiques, scholastiques; plus de sermons. La Cour allarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des Souverains Pontifes régissoient ce corps, chez lequel étoient concentrées toutes les lumieres. Il ne lui reste plus, de cette ancienne & incroyable puissance, que quelques formes extérieures. Le Recteur fait ouvrir les deux battants chez le Roi, & se promene dans Paris tous les trois mois, comme le Monarque des esprits. C'est ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de sottise. S'il meurt pendant son rectorat, l'Université a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la suite des Rois. L'Université toutefois a donné l'idée des postes.

Je me rappelle en riant, au sujet des droits du Recteur, que Jules II menaçoit de jetter un interdit sur le Royaume, & de citer Louis XII, le Clergé de France & le Parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, parce qu'elle donna le signal du massacre de la Saint-Barthelemi.

La nouvelle Eglise Sainte-Genevieve me prouve que dans tous les temps, on a demandé à cette sainte Bergere la guérison des Princes & des Rois, ainsi que de la pluie dans la sécheresse, & du beau temps dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle subsistera long-temps.

Dans l'ancienne Eglise, j'ai baisé pour mon compte la châsse découverte de la Sainte, avec toute la populace de Paris, le 10 Mai 1774, au moment même que Louis XV expiroit; & je me souviens

viens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas, car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je dis : Louis XIV avoit une furieuse passion pour l'architecture ; car, malgré tout son orgueil, il a traité le Cavalier Bernin à l'instar d'un Souverain ; & néanmoins le dessin de Claude Perraut, quoique Médecin de profession, fut heureusement préféré ; & c'est d'un tel homme, que le versificateur Boileau a eu l'insolence de vouloir se moquer !

Ah ! si Louis XIV, m'écriai-je quelquefois, avoit dépensé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis son Versailles, Paris seroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et si je me trouve engagé dans la rue Trousse-Vache, je me souviens que le Cardinal de Lorraine, revenant du Concile de Trente, & voulant faire une espece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency. Alors sa craintive Eminence se sauva dans l'arriere-boutique d'un marchand, & de là sous le lit d'une pauvre servante, d'où il ne sortit que quand celle-ci voulut enfin se coucher.

Et le puits d'Amour, rue de la Truanderie ! Je le regarde avec respect ; c'étoit l'autel où les amants du bon vieux temps se juroient & se gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas-du-Louvre, étoit l'hôtel de Rambouillet, bureau d'esprit, où siégeoit Mademoiselle de Scudery. On n'y traitoit pas des questions profondes, politiques, métaphysiques, &c. mais la conversation y étoit gracieuse, légere, & avoit cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide & taciturne politesse.

Le burlesque Scarron, qui eut pour successeur

le grave Louis XIV, lequel épousa sa veuve, prude dangereuse s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand-Maître des Templiers; & ce ne fut pas la seule victime. Le cruel Philippe-le-Bel se rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la postérité. Leurs privileges & leurs possessions, leur ton qui visoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe-le-Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires: leurs biens-meubles furent confisqués au profit du Comte de Provence. Quelle horreur!

C'est dans la vieille rue du Temple que fut assassiné par le Duc de Bourgogne, le Duc d'Orléans, frere unique du Roi Charles VI, qui, quoiqu'en démence, porta toujours le sceptre.

Et quand je passe vis-à-vis la nouvelle école de Chirurgie, je ne puis m'empêcher de songer que la dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilege dans le commencement du regne de François Ier. Combien de découvertes anatomiques depuis ce temps-là! & avec quelle rapidité cette science si retardée s'est accrue & perfectionnée de nos jours!

Fuyons ce passage, *c'est la Morne*; c'est ce petit caveau où l'on dépose les corps morts dont la justice se saisit, le tout pour qu'on puisse les reconnoître. La populace est avide de cet affreux spectacle; c'est bien le plus révoltant que l'imagination puisse représenter.

Qui croiroit de nos jours, que l'Eglise de St. Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les assassins? Rien n'est plus vrai cependant.

A la place de Greve... On ne peut traverser cette

place ſans faire, malgré ſoi, des réflexions ſur notre juriſprudence criminelle, qui, par ſon imperfection, contraſte ſi honteuſement avec les lumieres de notre ſiecle.

Quand je paſſe la riviere au quai Malaquais ou des Quatre-Nations, il me revient en mémoire le diſcours de ce batelier qui, tenant Henri IV dans ſon bateau, & ne le connoiſſant pas, diſoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins. *Il y a des impôts ſur tout, juſqu'à ce miſérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre... Le Roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là? Le Roi eſt un aſſez bon homme*, repliqua le batelier; *mais il a une maîtreſſe à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets! & c'eſt nous qui payons tout cela: paſſe encore ſi elle n'étoit qu'à lui; mais on dit qu'elle ſe fait careſſer par bien d'autres.* Voici mon autorité: *Eſſais ſur Paris*, de Sainte-Foix, tome III, page 278.

Je vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le Duc de Guiſe, qui, manquant de le faire priſonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne ſur ſa tête, & de commencer en ſa perſonne une quatrieme race. Sous cette nouvelle dynaſtie, la France auroit pris ſans doute une toute autre forme, une combinaiſon différente; les hiſtoriens & hiſtoriographes de France n'auroient pas manqué de... Mais il ne s'agit point ici de cela; paſſons à un nouveau chapitre.



CHAPITRE CLXXIX.

La Sainte-Chapelle.

VOYONS la Sainte-Chapelle, fondée par Saint Louis, pour remplacer l'oratoire de Louis-le-Gros.

Nicolas Boileau Despréaux, placé si mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y est enterré précisément sous le lutrin qu'il a chanté.

De grands vîtraux, qui ont plus de six cents ans, & qui ont été vus par la Reine Blanche, amante d'un beau Cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le siecle des Croisades. Les idées singulieres qui régnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

Dans ce même siecle, l'Empereur Baudouin ayant besoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de sa Chapelle; & le *dévot* Louis, Roi de France, dans la joie de son ame, crut faire une excellente acquisition, en payant *deux millions huit cents mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de la lance dont le côté adorable de Jesus-Christ fut percé, une partie de l'éponge qui servit à lui donner du vinaigre, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulcre, &c. Puis il retira, pour une somme à-peu-près pareille, la couronne d'épines, qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala son ivresse extatique, quand il put rassembler dans une châsse ces précieuses conquêtes.

La nuit du 10 Mai 1575, une main sacrilege déroba le morceau de la vraie croix : quelle désolation! On mit des gardes aux portes; on fouilla

tout le monde ; on fit une procession générale pour demander au Ciel le recouvrement de la relique. On ne trouva point les voleurs, ni le vol. On publia que la Reine-Mere, avide d'argent, avoit vendu cette relique aux Italiens, qui, cependant, en revendoient alors à toute l'Europe.

Pour consoler la douleur publique, on puisa dans le coffre un second morceau de la vraie croix ; mais hélas ! bien inférieur au premier en longueur, largeur & grosseur. On l'enchâssa dans une croix toute semblable à celle qui avoit été enlevée. Cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des fideles.

Le chef de Saint Louis est dans cette Eglise. Il appartenoit au trésor de Saint-Denis; mais le Roi Philippe-le-Bel obtint du Pape, que le chef & une côte de Saint Louis, seroient transportés dans la Chapelle de Paris. Néanmoins, pour ne pas trop affliger les Bénédictins, qui se lamentoient sur cette perte, on laissa au trésor la *machoire* inférieure de ce chef.

Le Chantre porte au haut de son bâton, une tête antique de l'Empereur Titus, qu'on a métamorphosée en tête de Saint Louis, à raison de quelques traits de ressemblance.

Ainsi l'Empereur Titus assiste tous les jours à l'Office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'Empereur Titus ne s'y attendoit pas !

La nuit du jeudi au vendredi-saint, on expose publiquement à la Sainte-Chapelle un morceau du bois de la vraie croix. Tous les épileptiques, sous le nom de possédés, accourent en foule, & font mille contorsions en passant devant la relique. On les tient à quatre ; ils grimacent, poussent des hur-

lements, & gagnent ainſi l'argent qu'on leur a diſtribué.

On tolere ce ſpectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace l'eſpérance de la guériſon miraculeuſe de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reſte.

Pluſieurs de ces prétendus poſſédés, qui ne hurlent qu'à minuit précis, au moment que l'on tire du coffre l'inſtrument du ſupplice du Sauveur du monde, ont le privilege ce jour-là de ſe répandre en imprécations publiques; elles ſont cenſées la pure inſpiration du diable.

J'y ai entendu, en 1777, le plus hardi, le plus incroyable des blaſphémateurs. Imaginez tous les adverſaires de Jeſus-Chriſt & de ſa divine Mere; imaginez tous les impies incrédules mêlés enſemble, & ne formant qu'une ſeule voix. Eh bien! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilege, injurieuſe & dériſoire. Ce fut pour moi, & pour toute l'aſſemblée, un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme défier publiquement & d'une voix de tonnerre le Dieu du temple, inſulter à ſon culte, provoquer ſa foudre, vomir les invectives les plus atroces; tandis que tous ces blaſphêmes énergiques étoient mis ſur le compte du diable.

La populace ſe ſignoit en tremblant, & diſoit, le front proſterné contre terre : *C'eſt le démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait paſſer trois fois de force devant la croix, (& huit hommes le contenoient à peine) ces blaſphêmes devinrent ſi outrés, ſi épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'Egliſe, comme abandonné à jamais à l'empire de Satan, & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuſe. Imaginez une garde publique, qui préſide cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un ſiecle tel que le nôtre!

Inſenſé ou maniaque, ou ſimplement acteur ſoudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce perſonnage. Ceux qui auront été préſents, & qui ſe rappelleront ſes licencieuſes paroles, doivent confeſſer qu'il pouſſa ce rôle bien avant, & que le lendemain, à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que ce qu'ils avoient entendu la nuit. L'année ſuivante, le beau monde ſe rendit en foule, pour voir la ſeconde repréſentation de cette curieuſe comédie, devenue fameuſe par le récit fidele des aſſiſtants. On attendoit *le grand acteur :* mais il ne parut pas. La Police lui avoit fermé la bouche. Le diable ſe tut conſéquemment. Il n'y eut que des convulſionnaires ſubalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus. A peine vomirent-ils *un petit blaſphême.* Le diable avoit épuiſé l'année précédente toute ſa rhétorique; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela ſe paſſe à Paris, dans le dix-huitieme ſiecle? Pourquoi? Comment? A quel but? Je n'en ſais rien, & bien d'autres ſeroient embarraſſés à répondre.

CHAPITRE CLXXX.

L'Egliſe de Sainte-Genevieve.

A Dieu ne plaiſe que je me moque de Sainte Genevieve, patronne antique de la Capitale! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemiſes à la châſſe de la Sainte, lui demander la guériſon de toutes les fievres, & boire en conſéquence de l'eau mal-propre, qui ſort d'une fontaine réputée miraculeuſe. Mais les Echevins, le Parlement & les autres Cours ſouveraines lui demandent bien

de la pluie dans la féchereffe, & la guérifon des Princes! Quand ils agonifent, on découvre alors la châffe par degrés, comme pour laiffer échapper plus ou moins de vertu efficace, felon le danger. Quand il eft extrême, alors la châffe eft expofée toute nue.

A Dieu ne plaife que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au faint Sacrifice de la Meffe, pour fe profterner devant la Sainte Bergere! Le fourire naît d'abord involontairement fur les levres : mais quand je vois fur le vifage des dévots, la douce chaleur de l'efpérance qui enflamme & brûle leur cœur; quand je lis les fentiments d'affection dont ils font pénétrés, l'attente qui les confume, la confiance qui les anime, je me reproche de ne point partager ces confolantes émotions. La raifon & la philofophie ne mettent rien à la place de ces heureufes & profondes illufions.

Oui, tel favetier meurt d'amour pour Sainte Genevieve, la confulte dans fes chagrins, l'invoque dans fes peines, l'appelle dans fes afflictions, & reffent les tranfports de la paffion la plus enthoufiafte. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en préfence de la châffe, de ces voluptés extatiques.

Je fais que je ne vois pas ailleurs des fronts plus refplendiffants devant l'objet de leur tendreffe. J'ai vu couler des pleurs; j'ai entendu des fanglots, des foupirs qui m'ont ému jufqu'au fond de l'ame; & j'ai refpecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à fa mifere. Il prie avec ferveur; il prie de toutes fes forces. Son cœur fe fond, s'amollit, fe répand; & l'ame du Philofophe refte quelquefois feche & aride, même lorfqu'il veut s'élever vers un culte plus fublime & plus pur...

Je retournerai au pied de la châſſe de Sainte Genevieve ; je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je reſpecterai leur foi & leur confiance.

J'ai vu une femme préſenter trois chemiſes au robuſte Irlandois, qui, au moyen d'une longue & peſante gaule, atteint à la châſſe de la Sainte, très-exhauſſée. Les chemiſes ayant ſuffiſamment frotté les parois de la châſſe, redeſcendirent ; mais la femme ſoutint que la chemiſe du milieu n'ayant point touché la châſſe, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuſe. Elle obligea l'Irlandois à reporter ſéparément la chemiſe du milieu au bout de la gaule. Pour cette fois, le frottement fut complet, & la femme ſatisfaite. Elle s'aviſa de jetter ſon argent dans un tronc voiſin ; l'Irlandois ſoutint que cet argent devoit être mis dans un plat, & pas dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit priſe ; la femme emporta ſes chemiſes ſans s'embarraſſer de ſes murmures, & elle diſoit en s'en allant : *Elles ont bien touché à la châſſe, je m'en vante !*

Curieux enſuite de lire des billets écrits, & appliqués aux colonnes voiſines ; je m'approchai & je lus :

On recommande à vos prieres, une jeune femme environnée de ſéducteurs, & prête à ſuccomber.

On recommande à vos prieres, un jeune homme qui voit mauvaiſe compagnie, & qui découche.

On recommande à vos prieres, un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres philoſophiques.

On bâtit une magnifique Egliſe, pour placer cette châſſe ſous une ſuperbe coupole : elle coûtera bien douze à quinze millions & au-delà. Quelle énorme & inutile dépenſe, qu'on auroit pu appli-

quer au ſoulagement des miſeres publiques ! Et quel temple peut-on élever, diſent les ſaintes Ecritures, à celui qui a le Ciel pour manteau, & la terre pour marche-pied ? Les curieux iront viſiter l'architecture, & la populace la Sainte. On y travaille depuis trente années. Les os de Deſcartes repoſent dans l'ancien Temple avec une épitaphe ; les reportera-t-on non loin de la châſſe qui opere des miracles ? Quel alliage ? Sainte Genevieve & Deſcartes côte à côte ! Ils s'entretiennent dans l'autre monde ; que diſent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Deſcartes n'a point de châſſe.

CHAPITRE CLXXXI.

Noviciat des Jéſuites.

O CHANGEMENT ! ô inſtabilité des choſes humaines ! Qui l'eût dit, que des loges de Francs-Maçons s'établiroient rue Pot-de-Fer, au Noviciat des Jéſuites, dans les mêmes ſalles où ils argumentoient en Théologie ; que le *grand Orient* ſuccéderoit à la *Compagnie de Jeſus* ; que la *loge* Philoſophique *des neuf Sœurs* occuperoit la chambre de méditation des enfants de Loyola ; que M. de Voltaire y ſeroit reçu Franc-Maçon en 1778, & que M. de la Dixmerie lui adreſſeroit ces vers heureux :

Qu'au ſeul nom de l'illuſtre frere,
Tout Maçon triomphe aujourd'hui :
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

Que ſon éloge funéraire, & ſon apothéoſe enfin,

ſe célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit Saint François-Xavier ?

O renverſement ! Le Vénérable aſſis à la place du P. Griffet, les myſteres maçonniques remplaçant !... Je n'oſe achever. Quand je ſuis ſous ces voûtes inacceſſibles aux groſſiers rayons du ſoleil, ceint de l'auguſte tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jéſuitiques, qui me lancent des regards furieux & déſeſpérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au ſon des inſtruments, dans la même ſalle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainſi le voulut le grand Architecte de l'Univers. Il fut loué d'avoir combattu pendant ſoixante années le fanatiſme & la ſuperſtition ; car c'eſt lui qui a frappé à mort le monſtre que d'autres avoient bleſſé. Le monſtre porte la fleche dans ſes flancs ; il pourra tourner ſur lui-même encore quelque temps, & exhaler les derniers efforts de ſa rage impuiſſante : mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il ſatisfaſſe à l'Univers.

O Jéſuites ! (1) auriez-vous deviné tout cela, quand votre P. la Chaiſe enveloppoit ſon auguſte pénitent dans ſes menſonges les plus dangereux, & que d'autres de la même robe lui inſpiroient leur barbare intolérance, leurs idées baſſes, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ? Vous avez été les ennemis obſtinés de la lumiere bienfaiſante de la Philoſophie ; & des Philoſophes

(1) Les Jéſuites achetoient d'un valet de garde-robe *la chaiſe percée* du feu Roi d'Eſpagne, pour tâcher de découvrir, dans les papiers dont Sa Majeſté s'étoit ſervie, quelques éclairciſſements ſur ce qu'il leur importoit de ſavoir. Un Frere blanchiſſoit le papier de ſon mieux, en rapprochoit les morceaux ; puis mes ruſés politiques liſoient, & tenoient conſeil. Cette anecdote peu connue eſt très-vraie.

ſe réjouiſſent dans vos foyers, de votre chûte rapide! Les francs-maçons, appuyés ſur la baſe de la charité, de la tolérance, de la bienfaiſance univerſelle, ſubſiſteront encore, lorſque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïſme perſécuteur!

CHAPITRE CLXXXII.

Piliers des Halles.

Sous les piliers des Halles, ſubſiſte encore la maiſon où eſt né notre Moliere, le Poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de frippiers, qui vendent de vieux habits dans des magaſins mal éclairés, & où les taches & les couleurs diſparoiſſent.

Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir; il eſt verd ou violet, & votre habillement eſt marqueté comme la peau d'un léopard.

Des courtauds de boutique, déſœuvrés, vous appellent aſſez incivilement; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent ſur votre route l'aſſommante invitation. La femme, la fille, la ſervante, le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'eſt un piallement qui vous aſſourdit, juſqu'à ce que vous ſoyez hors des piliers.

Quelquefois ces drôles-là ſaiſiſſent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui; ils ſe font un paſſe-temps de ce jeu indécent. On eſt obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur inſolence; mais ils ſont incorrigibles.

Vous y trouvez assez de quoi meubler une maison de la cave au grenier, lits, armoires, chaises, tables, secretaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

Les femmes de ces fripiers, ou leurs sœurs, ou leurs tantes, ou leurs cousines, vont tous les lundis à une espece de foire, dite du *Saint-Esprit*, & qui se tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là : elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfants.

Les petites bourgeoises, les procureuses, ou les femmes excessivement économes, y vont acheter *bonnets*, *robes*, *casaquins*, *draps*, & jusqu'à des *souliers* tout faits. Les mouchards y attendent les escrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des serviettes & autres effets volés. On les y pince, ainsi que ceux qui s'avisent d'y filouter. Il paroît que le lieu ne leur inspire pas de sages réflexions.

On diroit que cette foire est la défroque féminine d'une Province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'Amazones. Des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* sont épars, & forment des tas où l'on peut choisir. Ici, c'est la robe de la Présidente défunte, que la procureuse achete : la grisette se coëffe du bonnet de la femme-de-chambre d'une Marquise. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemise.

L'*acheteuse* ne sait & ne s'embarrasse pas d'où vient le *corset* qu'elle marchande. La fille innocente & pauvre, sous l'œil même de sa mere, revêt celui avec lequel dansoit, la veille, une fille lubrique de l'Opéra. Tout semble purifié par la vente ou par l'inventaire après décès.

Comme ce sont des femmes qui vendent & qui

achetent, l'aſtuce eſt à-peu-près égale des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe débattent. De près, la ſcene eſt plus curieuſe encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas-là le beau-ſexe) contemple des ajuſtements féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

Le ſoir, tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement ; il ne reſte pas un mantelet, & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute le lundi ſuivant.

CHAPITRE CLXXXIII.

Rue Tirechappe.

SORTANT des piliers des Halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi? me demande-t-on. Parce qu'ils y compoſent un habit, à-peu-près comme un tragique moderne compoſe une tragédie Françoiſe, de pieces & de morceaux rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite, où pendent des milliers de fragments d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & ſous toutes les formes poſſibles ; & à force d'aller d'une boutique à l'autre, il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le ſcientifique économe la reconnoît à la premiere vue. Son coup-d'œil eſt ſûr; il ſait combien il faut de morceaux pour la facture de ſon habit, & il en a la coupe toute imprimée dans ſon cerveau. Il fait la leçon au tailleur ſurpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle juſteſſe ! quelle préciſion! Le tailleur ſe tait, admire; & comme il a ren-

contré son maître, il se contente du prix pour la façon.

Cette rue semble renfermer un peuple juif, tant il est sale & pressé. C'est la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magasins sont comblés ; on ne sait où couche toute la maison : les cloisons sont formées de leurs marchandises, qui montent jusqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes servent de rideaux, & tous dorment ensevelis sous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi ; & quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon, on le porte à la croisée, dont les carreaux sont enduits d'une crasse lucrative.

Ce peuple juif est riche ; il défile du matin au soir des morceaux d'étoffes de soie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.

CHAPITRE CLXXXIV.

Le Chiffonnier.

Je l'ai prononcé, ce mot ignoble ! me le pardonnera-t-on ? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de son croc, ramasse ce qu'il trouve dans la fange, & le jette dans sa hotte ? Ne détournez pas la tête ; point d'orgueil, point de fausse délicatesse. Ce vil chiffon est la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le trésor précieux de l'esprit humain. Ce Chiffonnier précede Montesquieu, Buffon & Rousseau.

Sans son croc, mon ouvrage n'existeroit pas pour vous, Lecteur. Ce ne seroit pas un grand mal : d'accord ; mais vous n'auriez aucun livre : vous

lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît ſi vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui ſervira à conſerver les flammes de l'éloquence, les penſées ſublimes, les traits généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotiſme.

Toutes ces idées volatiles vont ſe fixer auſſi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images, tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, ſe colleront; & malgré la nature, qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront déſormais à l'univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au Chiffonnier!

CHAPITRE CLXXXV.

Rue de la Huchette.

UNE maiſon de quatre étages, toute peuplée, s'écroula dans cette rue le 7 Février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de ſix ans, que deux poutres, en ſe croiſant heureuſement ſur ſa tête, avoient préſervé de la mort: il n'avoit pas la plus légere contuſion.

Les Turcs qui vinrent à la ſuite du dernier Ambaſſadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris que la rue de la Huchette, à raiſon des boutiques de rôtiſſeurs, & de la fumée ſucculente qui s'en exhale. On dit que les Limouſins y viennent manger leur pain ſec à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour, on y trouve des volailles cuites; les broches ne déſemparent point le foyer toujours ardent. Un tourne-broche éternel, qui reſſemble à la roue d'Ixion, entretient la torréfaction.

tion. La fournaiſe des cheminées ne s'éteint que pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuſe, par la conſtruction de ſes antiques maiſons, toutes de bois, l'incendie ſeroit inextinguible.

CHAPITRE CLXXXVI.

Le Gros-Caillou.

Ce lieu, peuplé de guinguettes, eſt ſur le bord de la riviere, au-deſſous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures Pariſiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or; mais c'eſt un manger délicieux, quand elle n'eſt pas manquée. Les cuiſiniers les plus fameux baiſſent pavillon devant tel marinier qui ſait mêlanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main groſſiere qui manie l'aviron. Les cuiſiniers ont beau être jaloux; ils accommodent les autres plats, excepté la matelotte : ainſi l'ordonne tout maître friand ou connoiſſeur.

On a voulu, au commencement de la guerre, bâtir une frégate au Gros-Caillou, pour donner aux Pariſiens une idée de nos opérations ſur mer. Le peuple, émerveillé de la nouveauté de ce ſpectacle, arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déja que la Seine alloit rivaliſer & ſe fondre avec la Tamiſe. Une flotte devoit s'élancer, de ces plages pacifiques, ſur l'Océan, & paſſer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout prêtoit au ridicule : la crédulité du Pariſien voyoit déja les Anglois vaincus & humiliés. On avoit maſtiqué les planches qui formoient le

formidable chantier. On demandoit deux ſols aux curieux : on montroit ſur l'arêne les canons qui devoient faire reſpecter le pavillon François.... Mais un ruiſſeau qui s'enfla dans une nuit, emporta la frégate, & l'eſpérance ſuperbe des armateurs.

Ne ſeroit-ce pas là, en petit, la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes ? *Videbimus infrà.*

CHAPITRE CLXXXVII.

Quartier de la Cité.

LE premier & le plus ancien de Paris. C'eſt une iſle qui n'a que cinq cents toiſes de longueur. Cette ancienne Cité des Pariſiens renferme la Cathédrale, l'Archevêché, l'Hôtel-Dieu, les Enfants-trouvés, le Palais, & près de vingt Egliſes : l'orfévrerie & la bijouterie y dominent. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Pariſien. La *ciſelure* & le *guillochage* ſoumettent tous les bijoux de l'Europe à paſſer par ſes mains. Il regne par la *gravure.*

Le Quai des Orfevres offre enſuite une longue file de boutiques reſplendiſſantes de pieces d'argenterie ; c'eſt un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité; on y eſt convaincu par ſes propres yeux, que cette ville s'eſt formée au haſard, & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maiſons.

Chacun a d'abord choiſi ſon emplacement d'a-

près les édifices publics, les temples, les places; on n'a jamais ſongé à l'alignement des rues, c'eſt-à-dire, à l'agrandiſſement futur de la ville : de-là les places reſſerrées, les angles, les détours, l'étranglement des iſſues; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aſpect déſagréable de maiſons petites, écraſées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues; il faut être habile cocher, pour ſe tirer d'affaire. Quelques bâtiments qui dominent, rendent les autres plus meſquins encore.

Dans les nouveaux quartiers, au contraire, tout eſt aligné ; point de places reſſerrées, point de carrefours étroits; ils ſont vaſtes & réguliers; on y travaille en grand, comme pour la ville de l'univers qui eſt devenue après pluſieurs ſiecles le chef lieu de la ſouveraineté, le centre & le cœur du Royaume, le reſſort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvements qui agitent la Monarchie.

CHAPITRE CLXXXVIII.

L'Iſle Saint-Louis.

CETTE iſle étoit autrefois partagée en deux par un petit bras de la riviere. On a joint les deux iſles. C'eſt un quartier qui ſemble avoir échappé à la grande corruption de la ville; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaiſe vie n'y trouve un domicile : dès qu'on la connoît, on la pouſſe, on la renvoie plus loin. Les bourgeois ſe ſurveillent; les mœurs des particuliers y ſont connues : toute fille qui commet une faute, devient l'objet de la cenſure, & ne ſe mariera jamais dans

le quartier. Rien ne représente mieux une ville de Province du troisieme ordre, que le quartier de l'Isle. On a fort bien dit :

L'habitant du Marais est étranger dans l'Isle.

On entre dans cette isle par trois ponts. Le Pont-Marie, qui y communique, portoit cinquante maisons uniformes, & profondes de quatre toises. Un débordement de la Seine (je le répete) emporta, le premier Mars 1658, deux arches & vingt-deux maisons. Avis renouvellé aux maisons placées sur des ponts, & que les inondations ont encore épargnées.

CHAPITRE CLXXXIX.

Plancher d'une partie de la Capitale.

PLUSIEURS enfoncements qui se sont faits dans les environs de Paris, particuliérement celui près de la barriere d'Enfer, il y a environ sept ans, ont forcé le Gouvernement à porter son attention vers les carrieres. Les premiers soins des réparations furent confiés au Bureau des finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

Au mois de Juin 1777, ce travail fut donné aux Officiers des bâtiments du Roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorsque dans le même mois, des remises, dans une maison rue d'Enfer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

On suivoit la réparation de cette maison, & l'on commençoit des recherches avec une somme assez modique, quand, le 27 Juillet 1778, sept personnes furent englouties dans les ruines d'une carriere à plâtre, près Montmartre.

Cet accident réveilla de nouveau l'attention du Gouvernement. On visita ces carrieres, dont le vuide de cinquante pieds de hauteur, des piliers d'une nature de pierre à ne pouvoir durer long-temps, & qui portoient une montagne d'environ quatre-vingts pieds d'épaisseur, annonçoient une ruine prochaine. Aussi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncements affreux, sous lesquels étoient ensevelis de malheureux ouvriers. Les vuides de ces carrieres étoient encore plus élevés que ceux de Mesnil-Montant; ils avoient jusqu'à soixante & dix pieds de hauteur.

Pour arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrieres, & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui existoient.

Le danger étoit imminent. On doit peut-être rendre graces à ce premier accident qui a éveillé les secours, & a servi à éviter de plus grands désastres.

On a comblé le vuide effrayant de ces carrieres, & affaissé les terres & les montagnes sur elles-mêmes, en brisant les piliers par la mine. Ce fut un spectacle curieux & nouveau, que donna l'art du Mineur entre les mains de M. Vandermarck. On vit une colline considérable s'abaisser, &, d'après l'expression populaire, *faire la révérence.* Il y eut jusqu'à quarante piliers brisés d'un seul coup de feu.

Paris est environné de carrieres, parce qu'on n'a pu construire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du sein de la terre. Il y a des excavations considérables sous le terrein des avenues & des fauxbourgs de Paris, du côté de Chaillot, de Passy, & de l'ancien chemin d'Orléans.

Curieux de visiter ces carrieres abandonnées,

j'y ſuis deſcendu par les caves de l'Obſervatoire.

Jadis un portier hableur vous faiſoit voyager pendant deux heures dans une eſpece de labyrinthe, ſous l'enceinte de l'Obſervatoire ſeulement, & vous perſuadoit fauſſement que vous étiez ſous telle ou telle rue. Dans un endroit où il ſe forme des ſtalactites, il crioit aux crédules Pariſiens : *Vous voilà ſous la riviere de Seine.* Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlataniſme. Tels étrangers ont cru avoir paſſé ſous la riviere, qui n'avoient pas quitté les caves de l'Obſervatoire.

On a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrieres; c'eſt par cette iſſue, nouvellement formée, que l'on s'introduit dans ces ſouterreins longs & ſpacieux. Je puis aſſurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'eſt une ville ſouterreine, où l'on trouve des rues, des carrefours, des places irrégulieres. On regarde au plancher, tantôt bas, tantôt plus élevé; mais quand on y voit des crevaſſes, & que l'on réfléchit ſur quoi porte le ſol d'une partie de cette ſuperbe ville, un frémiſſement ſecret vous ſaiſit, & l'on redoute l'action de la force centripete.

Des cavités, des ciels à demi-briſés, des enfoncements qui n'ont pas encore percé à jour, des fontis, des piliers écraſés ſous le poids qui les preſſe & qui menacent ruine, de doubles carrieres, ſur leſquels portent à faux les piliers de la premiere; quel coup-d'œil! Et l'on boit, & l'on mange, & l'on dort dans les édifices qui repoſent ſur cette croûte incertaine!

Le péril, il eſt vrai, diminue chaque jour, parce que l'adminiſtration a pris les meſures les plus ſages pour obvier au mal. Il étoit impoſſible d'étayer tout de ſuite un vaſte fauxbourg : on a été au

plus pressé ; on a assuré la voie publique, puis on en viendra aux maisons des particuliers.

D'abord on alloit au hasard, on établissoit des piliers indifféremment par-tout où l'on trouvoit des vuides, soit sous des champs, soit sous des jardins : on ne faisoit rien aux endroits écrasés, même sous les rues ; on leur tournoit le dos, faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reste de masse qui empêchât de suivre les voies & les découvertes, on retournoit encore sur ses pas. Voilà comme on dépensoit beaucoup d'argent sans parer aux dangers.

Il n'en est pas de même depuis que ce travail a été confié aux bâtiments du Roi. On a d'abord adopté le systême de réparer la voie publique ; plus elle est en danger, plus on s'en occupe. On passe directement à travers les enfoncements, en suivant les rues ; non-seulement pour connoître le centre du mal, mais encore pour savoir son étendue, afin de le réparer sûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenses, qui étoient interceptées par ces enfoncements.

On fait de même pour des restants de masses ; on passe aussi à travers, sans se déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage ; en ce qu'elles ne constituent pas l'administration dans des fraix qu'il auroit fallu faire pour passer autour de ces masses, & aller sur le derriere rejoindre la direction de la rue ; & en ce que la pierre qui sort de ces ouvertures, sert à construire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien, par ce moyen, l'on a découvert de mal qui ne se feroit manifesté qu'après quelqu'accident fâcheux.

Deux cents particuliers ont anciennement exploité leurs terreins. Chacun a formé l'ouverture

de ſa carriere. Pluſieurs de ces carrieres ont été réunies; quelques-unes ſont reſtées entourées de maſſes. Pendant la premiere année de travail, on regardoit ces maſſes comme non fouillées : mais l'expérience a fait connoître ce vice, & l'on a adopté le ſyſtême de deux galeries qui ſeroient ſuivies à travers le roc & les enfoncements, une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maiſons, & ſont conſolidées par des piliers bâtis de droite & de gauche, dont l'un eſt placé ſous les murs de face qui ſont ſur la rue. Par ce travail, on réunira toutes les rues, & l'on ſera en état de faire connoître aux particuliers le deſſous de leurs propriétés. Le projet du Gouvernement eſt de forcer chacun d'eux à faire ſes réparations, lorſqu'il y aura du danger.

Il eſt vrai que ce travail important n'eſt avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques, & l'on ignore à quel point le mal exiſte dans les autres quartiers. Mais on fouille, on creuſe, on avance ; & en ſuivant une ligne droite, on s'aſſure de l'état des choſes.

Tous les quartiers qui avoiſinent la riviere, paroiſſent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter; mais Paſſy, Chaillot & les environs de Sainte-Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inſpirer ici des frayeurs déplacées, mais repréſenter en hiſtorien fidele ce que nous avons vu. Aucune maiſon n'a fléchi, ſi ce n'eſt une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant le mal, nous annonçons le remede. L'adminiſtration vigilante a employé tous les moyens capables de raſſurer les eſprits allarmés.

Il ſeroit inutile de taire ce que tout le monde ſait. L'homme eſt par-tout environné de dangers

physiques; mais le moins probable de tous, est celui qu'on a voulu grossir dans quelques brochures étrangeres, en représentant la ville de Paris comme prête à descendre avec tous ses habitants dans un abyme sans fond.

C'est une de ces images qui prêtent à la poésie descriptive. Mais cette image n'en est pas moins fausse, moins outrée, & moins contraire à l'état actuel des choses. Nous n'avons rien négligé pour nous assurer du degré du danger, & nous ne l'estimons pas nul, mais foible, du moins pour la génération présente.

CHAPITRE CXC.

Les J'ai vu, & les Je n'ai point vu.

Je n'ai point vu le Diacre canonisé en 1720, qui faisoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres; mais j'ai vu les champions de Jansenius & les disciples de Molina disputer pour la grace *efficace* ou *suffisante*, avec un acharnement que l'arme du ridicule, dans les mains d'Aristophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

Mais bientôt ces Abbés, qui *ergotoient* en grands Théologiens, sont devenus des petits-maîtres aimables, qui prennent la tonsure pour obtenir un bénéfice, qui passent gayement leur temps à parcourir les sociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paisible les biens de l'Eglise, & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef, l'Evêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'avisoit de dire, en les voyant;

Ces Meſſieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guittare, qui graſſeyent une chanſon, ſont tous *ſimoniaques*; les Dames ſe feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant; puis elles diroient : Quoi ! lorſque nous avons conclu avec Monſieur un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de M. le jeune Prieur au teint de roſes, nous avons participé à la *ſimonie?*... Ah, que cela eſt drôle!

J'ai vu les *convulſionnaires*; & dans quel temps! Du vivant de Fontenelle, de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de l'Abbé Raynal, de d'Alembert : ils faiſoient leurs contorſions d'énergumenes, tandis que ces Sages tenoient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV, peu de temps avant ſa mort, négocier pour trente - deux millions de billets ou de reſcriptions, pour en avoir huit; c'eſt-à-dire, donner 400 en obligations, pour avoir 100 en argent. Mais j'ai vu le Gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaiſſelle à l'Hôtel des monnoies; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détreſſe. On voit dans une liſte imprimée, & annexée au Mercure de France, que tel ſavetier, en généreux citoyen, avoit porté ſa taſſe d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze ſols pour le ſoulagement de l'Etat.

Je n'ai point vu le Cardinal de Fleury ſigner *ſoixante mille lettres de cachet* pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre jéſuitique coupé dans ſes racines, & effacé peu-à-peu de l'univers, qu'il avoit couvert de ſes branches ſouples & obliques. La haine elle-même ſemble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfants de Loyola. Ils reprennent racine dans la Ruſſie-Blanche : le Roi de Pruſſe & l'Impératrice des Ruſſies les accueillent, quoiqu'ils

connoissent très-bien & leur politique & leur esprit.

Je n'ai point vu l'empirisme de *Law* donner les convulsions de la cupidité à tout un Royaume, & changer le génie des François; mais j'ai vu la doctrine du Sieur *Quenai* apporter la famine, tandis que des hommes avides, qui faisoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers.

Je n'ai point vu la France dans son état de force & de gayeté, immédiatement après la bataille de Fontenoy; mais j'ai vu une espece de guerre intestine & puérile entre la Cour & la Magistrature. J'ai vu deux exils de Parlement; & cette lutte petite & ridicule a plus séparé les cœurs du trône, que tous les autres désastres.

Je n'ai point vu les débats sanglants pour la succession de l'Empereur; mais j'ai vu deux guerres mal entreprises, mal conçues, & qui prouvent que la connoissance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore longtemps.

Je n'ai point vu l'Hôtel-de-Ville fermé, & le payement des rentes suspendu; mais j'ai vu un Ministre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux, briser ceux de ses voisins, & faire des opérations vraiment *cartouchiennes*. Qui le croiroit? Il passa encore pour un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent; car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui restoit au Monarque.

J'ai vu la morgue pédantesque des économistes, de ces agromanes enflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une régénération universelle, sans songer au fondement des loix politiques. Leur emphase ridicule, leur style dur & prolixe n'a pas

contribué à faire honorer *le maître.* Il fut l'auteur de la cherté des grains, par les ſpéculations fauſſes, précipitées & précoces qu'il avoit fait adopter au Miniſtere. Et celui-ci, ſatisfait de rejetter la calamité générale ſur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne ſongea qu'à l'argent immenſe qu'il en retira.

J'ai vu les Encyclopédiſtes n'accorder du mérite, des talents & même de l'eſprit, qu'aux gens de leur parti, & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoiſſances. Ils ont donné priſe ſur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculiſés à leur tour, pour avoir manqué d'eſprit, en voulant dominer tous les eſprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a très-bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les Etats d'un tempérament robuſte : mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers; l'une, *pour des enfants qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas* (1); & l'autre, pour *obliger*, à ce qu'il paroît, *le Monarque à deſtituer ſon Miniſtre qui étoit un honnête homme.* On tua dans la premiere un Exempt : dans la ſeconde, on vola les pains chez les boulangers, & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes, (les premiers venus) lorſque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile! Le récit des *cauſes* appartient à l'hiſtoire.

(1) On avoit chargé les Exempts de Police d'enlever les enfants vagabonds & mendiants. Ils mirent en *charte privée* quelques enfants de petits bourgeois, & ce pour faire contribuer les parents. Dans le même temps, il y avoit des *fours*, c'eſt-à-dire, des endroits reculés, où les enrôleurs entraînoient les jeunes gens par force ou par adreſſe : ils n'en ſortoient qu'après avoir ſigné un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

J'ai vu enfin le même Roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à sa mort. Etoit ce là le même peuple qui s'étoit montré enthousiaste de son Monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissements, pour obtenir sa guérison lorsqu'il étoit malade à Metz? Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentiments absolument contraires? Qu'étoit il donc cet homme tour-à-tour adoré, & vu avec indifférence? Ce qu'il étoit? Voici ma réponse.

On peut peindre une nation, un peuple, un corps, une assemblée; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les Royaumes; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe : ces touches hardies, élevées, grandes, majestueuses, sont à notre disposition, & l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instruments assez fins, l'œil assez pénétrant, pour approfondir le cœur d'un homme, le décomposer & le définir?

J'ai vu le caractere du Roi dont je parle, analysé, retourné, pendant plus de trente ans, & n'être pas encore saisi. Quel homme cependant, dont la vie fût plus publique?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute souvent de la vérité de l'histoire, lorsqu'elle nous parle de certains désordres dans les Gouvernements. Ces faits incroyables passent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que plusieurs autorités viennent à l'appui de l'historien, pour qu'il ose peindre ce qui a été. Je ne hasarderai donc point ici une peinture qui passeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien assemblant les Sénateurs pour savoir à quelle sauce il mettroit un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant surpris le Sénat que nous l'imaginons. Nous avons vu des choses aussi extraor-

dinaires, sans y faire beaucoup d'attention, &c. &c. &c.

Mais j'entends soutenir d'un côté, que la France possede assez de numéraire pour toutes ses opérations; & j'entends soutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ses finances au niveau de celles d'Angleterre; que la France a moins de finances que les autres Etats; qu'un Hollandois est cinq fois plus riche qu'un François; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulants*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

Enfin, j'entends vanter la politique des Etats, qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on sauroit par la banque, ajoute-t-on, quel est le fonds de l'espece qui se trouve dans l'Etat : connoissance qui nous manque, & qui seroit utile au Gouvernement, puisqu'il connoîtroit ses facultés & ses ressources.

Voilà les questions que l'on agite vivement, au moment que j'écris. Qu'en résultera-t-il, puisque l'opinion publique est une loi commencée? Je l'ignore. Etablira-t-on une banque royale à la suite de tous ces emprunts, & à cause même de ces emprunts, comme en Angleterre? Mais l'Etat en Angleterre est solidaire : tous les citoyens de France se rendroient-ils ou pourroient-ils se rendre solidaires de même? Tout ce que je sais, c'est qu'il y a loin de ces graves disputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, sur le mérite de deux sonnets.



CHAPITRE CXCI.

Amour du Merveilleux.

Un homme à Londres annonce publiquement, que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places? On ne peut accuser les Anglois d'une ignorance crédule; mais l'amour du Merveilleux a agi sur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, à Vienne. Chacun se disoit: Il n'est pas possible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorsqu'il invite avec éclat tout un public, lorsque des affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'Opérateur se trouvera sous les yeux d'une nombreuse & respectable assemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-dessous quelque chose d'extraordinaire, & qui ne se devine point. Si ce Charlatan eût dit à chacun en particulier : *Venez chez moi, je me mettrai tout entier dans une pinte*, on lui auroit ri au nez. Mais au moyen de l'affiche imprimée & collée; au moyen de l'assurance effrontée du prometteur, vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité, chacun se disoit secretement : *On ne sauroit se jouer à ce point d'un public respectable.* Tel est le peuple; il ne croit pas qu'on puisse le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme emportant l'argent des curieux, & laissant la bouteille vuide sur la scene, ne vint à personne. Les promesses hardies gagneront toujours le peuple, & sur-tout en finances.

Que n'a-t-il pas prêté en France depuis cent ans?

Depuis, un faiſeur de miracles, ſans y ſonger & ſans le vouloir, a entraîné tout Paris; & ſans la Police, on en faiſoit ſubitement un dieu (1). Depuis, un enfant *a vu ſous terre*, & des académiciens & des gazetiers l'on cru & annoncé. Depuis, un Chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres d'une machine *avec laquelle il voyageroit dans l'air;* & les cent mille livres ont été dépoſées chez un Notaire.

L'Amour du merveilleux nous ſéduit donc toujours; parce que, ſentant confuſément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre, eſt reçu avec tranſport.

Un *peut-être* qui ſe paſſe en nous, nous fait eſpérer quelque choſe de nouveau; & voilà pourquoi l'enthouſiaſte frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, ſon aſſurance, ſon œil enflammé, ſon air prophétique feront tomber dans le piege, juſqu'à celui qui le connoît.

Les

(1) En 1772, ſi je ne me trompe, rue des Ciſeaux, trente mille hommes diſoient : *C'eſt un Prophete, il guérit en touchant.* La rue ne déſempliſſoit pas d'eſtropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénéſie, mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne ſortit pas d'un caractere calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement ſi commun dans les émotions populaires. Une perſuaſion intime avoit rendu les eſprits modérés. On s'approchoit de la maiſon, pour ainſi dire, en ſilence. Le *guériſſeur* avoit un air modeſte & ſimple : il étoit devenu *prophete* à ſon grand étonnement & comme par haſard. On le fit ſortir de Paris avec ſa femme. Le peuple le voyant partir, ſe mit à le bénir, & ſe diſperſa ſans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une ſi grande affluence & plus de tranquillité dans la multitude.

Les Convulſionnaires ont fait des tours de force, qui ſurpaſſent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le ſecret. Auſſi ces contorſions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides & les eſprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut aſſurer que ces tours ont quelque choſe de vraiment extraordinaire, quoiqu'on ſache de quoi eſt capable l'ardeur du fanatiſme, & le deſir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque choſe de ſurnaturel, il eſt très-excuſable.

Un Poëte, nommé *Guimond de la Touche*, Auteur d'une Tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, eſt mort à Paris, pour avoir vu des convulſionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans ſon délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes; & ne ſachant à quelle cauſe les attribuer, il expira, l'émotion ayant été trop forte pour ſon ame ſenſible.

Une ſecte nouvelle, compoſée ſur-tout de jeunes gens, paroît avoir adopté les viſions répandues dans un livre intitulé : *les Erreurs & la Vérité*, Ouvrage d'un myſtique à la tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie.

Cette ſecte eſt travaillée d'affections vaporeuſes; maladie ſinguliérement commune en France depuis un demi-ſiecle; maladie qui favoriſe tous les écarts de l'imagination, & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du ſurnaturel. Selon cette ſecte, l'homme eſt un être dégradé : le mal moral eſt ſon propre ouvrage; il eſt ſorti du *centre de vérité*; Dieu, par ſa clémence le retient dans la *circonférence*, lorſqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini. Le *cercle* n'eſt que l'exploſion du *centre* : c'eſt

à l'homme de se rapprocher du *centre* par la *tangente.*

Pour pouvoir enfiler cette *tangente*, les sectateurs de ces idées creuses vivent dans la plus rigoureuse continence, jeûnent jusqu'à tomber dans le marasme, se procurent ainsi des rêves extatiques, & éloignent toutes impressions terrestres, afin de laisser à l'ame une liberté plus entiere, & une communication plus facile avec le *centre de vérité.*

L'activité de l'esprit humain qui s'indigne de son ignorance ; cette ardeur de connoître & de pénétrer les objets par les propres forces de l'entendement ; ce sentiment confus que l'homme porte en lui-même, & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoissances : voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette investigation des choses invisibles. Plus elles sont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & se confie aux mysteres. Le monde imaginaire est pour lui le monde réel.

CHAPITRE CXCII.

Fumier.

LE fumier abonde dans la Capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il sert à féconder les marais des environs, où croissent la salade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation est forcée, contractent presque toujours un goût désagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroissement précoce. L'oserai-je dire ? Il en est de même des esprits. On les fume en quelque sorte ; c'est-à-dire, qu'on les pousse, qu'on les

ſurcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition faſtueuſe : on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Pluſieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voyent des diſpoſitions dans leurs enfants ; ils ruinent leur ſanté, pour en faire des ſavants. Les malheureux prix de l'Univerſité achevent de tourner la tête à ces peres, qui s'imaginent que c'eſt-là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés ſur l'écolier qu'embraſſe le Premier-Préſident. Auſſi le Pariſien, qui en général a de l'eſprit à dix-huit ans, eſt un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuiſé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent s'y loger.

CHAPITRE CXCIII.

Jardinage.

Le jardinage eſt cultivé aux environs de Paris ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs qui ſe livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

Les plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyaux, ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont, pour ainſi dire, des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs, ainſi

que les légumes, participent à cette heureuſe culture; & l'on apperçoit combien elle eſt précieuſe, quand elle eſt dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la Capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins, où le regne végétal brille dans toute ſa pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant ſon extrême opulence, quand il l'employe à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornements. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers qui enchantent le regard & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellents, ces arbres fruitiers promettent le charme non interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant eſt abſous pour le moment, en faveur de cette abondance, qui ne préſente que des tableaux innocents, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la Capitale.

J'ai vu quatre mille pots d'ananas chez le Duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit, naturaliſé en Angleterre, croîtroit en France avec plus d'avantage encore, ſi l'on s'attachoit à le cultiver. Le Duc en a tous les jours huit à dix ſur ſa table : mais on a négligé ailleurs cette culture; elle dépend d'une ſerre chaude, peu coûteuſe, & qui récompenſeroit largement des premieres avances. Je conſeille aux amateurs d'aller à Navarre, étudier les procédés ſimples & ſavants du jardinier Anglois qui dirige cette bonne & admirable eſpece, ainſi que pluſieurs autres non moins précieuſes. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers eſt celui du Duc de Penthievre, à Anet. La vue en eſt mille fois plus agréable que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des ſculptures qui ornent les châteaux, les palais & les maiſons de plaiſance.

Dans Paris, les jardins de M. le Duc de Chartres, de M. le Duc de Biron, & de M. Boutin, ſont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il eſt ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ſes barrieres.

CHAPITRE CXCIV.

Bibliotheque du Roi.

Ce monument du génie & de la ſottiſe, prouve que le nombre des livres ne fait pas les richeſſes de l'eſprit humain. C'eſt dans une centaine de volumes environ, que réſident ſon opulence & ſa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bibliotheque immenſe, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur ſur *vingt* de hauteur, de théologie myſtique; *cent cinquante* de la plus fine ſcolaſtique; *quarante toiſes* de droit civil; une *longue muraille* d'hiſtoires volumineuſes, rangées comme des pierres de taille, & non moins peſantes; environ *quatre mille* Poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c. ſans compter *ſix mille* romanciers, & preſque autant de voyageurs. L'eſprit ſe trouve obſcurci dans cette multitude de livres *inſignifiants*, qui tiennent tant de place, & qui ne ſervent qu'à troubler la mémoire du bibliothecaire, qui ne peut pas venir à bout

de les arranger. Auſſi ne les arrange-t-on pas ; & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne ſert qu'à redoubler la confuſion de ce ténébreux chaos.

S'il faut paſſer par toutes les ſottiſes imaginables, comme le dit Fontenelle, pour arriver à des choſes raiſonnables, nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont aſſurément épuiſé toutes les extravagances poſſibles. Tous ces gros volumes de Théologie, de Juriſprudence, de Médecine, d'Hiſtoire, &c. en ſont la preuve. L'eſprit humain paroît bien miſérable dans cette riche collection ; & c'eſt-là le vrai lieu pour déplorer la foibleſſe de la raiſon de l'homme, & gémir ſur ſes incroyables productions.

La folie & la ſtupidité ont entaſſé ces *in-folio* ; & l'huître dans ſa coquille, paiſible ſur ſon rocher, paroît ſupérieure à ce *Docteur* qui déraiſonne pendant ſix mille pages, & qui ſe vante encore d'avoir embraſſé *la ſcience univerſelle*. Rien n'attriſte plus que de contempler en ſilence ces épaiſſes archives de la démence la plus orgueilleuſe & la plus profonde : on eſt tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poiſon, & de s'enfuir à toutes jambes.

Cependant la lie des opinions humaines ſe dépoſe inſenſiblement, malgré ceux qui la ſoulevent & ſe plongent dedans ; & il eſt à préſumer que la boiſſon dont nous allons jouir, ſera pure & ſaine.

Mais qui ſaiſira un flambeau pour anéantir cet abſurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoiſſant ſes propres forces, & ſe confiant en autrui, va conſulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui ſont perdre un temps précieux ?... Que dis-je ? réprimons ce premier mouvement : ne brûlons rien. Ceſſez

de frémir, pesants érudits, bizarres bibliomanes, fastidieux compilateurs de faits inutiles : allez, gorgez-vous d'une science déplorable ; copiez les erreurs anciennes, composez-en un nouveau magasin : oubliez votre siecle pour celui de Sésostris. Votre pédanterie m'amuse, & le mépris suffit.... Oh! disons-nous quelquefois, pour nous inspirer un salutaire retour sur nous-mêmes : l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres ; & il refera la guerre sur quelques passages de ces énormes volumes.

Mais, comme un sot devient plus sot avec des livres, parce qu'il y croit, un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même faire jaillir une seule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, jusqu'à ce qu'il nous en démontre l'absolue inutilité. Point de flambeau destructeur ; la sottise n'est point dans le livre, elle est dans le lecteur... M'entendra qui voudra ; je ne veux pas ici être plus clair.

Ce vaste dépôt n'est ouvert que deux fois la semaine & pendant deux heures & demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y est mal servi, & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les réglements des subalternes, paresseux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiser chaque jour dans ces gros volumes faits pour être consultés plutôt que pour être lus? Il faut attendre des mois entiers, qu'il plaise aux *Commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuyent, & ils ne vous les donnent qu'en *rechignant*.

CHAPITRE CXCV.

Fusiliers aux Spectacles.

On ne sauroit représenter une comédie sans trente fusiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

Il est bien des sifflets, mais nous avons la garde.

Ce vers est devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état passif; & qu'il soit ennuyé, ou foulé, ou brisé, il n'a pas le droit de marquer sa gêne ou son mécontentement.

Ce pauvre public paye néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il desire. Les fusils l'environnent, & il lui est tout aussi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de sanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre, excepté dans quelques fievres passageres, est d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifester son existence, des soldats sont là pour saisir les gens au collet.

On vous mene ensuite chez un Commissaire; mais *c'est l'Officier de garde* qui vous *juge* réellement, sur le rapport incertain de la sentinelle. Le Commissaire n'est là que pour sauver les apparences : vous êtes condamné *militairement ;* c'est l'Officier qui vous envoye en prison : car le Commissaire donne aveuglément sa signature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

Cet abus vexatoire est assez connu; mais on ne savoit pas sans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un Commissaire que pour la forme, & que la détention ou la non-détention ne dépend

point de lui, quoique vous ſoyez traduit à ſon tribunal.

Nos Spectacles auroient beſoin d'un Ecrivain qui les ſurveillât, pour ainſi dire, qui tînt regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des Comédiens.

Tous les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies qui pourroient contribuer à ſa perfection? En fait des plaiſirs que procure ce bel art, on doit ſe montrer délicat; & ſi l'illuſion n'eſt pas entiere, elle eſt nulle.

Comment la critique ne repouſſe-t-elle pas ces automates qui aſſaſſinent la ſenſibilité publique, en détruiſant la beauté de nos chefs-d'œuvres? Tel Comédien s'aguerrit aux ſifflets; & les huées les plus univerſelles n'arrivent plus à ſon oreille que comme un murmure doux & paſſager. Rentré dans la couliſſe, il s'eſſuye le front, & tout eſt oublié juſqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous aſſaſſiner.

Le critique vigilant, qui, au nom du public, pourſuivroit ce cruel ennemi de ſes plaiſirs, le chaſſeroit infailliblement de la ſcene, ou l'obligeroit à vaincre par le travail les défauts qui le rendent inſupportable.

Le même cenſeur intimideroit la pareſſe, rappelleroit au théâtre (qui le paye) le Comédien avide, qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui oſe enſuite toucher un argent qui ne lui eſt pas dû. Il donneroit en même-temps de juſtes louanges à l'Acteur zélé & aſſidu, & ſur-tout à celui qui ſe prêteroit le plus aux nouveautés théâtrales; tandis qu'il feroit ſentir que, ſi tel autre s'y refuſe, c'eſt

autant par l'incapacité de saisir un rôle qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour son art. Tel étoit le Kain : uniquement voué aux productions de M. de Voltaire, il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept ou huit fois dans un hyver. Il abandonnoit le théâtre de la Capitale, montoit en chaise de poste, & alloit essayer s'il se porteroit mieux en Province, en représentant deux fois par jour. Alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris, c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près semblables, qu'il promenoit ensuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus. On le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet Acteur emportoit avec lui toute la tragédie Françoise. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa Melpomene; il ne lui connoissoit qu'un visage & qu'une attitude : de-là son jeu circonscrit; car il n'appercevoit rien au-delà des vêtements que renfermoit son coffre.

Cet Acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une piece nouvelle, parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre, pour produire un grand effet. Aussi son jeu, enfant de la réflexion, n'a-t il pu embrasser que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick, que tes moyens, beaucoup plus étendus, étoient d'une toute autre vérité !

CHAPITRE CXCVI.

Petites Loges.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un usage indécent, qui sacrifie le spectacle & le public à la délicatesse impérieuse de deux ou trois cents femmes qui n'ont rien à faire, & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens qui cherchent un délassement utile, & dont la fortune ne sauroit atteindre à cette commodité luxueuse.

Par l'arrangement des *petites loges*, les Comédiens enrichis dès le commencement de l'année, ne sont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur paresse est dédaigneuse; la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une dédacence avilissante: & tel Comédien qui se rend invisible six mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-sept ou dix-huit mille francs. Cette somme lui est payée par le public de la Capitale, qui auroit le droit de réclamer sa présence.

On a indiqué le moyen bien simple de soudoyer chaque Acteur par réprésentation. En payant de sa personne, il déployeroit ses talents: l'émulation naîtroit de la nécessité; & c'est la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les Comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites loges*, c'est que, contre tout droit & raison, les Comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux Auteurs des pieces nouvelles. Aussi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, sans que personne ait eu le mot à dire.

Si le public ſe plaint de voir les Comédiens diſpoſer ainſi de la ſalle, une petite-maîtreſſe s'écrie : „ Comment ! l'on veut m'aſtreindre à entendre une „ Comédie toute entiere, pendant que je ſuis aſſez „ riche pour n'en écouter qu'une ſcene? Oh, c'eſt „ une tyrannie ! Il n'y a plus de police en France : „ puiſque je ne peux pas faire venir la Comédie „ chez moi, je veux au moins avoir la liberté d'y „ arriver à ſept heures, d'y paroître en ſimple déſ„ habillé, comme lorſque je ſors de mon lit. Je „ veux y apporter mon chien, mon bougeoir, „ mon vaſe de nuit : je veux jouir de mon fauteuil, „ de ma dormeuſe, recevoir l'hommage de tous „ mes courtiſans, & m'en aller avant que l'ennui „ me ſaiſiſſe. Me priver de tant d'avantages, c'eſt „ attenter à la liberté que donnent le bon goût & „ la richeſſe (1) ".

Il faut donc, quand on eſt femme, avoir dans une *petite loge* ſon épagneul, ſon couſſin, ſa chaufferette, mais ſur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous inſtruit de tout ce qui entre & de tout ce qui ſort, & qui vous nomme les Acteurs. Cependant la Dame a dans ſon éventail une petite ouverture, où eſt enchâſſé un verre ; de ſorte qu'elle voit ſans être vue.

Le public reſte à la porte du Spectacle, ſon argent à la main, à cauſe des *petites loges* louées à l'année, & qui demeurent ſouvent vuides, au détriment des amateurs, qui ſe rejettent ſur les boulevards, déſeſpérés qu'ils ſont de ne pouvoir plus fréquenter le Théâtre national.

L'avantage de l'art, du public, des Auteurs & même des Comédiens, exigeroit une ſeconde trou-

---

(1) Ce morceau avec des guillemets eſt pris d'une brochure intitulée : *Les Vues ſimples d'un bon homme.*

pe. Tout Paris la desire, la demande, en sent la nécessité. Mais que fait la voix du public ? Les Gentilshommes de la Chambre ont dit à l'art : *Tu n'avanceras point* ; au public : *Vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner* ; aux Auteurs : *Nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos*. Et l'art, & le public & les Auteurs se sont vus sous le joug bizarre des Gentilshommes de la Chambre.

Comment & pourquoi ces Seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions sur les ouvrages du génie ? Comment s'opposent-ils aux progrès d'un art qui intéresse tout-à-la-fois la dignité & les plaisirs de la nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théâtre ? De quel droit soumettroient-ils un Auteur à leur tribunal ? C'est ce que personne ne sait ; c'est ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce singulier despotisme, ils l'exercent sans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit dès que la passion s'en mêle, la régence des princes & princesses des coulisses, & de tout ce qui a rapport aux planches, est pour eux une affaire de parti aussi chaude que s'il s'agissoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des Auteurs, peres du théâtre, nourriciers des Comédiens, ont été jusqu'à ce jour si incertains & si flottants, si subordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les considérer comme nuls.

Ils se sont rassemblés en corps depuis trois années, pour exposer leurs droits & les faire valoir. L'Orateur est M. Caron de Beaumarchais, qui, dans ses plaisants Mémoires, perça de la même épée le Rapporteur Goëzman & son Parlement. Bles-

& humaines, ne peut avoir pour baſe qu'un orgueil féroce & inſenſé.

Laiſſons aux abominations de la guerre cette arme violente & perfide! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en ſervira au ſein de la patrie & dans nos foyers domeſtiques!

On dit que des hommes (horreur épouvantable!) ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel, le fuſil qui ſert dans nos forêts à tuer le ſanglier dévaſtateur & le loup carnaſſier. Eh bien, ſous une figure humaine, les hommes, ſi fideles à ce chimérique, à cet horrible point d'honneur, étoient fort au-deſſous des loups & des ſangliers.

Que ne doit-on pas à la philoſophie qui tempere ces atroces fureurs, ou du moins les flétrit de tout ſon pouvoir, en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raiſonnables!

CHAPITRE CXCVIII.

Jeux de haſard.

L'EMPEREUR de la Chine a dit : Je défends les jeux : ſi quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie, eſpérez, mais travaillez ; les plus actifs ſeront les mieux traités.

Ces jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail, l'économie, l'amour des arts ; ils proſternent l'homme devant des êtres fantaſtiques, le ſort, le haſard, le deſtin. Au-lieu de remédier à l'inégalité des richeſſes, ils donnent l'or à celui qui en a déja, & qui en eſt le plus avide. Ils raviſſent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens

moyens légitimes; ils nourriſſent, ils enflamment ſa cupidité & la trompent, pour l'abandonner au déſeſpoir.

C'eſt dans ces aſſemblées, où des dupes ſont aux priſes avec des fourbes, qu'il faut voir des phyſionomies défigurées par toutes les paſſions honteuſes, la rage, le remords, la joie féroce; on a raiſon d'appeller ces ſalles, un *enfer*. Ce vice ſe punit de lui-même; mais il eſt comme indeſtructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les Ambaſſadeurs, c'étoient des maiſons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur. Mais elle a déja repris ſon cours d'un autre côté; c'eſt un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puiſſe ſe flatter de l'extirper en laiſſant croître les autres.

Si l'or du moins, ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais non; il remonte toujours vers le banquier de profeſſion, le *tailleur de Pharaon*; & les *ponteurs* iſolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite, il ſeroit toujours condamnable; mais il ceſſeroit d'être un vol public.

Un tripot eſt accordé par protection à une femme de qualité pour rétablir ſa fortune; tous frais faits, elle recueille quatre cents livres par ſéance, compte avec ſes valets, & partage avec ſes protecteurs. On uſe pour dix louis de cartes, la ferme s'en trouve bien, & l'on dit qu'il y a des choſes qu'il faut tolérer. Les intéreſſés trouveroient un raiſonnement contraire, fort abſurde. Bientôt on dira avec Mandeville, que *le commerce languiroit, que*

l'Etat s'appauvriroit, si les femmes s'avisoient d'être chastes, & les peres de famille économes.

Les tripots sont dangereux. Mais considérons en même-temps qu'un jeune homme qui voyage en France, ou qui entre dans le monde, & qui jouit de *cinquante mille livres de rente*, ne doit pas craindre d'abandonner certaine somme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête. Cela dépend du choix des maisons : s'il se refuse à ce sacrifice, on peut assurer qu'il voyage mal, ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir, se conduira ignoblement, & tombera peut-être dans la mauvaise compagnie, où il fera plus de dépenses que dans la bonne. La crainte d'être dupe, l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels; & pour un homme riche, il est tout aussi triste de ne pas jouer, que de jouer avec passion, ou bien avec le premier venu.

Tel est le langage usité du monde, & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

Quelle différence entre le rateau que le jardinier promene sur la terre pour en féconder les présents utiles, & le rateau que les joueurs promenent sur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent. La ressemblance de la dénomination fait naître, malgré soi, les idées les plus singulieres sur le travail agreste de l'un, & l'emploi oisif & cupide de l'autre.

CHAPITRE CXCIX.

Loix Somptuaires.

On n'en connoît d'aucune sorte. Les femmes ont pleine licence à cet égard ; elles choisissent leurs ajustements comme bon leur semble. La femme d'un commis, ou de l'épicier du coin, se mettra

comme une Ducheſſe : le Gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné : s'il a payé les impoſitions royales & ſa capitation, permis à lui de ſe ruiner.

Point de Caton à l'humeur ſtoïque, qui harangue avec force pour la conſervation de la loi *Oppienne.* Cette loi défendoit aux Dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur uſage, de porter des habits de diverſes couleurs, de ſe faire voiturer à Rome, &c.

Le Sénat de Berne défend auſſi les rubans, la gaze, les *bouffantes*, les petits cerceaux de baleines. Mais à Paris, tout le monde reſſemble au tribun Valerius, qui plaida contre cette loi Oppienne en faveur des Dames. Elles ne peuvent figurer, ni dans la robe, ni au pied des autels, ni dans les armées. Elles ne portent point les cordons, les croix, les décorations extérieures, qui rehauſſent les hommes; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui ſatisfont l'orgueil, ou récompenſent les ſervices. Que leur reſte-t-il donc? La parure, les ajuſtements. Voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur, ce petit regne domeſtique?

Tout cela eſt, je crois, bien dit. Mais enfin, ces brillantes inutilités ſont priſes ſur la ſubſiſtance des enfants. C'eſt un luxe déplorable que celui qui, pour un ſallon doré, des bougies, des dentelles, des habits brodés, des bijoux, des chenets travaillés, retranche à la table, fait jeûner les convives & les domeſtiques; & ce luxe puérile eſt devenu celui des bourgeois enorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

Les diſſipations des femmes vont leur train; les petites fortunes ſe renverſent; le patrimoine des

enfants se trouve altéré au jour de leur majorité.

Le Grand-Duc de Toscane a voulu proscrire le luxe excessif, en menaçant de son seul *déplaisir* les infracteurs de ses invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

On ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir. Les Prédicateurs & les économistes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des Commissaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher bes ornements de leurs têtes, qui plaisent tant aux vendeuses, & encore plus aux acheteuses de modes.

CHAPITRE CC.

Étranger.

Un Etranger est souvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'est imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriroient les principales maisons. Il s'est abusé ; les Parisiens redoutent les liaisons trop étroites, & qui deviendroient gênantes. Les maisons de la haute Noblesse sont d'un accès difficile ; celles de la bourgeoisie riche ne s'ouvrent guere plus aisément. Cette foule prodigieuse d'aventuriers souples & audacieux, qui, sous un extérieur imposant, ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'ailleurs, on a peine à cultiver ses connoissances & ses amis ; ce n'est pas pour donner son temps à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Parisien économise les heures, ne se livre pas facilement : il est poli, mais il n'est pas familier.

Les frippons de tout pays ont donc fait beaucoup de tort aux honnêtes gens qui voyagent pour s'instruire. Il n'y a que les noms célebres qui fassent tomber toutes les barrieres, & qui entrent par-tout. On offre aux autres quelques dîners, on leur rend quelques visites de cérémonie; mais ils ne sont pas admis aux assemblées particulieres, où l'esprit aimable & le caractere original se développent en liberté.

L'étranger, qui sent qu'on le traite cérémonieusement, éprouve une sorte de gêne, & se jettera le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs & chez les filles : c'est-là qu'il s'amusera, qu'il jouira; mais quand il retournera dans sa patrie, il ne sera pas au fait du ton qui regne dans les premieres classes. Il prendra le ton de la débauche, pour le ton universel.

Les amusements publics le dédommageront de l'espece de contrainte qu'il aura éprouvée : ils sont nombreux. Il connoîtra donc très-bien l'histoire des spectacles, les anecdotes des filles de théâtre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour ; mais il ignorera tous les fils secrets qui font mouvoir les caracteres, les fortunes, & donnent aux événements publics une si prodigieuse mobilité. Il n'en saura pas plus là-dessus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dresde ou Pétersbourg.

L'étranger qui n'a point d'amis, conséquemment de société réglée, marche au hasard au milieu de six cents mille ames qui ne s'occupent que de leurs affaires & de leurs plaisirs. Il peut tomber le même jour dans la passable, la mauvaise, la détestable compagnie; rien ne lui aura appris à les distinguer; & du fond de son hôtel garni, il ne pourra deviner mille choses qui abusent au premier aspect, mais qu'il faut considérer avec attention pour les

reconnoître ſous leur véritable point de vue. S'il eſt trois jours ſans ſortir, on le croira parti ; on ne ſongera plus à lui, l'ennui le ſaiſira, & il maudira la Capitale.

Il doit donc ſe ménager des connoiſſances dans toutes les claſſes, parce que, dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le ſoir. On court ſans ſe trouver; & ſi l'on ne s'environne pas d'une compagnie fidelle, on riſque d'être ſeul. Chacun fond ſous vos yeux, en vous donnant la main, court à ſes parties de plaiſir; & les voilà inviſibles juſqu'à ce que le haſard vous les faſſe rencontrer.

Les étrangers peuvent donc fort bien peindre les ſpectacles, les promenades, les mœurs publiques, tout ce qui eſt vivant, tout ce qui eſt viſible à tous les regards; mais quand ils voudront parler de l'intérieur des maiſons, de la vie privée des hommes opulents, du caractere des hommes en place, des nuances particulieres, ils en impoſeront à leurs concitoyens.

Un nom fameux eſt la meilleure lettre de recommandation qu'on puiſſe avoir. Alors les hautes claſſes ſont curieuſes de voir & d'examiner l'homme qui le porte. Il peut établir une liaiſon noblement familiere, aſſidue & libre de toute gêne; & dans tout ce qu'on lui dit, il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas : car l'homme qui penſe, s'inſtruit ſur tout par ce qu'on lui tait.

De miſérables chaumieres en boue & en charpente, ſont, à l'extrêmité des fauxbourgs, les avenues de la Capitale. L'étranger croit qu'on l'abuſe, ou eſt tenté de retourner ſur ſes pas, quand on lui dit, *voilà Paris*.

CHAPITRE CCI.

Annonces des Spécifiques.

Ce mal contagieux, puifé au fein du plaifir, & qui dégrade l'efpece humaine par un poifon fubtil & caché, eft tellement répandu, qu'on a ceffé de lui imprimer une certaine honte; & c'étoit bien affez de la douleur.

Il paroît que ce fléau n'eft pas dû à la découverte du Nouveau-Monde; qu'il a préexifté, en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'eft la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce venin diminue à mefure qu'il eft détaillé; fi c'eft *la bourfe de jettons*, comme on dit familiérement, c'eft à Paris qu'il doit s'annuller, par fa prodigieufe diftribution.

Regardez dans les rues combien de vifages pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de conftitutions ruinées & décompofées!

C'eft qu'il y a quelque chofe de plus terrible que la maladie; c'eft cette foule de prétendus anti-vénériens internes, poifons deftructeurs, plus pernicieux les uns que les autres, & fcellés tous de privileges royaux.

L'empire du charlatanifme a fur-tout pour bafe la maladie vénérienne. Par-tout des annonces féduifantes rempliffent nos mains; on n'entend parler que de fpécifiques décorés de belles épithetes; on ne parle point de l'application du mercure; on vous le fait avaler fous les jolis noms de dragées, fyrop, élixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole anti-vénérienne. Que de dupes & de victimes! Ainfi, malgré l'ob-

ſervation journaliere, qui conſtate que tous ces prétendus ſpécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en ſert. On vous offre publiquement une méthode *douce*, *aimable*, *ſûre*, qui guérit d'une maniere prompte, paiſible & radicale; & l'imprudente jeuneſſe s'accoutume à croire que le danger eſt moins ſûr que le remede. La douleur ne l'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuiſſance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

Comment connoître le faux du vrai, lorſque tous ces ſpécifiques ont pour garants l'approbation de la Faculté de médecine & la pancarte royale?

CHAPITRE CCII.

Petits Batelets.

LES petits batelets qui vont à Saint-Cloud, ſont mal coupés; les bateliers ſont ignorants pour la plupart; les Pariſiens les ſurchargent outre meſure, & il leur arrive auſſi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un prépoſé, pour avertir le Pariſien de ne pas ſe jetter plus de ſeize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de ſe confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaiſſeau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'autres batelets traverſent la riviere dans l'intervalle des ponts, & ſont faits pour y ſuppléer: c'eſt la *barque à Caron*; on y paſſe à toute heure.

Le nautonnier, l'aviron en main, reçoit également le laquais & le maître, le ſavetier, le financier, le ſoldat & le prêtre; l'enfance, la jeu-

neſſe, la vieilleſſe, tout mortel entre dans la barque, paye le même prix, & aborde ſans diſtinction à la rive oppoſée. Le même voyage ſe fait deux cents fois par jour; l'un entre, l'autre ſort. C'eſt, pour qui veut moraliſer en paſſant l'eau, l'image de la ſucceſſion éternelle de la vie & de la mort.

On paye ſix deniers; & ce péage, qui eſt affermé, rapporte, tous fraix faits, une aſſez forte ſomme. Jugez de la circulation des individus.

CHAPITRE CCIII.

Poterie.

Tous nos vaſes de terre qui ſervent à nos cuiſines, ſont enduits d'un vernis qui ſe diſſout, parce qu'il eſt attaquable par le foie de ſoufre. Les uſtenſiles de terre & de métaux peuvent donc receler un poiſon ſecret dans la coction de nos aliments journaliers. M. *Dantic* a compoſé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'eſt une découverte intéreſſante, propre à occaſionner une révolution ſalutaire, & utile à la conſervation de l'eſpece. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages ſont réels, lorſqu'on a prodigué une protection preſqu'indéfinie à l'art de la porcelaine, art de luxe? Cette nouvelle invention eſt d'un uſage univerſel. Son prix modique eſt à la portée de tous les citoyens; elle tend à conſerver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du Gouvernement.

CHAPITRE CCIV.

Conſeil de Santé.

Il n'exiſte pas encore; mais ne devroit-on pas l'établir? Il devroit être compoſé, non de ces Médecins, ſi dangereux avec leur routine, ſi ignorants avec leurs theſes, mais de ces chymiſtes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes, qui nous promettent enfin le vrai ſecret de la nature.

Ce Conſeil examineroit à Paris tout ce qui ſert à la nourriture de l'homme; l'eau, le vin, l'eau-de-vie, la bierre, les huiles, le bled, les légumes, le poiſſon, &c. Il reconnoîtroit les perfides mêlanges; ſouvent la marée eſt corrompue, les huîtres gâtées; les légumes récelent des charanſons. De-là des maladies, dont on ignore l'origine.

Des phyſiciens prépoſés pour examinateurs des denrées & des boiſſons, arrêteroient dans leur ſource les maladies épidémiques. On appelle les Médecins lorſque le danger ſe manifeſte : pourquoi ne le préviendroit-on pas? Mais les Médecins ne ſongent pas à conſerver la ſanté de l'homme; ils attendent le profit de la maladie.

Les Chartreux, les Bénédictins & les Carmes, qui mangent la meilleure marée, ont un frere ſurveillant & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé, venant acheter le rebut des riches, parce qu'il faut qu'il ſoupe pour pouvoir travailler le lendemain, ne ſeroit-il pas ſoumis à une inſpection ſévere, puiſque la faim & la néceſſité le font paſſer ſur la bonté de la marchandiſe? Du poiſſon pourri ne ſeroit-il pas de la contrebande, comme une livre de tabac d'Alſace?

CHAPITRE CCV.

Amélioration.

JE me hâte de le publier ; le cimetiere des innocents vient d'être fermé enfin : ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe-le-Bel !

Il étoit alors loin de la Ville ; il se trouvoit de nos jours au centre. Le Parlement écouta les réclamations des habitants qui environnent le cimetiere ; il consulta des Chymistes & des Physiciens. Les connoissances nouvellement acquises sur l'air méphitique, furent employées utilement. Il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocents étoit le plus insalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitisées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit pressant ; le cimetiere fut fermé le 1er. Décembre 1780.

Rendons graces au zele du Magistrat qui a poursuivi cette bonne œuvre avec une chaleur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans son origine une maladie contagieuse.

C'est à la Police à interroger souvent la Chymie, afin de connoître les moyens que l'art employe pour détruire ces foyers pestilentiels qui tuent la santé. Une inspection active & surveillante corrigeroit le défaut qui résulte d'une vaste population.

De même le *Quai de Gêvre* est porté sous une voussure qui joint le Pont-Notre-Dame au Pont-au-Change. Cette voussure formoit un cloaque affreux, où quatre égouts versoient la fange, où aboutissoit le sang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La riviere, pen-

dant huit mois de l'année, n'arrosoit point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere ; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur insupportable se répandoit sur les quais *Pelletier* & de la *Mégisserie*, & l'on ne pouvoit y résister. Nous nous en sommes plaints dans *l'An* 2440. Enfin, le mal étant poussé au comble, & les chaleurs de la saison derniere ayant ajouté à l'infection, l'administration de la Ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéressent la salubrité de l'air & la santé des habitants.

Nous serons délivrés de ces exhalaisons perfides, & voilà deux fléaux de moins après plusieurs réclamations. Il est donc bon de peser sur les abus, de les offrir sous leur véritable trait ; car à force de clameurs, on se fait entendre des hommes en place, qui ont toujours l'oreille un peu dure, ou qui sont distraits.

Il en reste bien d'autres à détruire ; c'est l'ouvrage du temps & de l'éloquence patriotique. Mais pourquoi les abus les plus intolérables subsistent ils malgré les livres & les lumieres, malgré les réclamations universelles des bons citoyens ? C'est qu'il n'y a pas un seul abus dont nombre de personnes ne tirent de grands avantages ; c'est que certains hommes ne lisent pas, n'ont pas le temps de lire, & qu'ils ne font servir leur autorité incertaine & passagere qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'est à un certain éloignement, c'est chez l'étranger, que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'observateur.

Approchez du point de confusion, mille raisonnements insidieux vous déguiseront la vérité. L'a-

bolition des corvées a fait pouſſer des cris horribles. En vain la juſtice & la ſaine politique s'uniſſoient-elles contre ce régime dangereux; la voix reconnoiſſante d'un Royaume tout-à-coup ſoulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéreſſées.

Ne vous étonnez donc pas que le bien ſe faſſe ſi lentement.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table du Tome second.